

COLETTE

LE KÉPI

PARIS

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

Le Képi

Colette



Arthème Fayard, Paris, 1943

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

Pages

[Le Képi](#)

[Le Tendon](#)

[La cire verte](#)

[Armande](#)

LE KÉPI

Çà et là j'ai parlé, selon mes souvenirs, de Paul Masson, dit Lemice-Térieux. Ex-président du Tribunal de Pondichéry, mystificateur de grand mérite, — et de grand péril, — il était attaché au Catalogue de la Bibliothèque Nationale. À cause de lui, à cause de la Bibliothèque, je connus la femme de qui je vais conter l'unique aventure amoureuse.

L'homme mûr, Paul Masson, et la très jeune femme que j'étais, nouèrent quelque huit années durant une amitié assez solide. Sans gaîté Paul Masson se dévouait à m'égayer. Je pense qu'il ressentait, à me voir très seule et casanière, une pitié qu'il dissimulait, et qu'en outre il était fier de déchaîner facilement mon rire. Nous dînions souvent tous deux dans le petit troisième de la rue Jacob, moi en robe de chambre à prétentions botticelliennes, lui toujours vêtu de noir, poussiéreux et correct. La barbiche en pointe, un peu rousse, la peau fanée et l'œil mi-clos, son absence de signes particuliers attirait l'attention comme un camouflage. Familier, il évitait de me tutoyer, et donnait, chaque fois qu'il sortait de son impersonnalité surveillée, les marques d'une très bonne éducation. Jamais il ne s'assit pour écrire, pendant que nous étions seuls, au bureau de celui que je nomme « Monsieur Willy », et je ne me souviens pas qu'il m'ait, en l'espace de plusieurs années, posé une question indiscrete.

Par ailleurs, sa causticité m'enchantait. J'admirais qu'il fût à toute heure prêt à être agressif en termes modérés et sans trace de flamme. Et il hissait jusqu'à mon troisième étage, outre les anecdotes de Paris, une série de mensonges ingénieux, que j'aimais comme des contes fantastiques. S'il rencontrait Marcel Schwob, quelle chance pour moi ! Les deux hommes feignaient de se haïr, jouaient à s'insulter sur le ton de la courtoisie, à mi-voix. Les *s* sifflaient entre les dents serrées de Schwob, Masson toussotait,

distillait un venin de vieille dame. Puis ils s'apaisaient, causaient longuement, et je m'échauffais entre ces deux esprits fins et faux.

Les heures de loisir, consenties à Paul Masson par la Bibliothèque Nationale, m'assuraient sa visite presque quotidienne, tandis que la phosphorescente conversation de Schwob était une fête plus rare. Seule avec la chatte et Masson, je pouvais me taire, et cet homme tôt vieilli se reposer en silence. Il notait fréquemment Dieu sait quoi, sur les pages d'un calepin à couverture de moleskine noire. La salamandre versait une torpeur carbonique sur notre attente, nous écoutions somnolents le coup de canon de la porte cochère, je m'éveillais pour manger des sucreries ou des noix salées, et je réclamaï de mon hôte qui fut peut-être, en s'en cachant, le plus dévoué de tous mes amis, qu'il me fît rire. J'avais vingt-deux ans, une mine de chatte anémique, un mètre cinquante-huit de cheveux que chez moi je défaisais en nappe ondée jusqu'à mes pieds.

— Paul, raconte-moi des mensonges.

— Lesquels ?

— N'importe lesquels. Comment va ta famille ?

— Madame, vous oubliez que je suis célibataire.

— Mais tu m'avais dit...

— Ah ! oui, je me rappelle. Ma fille adultérine va bien. Je l'ai menée, pour son dimanche, déjeuner en banlieue, dans un jardin. La pluie avait collé sur la table en fer de grandes feuilles jaunes de tilleul. Elle s'est bien amusée à les décoller et nous avons mangé des frites tièdes, les pieds sur le gravier trempé...

— Non, non, pas ça, c'est trop triste. J'aime mieux la dame de la Bibliothèque.

— Quelle dame ? Nous n'en chômons pas.

— Celle qui travaille à un roman hindou... que tu dis.

— Elle peine toujours sur son feuilleton. Aujourd'hui j'ai été grand et généreux, je lui ai donné quelques baobabs, quelques lataniers pris sur le vif, un fakir, une menue monnaie de formules conjuratoires, de maharattes, de singes hurleurs, de sikhs, de saris et de lakhs de roupies...

En frottant l'une contre l'autre ses mains sèches, il ajouta :

— Elle touche un sou la ligne.

— Un sou ! me récriai-je. Pourquoi un sou ?

— Parce qu'elle travaille pour un type qui touche deux sous la ligne et qui travaille pour un type qui touche quatre sous la ligne, qui travaille pour un type qui touche dix sous la ligne.

— Mais ce n'est donc pas un mensonge que tu me racontes ?

— Il ne peut pas toujours y avoir des mensonges, soupira Masson.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Son prénom est Marco, comme vous auriez pu le deviner, car les femmes d'un certain âge n'ont guère le choix, quand elles appartiennent au monde artiste, qu'entre quelques prénoms tels que Marco, Léo, Ludo, Aldo... Tout ça nous vient de cette bonne Mme Sand...

— D'un certain âge ? Elle est donc vieille ?

Paul Masson laissa tomber sur mon visage, qui redevenait enfantin lorsqu'il était perdu dans mes longs cheveux, un regard indéfinissable :

— Oui, dit-il.

Puis il se reprit cérémonieusement :

— Pardon, je me suis trompé. Non, voulais-je dire. Non, elle n'est pas vieille.

Je triomphai.

— Tu vois ! Tu vois que c'est un mensonge puisque tu ne lui as pas même choisi un âge !

— Si vous y tenez... dit Masson.

— Ou bien tu déguises, sous le nom de Marco, une dame qui est ta maîtresse.

— Je n'ai pas besoin de Mme Marco. J'ai une maîtresse qui est, Dieu merci, ma femme de ménage.

Il consulta sa montre, se leva :

— Vous m'excuserez auprès de votre mari, je dois rentrer, je n'aurais plus d'omnibus. En ce qui touche la très réelle Mme Marco, je vous ferai faire sa connaissance quand vous en exprimerez le désir.

Il récita, très vite :

— Elle est la femme du peintre V..., un camarade de collège à moi qui l'a rendue abominablement malheureuse ; elle a fui le domicile conjugal où ses perfections l'avaient rendue impossible ; elle est encore belle, spirituelle et sans le sou ; elle habite une pension de famille rue Demours, où elle paie quatre-vingt-cinq francs par mois pour la chambre et le petit déjeuner ; elle fait des travaux d'écriture, du feuilleton anonyme, des bandes de journaux et des adresses sur enveloppes, donne des leçons d'anglais à trois francs l'heure et n'a jamais eu d'amant. Vous voyez que ce mensonge-là est aussi déplaisant que la vérité.

Je lui remis la lampe Pigeon allumée, et le conduisis jusqu'à l'escalier. Pendant qu'il descendait, la petite flamme colorait en rouge, par en-dessous, sa barbe en pointe un peu relevée du bout.

Quand j'en eus assez de me faire raconter « Marco », je demandai à Paul Masson de me présenter à elle, et non pas de l'amener rue Jacob. Il m'avait confié qu'elle avait le double environ de mon âge, et je me disais qu'il convient à une jeune femme de se déplacer pour rencontrer une dame moins jeune. Naturellement Paul Masson m'accompagna rue Demours.

La pension de famille qu'habitait Mme Marco V... a été démolie. Vers 1897, cette villa n'avait gardé de son jardin d'autrefois qu'une haie de fusains, une allée de gravier, un perron haut de cinq marches. Dès le vestibule je m'attristai. Car certaines odeurs, je ne dirai pas culinaires, mais échappées à une cuisine, sont des révélations affreuses de la pauvreté. Au premier étage, Paul Masson frappa à une porte et la voix de Mme Marco nous pria d'entrer. Voix parfaite, ni trop aiguë, ni trop grave, gaie, et bien placée... Quelle surprise ! Mme Marco semblait jeune, Mme Marco était jolie, portait une robe de soie, Mme Marco avait de jolis yeux presque noirs fendus comme ceux des chevreuils, un petit sillon sur le bout du nez, les cheveux touchés de henné, frisés très serré, en éponge, sur le front, comme la reine d'Angleterre, bouclés courts sur la nuque à la manière qu'on disait « excentrique » de quelques femmes peintres ou musiciennes.

Elle m'appela « petite madame », indiqua que Masson lui avait beaucoup parlé de moi et de mes longs cheveux, s'excusa, sans insister, de n'avoir à m'offrir ni porto ni bonbons. Elle désigna avec simplicité le lieu dans lequel

elle vivait et son geste me fit apparaître le morceau de moquette qui cachait une table guéridon, l'étoffe lustrée de l'unique fauteuil, et sur les deux chaises deux petits coussins-galettes élimés à dessin algérien. Il y avait aussi certaine carpette, par terre... La cheminée servait d'étagère à livres.

— J'ai séquestré la pendule dans le placard, dit Marco. Mais je vous jure qu'elle ne l'avait pas volé. Par chance, un autre placard me sert de cabinet de toilette. Vous ne fumez pas ?

Je fis signe que non, et Marco passa en pleine lumière pour allumer sa cigarette. Alors je vis que la robe de soie se coupait à tous les plis. Le peu de linge visible au col était très blanc. Marco et Masson fumèrent et causèrent ensemble, Mme Marco ayant tout de suite compris que j'aimais mieux écouter que parler. Je m'efforçais de ne pas regarder le papier de tenture, à rayures vieil or et grenat, ni le lit et son couvre-lit en damas de coton.

— Regardez plutôt la petite peinture, là, me dit Mme Marco. C'est de mon mari. Elle est si jolie que je l'ai gardée. C'est ce coin d'Hyères, vous vous souvenez, Masson.

Et je considérai avec envie Marco, Masson et la petite toile, qui tous trois étaient allés à Hyères... Comme la plupart des êtres jeunes, je savais me retirer en moi-même loin de mes interlocuteurs, puis les retrouver par un bond mental, puis les quitter encore. Le temps que dura ma visite chez Marco, grâce au tact délicat de celle-ci qui m'épargna questions et répliques, je pus aller et venir sans bouger, observer et fermer les yeux. Je la vis telle qu'elle était, pour m'en affliger et m'en réjouir, car si ses traits bien en place étaient beaux, elle avait ce qu'on appelle une grosse peau, un peu grenue, masculine, rougie à certaines places du cou et sous les oreilles. Mais en même temps je pouvais être ravie par la vivacité de son sourire intelligent, la forme de ses yeux de chevreuil, un port de tête exceptionnellement fier, éloigné de l'afféterie. Plus qu'à une jolie femme, elle ressemblait à un de ces aristocrates fins et fermes qui ont paré le XVIII^e siècle et n'avaient pas honte d'être beaux. Elle ressemblait surtout, me dit Masson, à son grand-père le chevalier de Saint-Georges, brillant ancêtre qui n'a point de rôle dans mon récit.

Nous nous liâmes, Marco et moi. Et après qu'elle eut terminé son roman hindou, — quelque chose comme *La Femme qui tue*, ainsi en décida le type qui touchait dix sous la ligne —, Monsieur Willy rassura la susceptibilité de Marco en lui demandant des travaux de bibliothèque, moyennant quoi elle acceptait de petits honoraires, consentait, quand je l'en priais avec instances, à partager impromptu notre repas. Je n'avais qu'à la regarder pour apprendre les meilleures façons de manger. Monsieur Willy faisait profession d'aimer la distinction, il eut de quoi se contenter avec les charmantes manières de Marco et la tournure de son esprit, qu'elle avait courtois sans souplesse et un peu cinglant. Née vingt ans plus tard elle eût fait, je crois, une bonne journaliste. L'été venu, c'est Monsieur Willy qui proposa d'emmener, dans un village de montagne franc-comtois, cette compagne extrêmement aimable, et pauvre avec tant de dignité. Elle y emporta un bagage d'une légèreté à fendre le cœur. Mais je disposais moi-même, à l'époque, de fort peu d'argent, et dans l'unique étage d'une auberge sonore nous nous établîmes au mieux. Le balcon de bois, un fauteuil d'osier suffisaient à Marco qui ne marchait guère. Elle ne se rassasiait pas du repos, ni du violet vif que le soir apportait sur les montagnes, ni des framboises à pleins bols. Elle avait voyagé, et comparait à d'autres paysages les vallées que creusait le crépuscule. Là-haut je me rendis compte que Marco ne recevait pas d'autre courrier que les cartes postales illustrées de Paul Masson, et les « meilleurs souhaits de bonnes vacances » toujours sur carte postale, d'un collègue tâcheron de la Bibliothèque Nationale.

Par les chauds après-midi, sous le store du balcon, Marco entretenait son linge. Elle cousait mal, mais avec soin, et je tirais vanité des conseils que je lui donnais, tels que : « Vous cousez avec du fil trop gros pour des aiguilles fines... Il ne faut pas mettre de la comète bleu ciel aux chemises, le rose est plus joli dans le linge et près de la peau ». Je ne tardai pas à lui en donner d'autres, qui visaient sa poudre de riz, la couleur de son rouge à lèvres, un dur trait de crayon dont elle cernait le beau dessin de sa paupière. « Vous croyez ? Vous croyez ? » disait-elle. Ma jeune autorité ne fléchissait pas. Je prenais le peigne, j'ouvrais une petite brèche gracieuse dans sa frange-éponge, je me montrais experte à lui embrumer le regard, à allumer une vague aurore au haut de ses pommettes, près des tempes. Mais je ne savais

que faire de la peau ingrate de son cou, ni d'une ombre longue qui creusait sa joue. Cette flamme flatteuse, dont je dotais son visage, le transformait tellement que je l'effaçais aussitôt. Poudrée d'ambre, mieux nourrie qu'à Paris, elle s'animait avec modération, me racontait quelque'un de ses voyages d'autrefois, alors qu'en bonne épouse de peintre elle suivait son mari de bourgade grecque en village marocain, lavait les brosses et faisait frire dans l'huile les aubergines et les poivrons. Elle cessait promptement de coudre pour fumer et soufflait la fumée par ses douces narines d'herbivore. Mais elle me nommait des sites et non des amis, contait les inconvénients et non les chagrins, et je n'osais pas lui en demander davantage. Les matinées, elle les employait à écrire les premiers chapitres d'un nouveau roman à un sou la ligne, que le manque de documentation, en ce qui touchait les premiers chrétiens, retardait sensiblement.

— Quand j'y aurai mis des lions dans l'arène, une vierge blonde jetée aux soldats et un exode de chrétiens sous l'orage, disait Marco, je serai au bout de mon érudition personnelle, et j'attendrai pour le reste le retour à Paris.

J'ai dit : nous nous liâmes. Cela est vrai, si l'amitié se borne à une rare perfection de rapports, à des précautions soigneusement dissimulées, à un émoussage de toutes les pointes et de tous les angles. Je ne pouvais que gagner à imiter Marco et ses dehors de « dame ». En outre elle ne m'inspirait aucune défiance. Je la sentais nette, dégoûtée de ce qui peut nuire, retirée de toutes les compétitions féminines. Mais la différence des âges, dont l'amour se rit, est plus sensible à l'amitié, surtout entre deux femmes, surtout quand l'amitié commence et voudrait, comme fait l'amour, mettre les bouchées doubles. La campagne me gonflait d'une envie terrible d'eaux courantes, de prés mouillés, de remuante oisiveté...

— Marco, vous n'avez pas envie de nous lever tôt demain, d'aller passer la matinée sous les sapins où il y a des cyclamens sauvages, des champignons violets ?

Marco frissonnait, nouait l'une à l'autre ses petites mains :

— Oh ! non... Oh ! non... Toute seule, allez-y toute seule, jeune chèvre...

Car j'oubliais de dire que Monsieur Willy, la première semaine écoulée, était retourné à Paris « pour affaires ». Il m'écrivait de courts billets. Sa prose, qui procédait de Mallarmé et de Fénéon, il la pimentait d'onomatopées en caractères grecs, de citations allemandes et de formules tendres en anglais...

Je montais donc seule vers les sapins et les cyclamens. Le contraste entre un brûlant soleil et le froid, nocturne encore, des herbes à base de mousses avait de quoi me griser. Je pensai plus d'une fois à ne pas rentrer pour le déjeuner de midi. Mais je rentrais à cause de Marco, qui goûtait le repos comme si elle eût eu à purger une fatigue accumulée depuis vingt années. Elle se reposait les yeux fermés, pâle sous sa poudre, avec un air d'accablement et de convalescence. À la fin de l'après-midi, elle marchait un peu sur la route qui cessait à peine, pour traverser le village, d'être une route forestière sinueuse, admirable, sonnante clair sous le pied.

Il ne faut pas croire que les autres « touristes » s'agitaient beaucoup plus que nous. Les gens de mon âge se souviennent qu'un été à la campagne, vers 1897, ne ressemblait pas aux villégiatures mouvementées d'aujourd'hui. Un ruisseau froid, pur et ardoisé, servait de but de promenade aux plus remuants, qui emportaient des pliants, un ouvrage d'aiguille, un roman, le goûter, d'inutiles cannes à pêche. Par les soirées de pleine lune, après le dîner qui sonnait à sept heures, des jeunes filles et des jeunes gens s'éloignaient en bandes sur la route, revenaient, s'arrêtaient, se souhaitaient le bonsoir. « Pensez-vous aller demain à bicyclette jusqu'au Saut-de-Giers ? — Oh, nous ne faisons pas tant de projets. Cela dépendra du temps... » Les hommes portaient une ceinture-gilet, à deux rangs de faux boutonnage, sous le veston d'alpaga noir ou crème, une casquette quadrillée ou un chapeau de jonc. Les jeunes filles et les jeunes femmes étaient rondes, gourmandes, en robe de toile blanche ou de tussor écru. Quand elles retroussaient leurs manches on leur voyait des bras blancs, et sous les grands chapeaux le hâle vermeil ne leur montait pas jusqu'au front. Des familles aventureuses pratiquaient ce qu'on appelait « la baignade », se trempaient l'après-midi dans la rivière élargie, à une petite lieue du village. Le soir, autour de la table d'hôte, les cheveux mouillés des enfants sentaient l'étang et la menthe sauvage.

Un jour que mon courrier était riche de deux lettres, d'un article découpé dans *Art et Critique*, de quelques autres brouilles, Marco, pour me laisser lire, prit son attitude de convalescente, ferma les yeux, appuya sa tête au coussin en rabanne du fauteuil d'osier. Elle portait le peignoir de toile écrue qu'elle revêtait pour ménager le reste de sa garde-robe quand nous étions seules dans nos chambres ou sur le balcon de bois. C'est vêtue de ce peignoir qu'elle appartenait fidèlement à son époque et à son âge, de par une série de traits précis, flatteurs et mélancoliques, tels que certain pli, intentionnel, des cheveux qui accusait l'étroitesse des tempes, certaine courte frange qui n'accepterait jamais d'être dirigée dans un autre sens, le port du menton imposé par un col baleiné, les genoux joints et jamais croisés, le mauvais peignoir lui-même qui au lieu de se résigner à la simplicité d'un vêtement de travail, s'ornait de fausse dentelle en jabot, en manchettes, et d'un petit drapé sur les hanches...

Ces signes d'époque et de caractère, ma génération à moi était en train de les renier. La nouvelle coiffure à l'ange, les bandeaux de Cléo de Mérode s'accommodaient du canotier en auréole, des blouses chemisier genre anglais et de la jupe droite. La bicyclette et la culotte bouffante avaient gagné toutes les classes. Je commençais à m'engouer des cols de linge empesés, des lainages bourrus venus d'Angleterre. La divergence des deux modes, la récente et la toute neuve, se faisait trop frappante pour ne pas humilier les femmes dénuées d'argent, qui tardaient à adopter l'une et à quitter l'autre. Bridée parfois dans mes élans de coquetterie, je souffrais pour Marco héroïque dans deux robes exténuées et deux blousons clairs...

Je repliai lentement mes lettres, sans que mon attention quittât la femme qui feignait le sommeil, la jolie femme de 1870, 1875, qui renonçait, par modestie et par indigence, à nous suivre jusqu'en 1898... Avec l'intransigeance des jeunes femmes, je me disais : « À la place de Marco, je me coifferais comme ci, je m'habillerais comme cela... » Puis je lui faisais excuse : « Mais elle n'a pas d'argent. Si j'avais plus d'argent, je l'aiderais... »

Marco entendit que je pliais mes lettres, ouvrit les yeux et sourit :

— Bon courrier ?

— Oui... Marco, osai-je lui dire, le vôtre ne vous rejoint pas ici ?

— Mais si. Je n'ai pas d'autre courrier que celui que vous voyez arriver.

Comme je ne disais rien, elle ajouta d'un trait :

— Je suis, comme vous savez, séparée de mon mari. Les amis de V... sont restés, Dieu merci, ses amis et pas les miens. J'ai eu un enfant, il y a vingt ans, et je l'ai perdu tout petit. Et je n'ai jamais eu d'amant. Vous voyez que c'est tout simple.

— Jamais eu d'amant... répétais-je.

Marco rit de mon air consterné.

— C'est ce qui vous frappe le plus ? Remettez-vous. C'est ce à quoi j'ai le moins songé, jusqu'à ce que je n'y aie plus songé du tout.

Mon regard allait de ses beaux yeux, reposés par l'air pur et le vert des châtaigneraies, au petit sillon sur le bout de son nez spirituel, à ses dents d'un blanc un peu teinté, mais saines et bien rangées :

— Mais vous êtes très jolie, Marco !

— Oh ! dit-elle gaîment, j'ai même été charmante. Sans quoi V... ne m'aurait pas épousée. À ne rien vous cacher, je suis convaincue que le sort m'a épargné un grand souci : celui de ce qu'on appelle le tempérament. Non, non, le sang qui monte aux joues, les prunelles révulsées, les narines qui palpitent, j'avoue que je n'ai ni connu ni regretté tout ça. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, dis-je machinalement, en regardant les mobiles narines de Marco.

Elle posa son étroite main sur la mienne, avec un abandon qui, je le savais, ne lui était pas facile :

— Beaucoup de pauvreté, mon enfant, et avant la pauvreté le métier de femme d'artiste, dans ce qu'il a de plus... manuel, de plus voisin de l'emploi de servante à tout faire... Je me demande où j'aurais trouvé le temps d'être oisive, soignée, élégante en secret, de courir à des rendez-vous — enfin d'être amoureuse...

Elle soupira, passa sa main sur mes cheveux, les rebroussa vers mes tempes.

— Pourquoi ne dégagez-vous pas un peu le haut de votre visage ? Dans ma jeunesse, je me coiffais ainsi...

Et comme j'avais horreur qu'on mît nues mes tempes de chat de gouttière, j'échappai à la petite main, j'interrompis Marco en m'écriant :

— Pas du tout ! Pas du tout ! C'est moi qui vais vous coiffer, j'ai une idée épatante !

Confidences brèves, amusements de recluses, heures qui ressemblent tantôt à celles d'un ouvrage, tantôt aux loisirs d'une convalescence, je ne me souviens pas que nos agréables vacances aient engendré une intimité véritable. J'étais portée à un sentiment de déférence envers Marco, et contradictoirement à ne faire presque aucun cas de ses opinions en matière d'actualité ou de sentimentalité. Quand elle me disait qu'elle aurait pu être ma mère, je me rendais compte que notre bonne entente ne ressemblerait jamais à ma véritable filialité passionnée, ni à la camaraderie que j'aurais nouée avec une jeune femme. Mais je ne connaissais à cette époque-là fille ou femme de mon âge avec qui déployer une gaîté sans précautions, une complicité sans paroles, une vitalité dépensable en fous rires, en rivalités physiques, en contentements un peu brutaux que l'âge de Marco, sa délicate complexion et son caractère éloignaient d'elle et de moi.

Nous causions, nous lisions aussi. J'avais lu follement dans mon enfance. Marco s'était instruite. D'abord, je crus que je pouvais puiser à tout moment dans la mémoire et l'esprit bien ornés de Marco. Mais je m'aperçus qu'elle répondait avec une certaine lassitude, et comme méfiante de ses propres paroles.

— Marco, pourquoi vous appelez-vous Marco ?

— Parce que je m'appelle Léonie, répondit-elle. Léonie, ce n'était pas un nom pour la femme de V... Quand j'avais vingt ans, V... me faisait poser en bonnet grec à gland, penché sur l'oreille et en babouches cornues. En peignant, il chantait cette vieille romance :

*Aimes-tu, Marco la Belle,
La danse aux salons en fleurs...
Aimes-tu, dans la nuit sombre...
Ta na na, ta na na na...*

J'ai oublié le reste...

Je n'avais jamais entendu Marco chanter. Sa voix était juste, faible, claire comme la voix de certains vieillards.

— On chantait encore ça dans ma jeunesse, dit-elle. Les ateliers de peintres ont fait beaucoup pour la propagation de la mauvaise musique...

Elle semblait ne vouloir sauver de son passé qu'une ironie superficielle... J'étais trop jeune pour discerner chez elle les formes sereines et pudiques du renoncement.

Vers la fin de notre villégiature franc-comtoise il arriva pourtant à Marco quelque chose d'étonnant. Son mari, qui peignait en Amérique du Nord, lui fit envoyer par son notaire un chèque de quinze mille francs. Elle ne fit pas d'autre commentaire que de dire, en riant :

— Il a un notaire, à présent ? Mâtin !

Puis elle remit dans leur enveloppe chèque et lettre notariale et ne s'en occupa plus. Mais à dîner elle laissa voir un peu de fébrilité, et demanda tout bas à la femme de service si l'on pouvait avoir du champagne. Nous en eûmes. Il était sucré et tiède, avec un petit goût de bouchon, et nous ne bûmes que la moitié de la bouteille à nous deux.

Avant de fermer entre nous, comme chaque soir, la porte de communication, Marco me posa, d'un air distrait, quelques questions :

— Est-ce que vous pensez qu'on portera encore l'hiver prochain ces manteaux en velours, à manches larges, vous voyez ce que je veux dire ? De chez qui venait donc ce charmant chapeau que vous aviez au printemps, avec les bords inclinés comme un toit ? Je l'aimais beaucoup, — pour vous, s'entend...

Elle parlait légèrement, semblait écouter à peine mes réponses, et je feignais de ne pas deviner combien elle avait caché sa faim et sa soif de vêtements honorables et de linge frais.

Le lendemain matin, elle s'était ressaisie.

— En somme, me dit-elle, je ne vois pas pourquoi j'accepterais cette somme que m'offre ce... enfin mon mari... S'il lui plaît à présent de me faire des aumônes, ce n'est pas une raison pour que je les accepte...

Elle tirait en parlant des fils arrachés par la blanchisseuse à la dentelle commune qui bordait son peignoir, dans l'entre-bâillement duquel paraissait une chemise de jour plus que modeste. Je m'irritai, et je grondai Marco comme une aînée eût gourmandé une fillette. Au point que j'en eus un peu honte, mais elle riait :

— Là, là, ne vous fâchez pas ! Puisque c'est votre volonté je me laisse entretenir par le sieur V... C'est bien mon tour.

Je mis ma joue contre la joue de Marco. Nous restâmes à regarder le rude et roux soleil gagner le zénith, boire toutes les ombres qui divisaient les montagnes. Le tournant de la rivière palpitait au loin. Marco soupira :

— Est-ce que ça coûte cher, un joli petit corset-ceinture tout en rubans, avec des roses rococo sur l'extrémité des jarretelles ?...



Le retour à Paris rendit Marco à son roman-feuilleton. Je revis son chapeau à trois chardons bleus, son costume d'un noir pâli, ses gants gris foncé et sa serviette d'écolier en carton-cuir. Avant de songer à ses élégances personnelles, elle voulut changer de domicile et loua pour un an deux pièces et un cabinet de toilette meublés, avec quelque chose comme une cuisine-placard, au rez-de-chaussée. Il y faisait nuit en plein jour, mais les cretonnes du lit et des fenêtres, blanches et rouges, n'avaient pas trop souffert. Marco se sustentait à midi dans une crèmerie chaude près de la Bibliothèque, et le soir prenait chez elle du thé et des tartines, quand je ne réussissais pas à la garder chez moi, autour d'une table où les olives farcies et les rollmops remplaçaient potage et rôti. Parfois Paul Masson apportait de chez Quillet, le pâtissier de la rue de Buci, un excellent « Quillet » au chocolat.

Toute à sa besogne résignée, Marco n'avait acquis encore, octobre se faisant pluvieux, qu'une sorte de caban caoutchouté qui sentait l'asphalte. Un jour elle vint, l'anxiété peinte dans ses yeux de chevreuil coupable.

— Voilà, avoua-t-elle, je viens me faire gronder. Je crois que j'ai acheté ce manteau trop vite, j'ai l'impression que... que ce n'est pas ça.

Sa timidité de cadette m'égaya, mais je cessai de rire en examinant le manteau. Un sûr instinct conduisait Marco, par ailleurs si fine, vers la mauvaise étoffe, la coupe déplorable, la fâcheuse soutache...

Dès le lendemain, je pris le temps de sortir avec elle et de l'équiper. Nous n'en étions, ni elle ni moi, aux couturiers, mais j'eus le plaisir de voir Marco mince et rajeunie dans un tailleur sombre, dans une robe de serge bleu marine à plastron blanc. Avec le petit paletot droit en caracul, deux chapeaux et la lingerie, il y en avait, s'il vous plaît, pour quinze cents francs : on voit que je n'avais pas ménagé les fonds envoyés par le peintre V...

J'aurais bien eu à redire à la coiffure de Marco. Mais justement cette saison-là le volume et l'arrangement des cheveux changeaient, et Marco put avoir l'air de devancer la mode. En quoi je l'enviai sincèrement, car mes longs cheveux, que je les tournasse « à la Cérès » autour de ma tête, ou que je les laissasse pendants jusqu'à l'ourlet de ma jupe — « en corde à puits » disait Jules Renard — m'assombrissaient l'existence.

Ici se place le souvenir d'une soirée... Monsieur Willy ayant affaire au dehors, nous restâmes ensemble après le dîner, Marco, Paul Masson et moi. Seuls tous trois, nous devenions à l'habitude gais clandestinement, un peu puérils et comme rassurés. Masson lisait parfois à voix haute le feuilleton d'un quotidien, un roman interminablement riche de marquises altières, de fêtes costumées dans des jardins d'hiver, de coupés emportés « au triple galop » par des pur sang, de jeunes filles en proie à mille dangers, pâles mais résolues. Et nous riions de bon cœur.

— Ah ! soupirait Marco, je ne saurai jamais faire aussi bien. Je ne serai jamais, dans le feuilleton, qu'un petit amateur.

— Petit amateur, dit un soir Masson, voici votre affaire, que je cueille dans la *Correspondance privée* : « Homme de lettres portant nom connu, accepterait guider dans leurs débuts jeunes écrivains deux sexes ».

— Deux sexes ! dit Marco. Passez, Masson, je n'en ai qu'un, et encore je crois que j'exagère de moitié.

— Je passe donc, dit Masson, à « Lieutenant de l'active, garnison proche Paris, sentimental, cultivé, désire entretenir correspondance avec femme d'esprit et de cœur ». Très bien, mais ce militaire ne veut entretenir, semble-t-il, que la correspondance. Nonobstant écrivons-nous ? Écrivons. La meilleure lettre gagne une boîte de Gianduja Kohler à la noisette.

— Si c'est une grande boîte, dis-je, je veux bien concourir. Et vous, Marco ?

Son nez fendu penché sur un bloc-notes, Marco écrivait déjà. Masson pondit une vingtaine de lignes où l'obscénité sournoise le disputait à l'humour. Je m'arrêtai dès la première page, par paresse. Mais que la lettre de Marco était donc jolie !

— Premier prix ! m'écriai-je.

— *Margaritas...* murmura Masson. On l'envoie ? Poste restante, Alex 2, bureau 59. Donnez, je m'en charge.

— Pour ce que je risque, dit Marco.

Nos jeux ayant pris fin, elle revêtit son imperméable, coiffa devant le miroir son étroit chapeau, — de mon choix, celui-là, — qui lui faisait la tête si petite et les yeux si grands sous son bord abaissé :

— La voilà, s'écria-t-elle, la voilà, la dame mûre qui débauche les lieutenants sentimentaux et cultivés !

La lampe Pigeon au poing, elle précéda Paul Masson.

— Je ne vous verrai guère cette semaine, me dit-elle. J'ai deux pensums : la course en chars, et les chrétiens dans la fosse aux lions.

— Est-ce que je n'ai pas lu déjà quelque part... insinua Masson.

— Je l'espère bien, repartit Marco. Si ça n'avait pas traîné partout, où me documenterais-je ?

La semaine suivante, Masson apporta un numéro de journal, et de son ongle dur et cannelé désigna trois lignes de la *Correspondance privée* : « Alex 25 supplie auteur lettre délicieuse commençant par « *Quelle présomption* » donner adresse. *Discretion d'honneur.* »

— Marco, dit-il, vous avez gagné non seulement la boîte de Gianduja, mais encore, comme dit Pierre Veber, un coquetier à choisir dans la rangée

du haut.

Marco haussa les épaules.

— C'est malin, ce que vous m'avez fait faire. Il va bien penser qu'on s'est moqué de lui, ce pauvre garçon.

Masson fit ses plus petits yeux inquisiteurs :

— Déjà de la pitié, ma chère !

Ces souvenirs sont lointains, mais nets. Ils surgissent de la brume inévitable qui noie les longues journées de la même époque, les divertissements monotones, répétitions générales et soupers chez Pousset, mes alternatives d'allégresse animale et de trouble chagrin, le partage de moi-même entre une sauvagerie effrayée et une grande facilité d'illusion. Mais c'est une brume qui laisse indemnes et bien éclairés les visages amis.

C'est encore par une pluie de fin octobre ou de novembre que Marco vient me faire compagnie un soir, je me souviens de l'odeur de houille du caban imperméable. Elle m'embrasse. Son doux nez est mouillé, elle soupire d'aise devant la salamandre qui rougeoit, elle ouvre sa serviette :

— Tenez, lisez, dit-elle. Est-ce qu'il n'a pas un gentil tour de main, ce... ce soudard ?

Si je m'étais, après la lecture, permis une critique, j'aurais dit : trop gentil. Une lettre travaillée, recopiée, — un brouillon, deux brouillons jetés à la corbeille. La lettre d'un timide, un peu poète comme tout le monde...

— Mais, Marco, vous lui aviez donc écrit ?

La sage Marco me rit au nez.

— Charmante fille de Monsieur de La Palisse, on ne peut rien vous cacher ! Écrit ? Récrit, même ! Le crime me donne faim. Vous n'avez pas un gâteau, une pomme ?

Pendant qu'elle mangeait délicatement, je faisais parade de mes notions graphologiques :

— Regardez, Marco, avec quel soin votre « soudard » a camouflé un mot commencé. Signe de savoir-faire, et aussi de susceptibilité. Le scripteur, comme dit Crépieux-Jamin, n'aime pas qu'on se moque de lui...

Marco approuvait, distraitement. Je la trouvais jolie, animée ; elle se regardait dans la glace, joignait les dents en écartant les lèvres, grimace que peu de femmes se refusent en face d'un miroir, quand elles ont les dents blanches.

— Comment donc s'appelle cette pâte dentifrice qui rougit les gencives, Colette ?

— *Cherries* quelque chose...

— Merci, je sais, *Cherries tooth paste*. Voulez-vous me faire plaisir ? Ne racontez pas à Paul Masson mes excentricités épistolaires. Il a la taquinerie longue. Je n'accorderai pas à mes relations avec l'armée active le temps de devenir ridicules. Ah ! j'oubliais... Mon mari a encore envoyé quinze mille francs.

— Heulla-t'y-possible, comme on dit dans mon pays... Et vous oubliez simplement cette nouvelle-là ?

— Mais oui, dit Marco. Simplement.

Elle haussait les sourcils d'un air étonné, pour me remontrer, avec élégance, qu'une question d'argent est toujours d'importance secondaire.



À partir de ce moment-là, il me semble que pour Marco tout va très vite. Peut-être est-ce l'effet de l'éloignement. Un de mes déménagements, — le premier — m'entraîne de la rue Jacob au haut de la rue de Courcelles, d'un noir petit gîte à un atelier qui admettait par sa verrière le froid, le chaud, l'excès de clarté. Je veux montrer ce que je sais faire, contenter de naissants — et modestes — appétits de luxe : j'achète des peaux de chèvre blanche, et un appareil à bains, pliant, de chez Chaboche.

Marco, amie du demi-jour, de la rive gauche et des bibliothèques, cligne ses beaux yeux sous la verrière de l'atelier, regarde les divans blancs façon ours, n'aime pas ma nouvelle coiffure, un chignon haut, tordu jusque sur le front : le genre Casque-d'Or gagnait les nuques les plus honnêtes...

Un si modeste remue-ménage ne vaudrait pas d'être mentionné, s'il ne servait à faire comprendre que je n'eus, pendant quelque temps, que de rapides images de Marco, qui se succèdent saccadées comme les vues du zootrope. Quand elle m'apporta la deuxième lettre du lieutenant sentimental, j'avais passé les ponts. Je vis arriver Marco dans le logis clair et nouveau. Je me rendis compte qu'elle était réellement plus jolie que l'année dernière. Elle s'assit sur mes chèvres ursines, qui laissaient des poils à tous les séants. Elle avança, sous l'ourlet de sa jupe, un pied fin, heureux dans la chaussure qu'il méritait. Elle regarda tantôt sa main gantée, tantôt l'appartement inconnu, à travers sa voilette bien tendue sur le petit sillon du bout de son nez, mais elle semblait ne voir nettement ni l'un ni l'autre. Elle endura, avec une patience enjouée, que je manœuvrasse les rideaux : elle admira la baignoire pliante qui, relevée, avait un vague aspect de cercueil vertical. Elle fut si patiente et si absente qu'à la fin je m'en avisai et je lui demandai crûment :

— À propos, Marco, et le soudard ?

Elle posa sur les miens ses yeux qu'adoucissaient le fard et la myopie :

— Mais il va bien, figurez-vous. Ses lettres sont charmantes, décidément.

— Décidément ? Combien en avez-vous reçu ?

— Trois en tout. Je commence à penser que c'est assez. Ne trouvez-vous pas ?

— Non, puisqu'elles sont charmantes, et qu'elles vous amusent.

— Je n'ai pas de goût pour la poste restante. C'est un endroit... Tout le monde y fait figure de coupables... Tenez, si cela vous intéresse...

Elle jeta sur mes genoux une lettre qu'elle tenait pliée toute prête, dans sa main gantée. Je la lus assez lentement, tant j'étais occupée de son accent sérieux, détourné de tout humour.

— Quel exceptionnel lieutenant avez-vous rencontré là, Marco ! Je suis sûre que s'il n'était pas retenu par sa timidité...

— Sa timidité ? protesta Marco. Il en est déjà à espérer que nous échangerons des correspondances moins anonymes ! Quel toupet ! Pour un timide...

Elle s'interrompit pour relever sa voilette sous laquelle s'échauffaient sa peau à gros grains, ses joues rougissantes par places. Mais elle savait à présent se poudrer adroitement, aviver la couleur de sa bouche. Au lieu d'une femme de quarante-cinq ans découragée, j'avais devant moi une femme de quarante ans fringante, le menton haut sous le col baleiné qui cachait les secrets du cou. Encore une fois, à cause de ses yeux très beaux, oubliant les altérations de tout son visage, je soupirai à part moi : « Quel dommage... »

Nos nouveaux logis nous dépayserent, je voyais Marco un peu moins souvent. Mais je m'occupais d'elle. Le rythme affectueux qui dans une paire d'amies confère à l'une l'autorité, à l'autre le goût d'être conseillée, faisait de moi un jeune guide intransigent. Je décidais que pour Marco la jupe serait plus courte, la taille plus sanglée. J'évinçais la soutache qui fait vieux, la couleur qui date, certains chapeaux surtout qui, coiffant Marco, la condamnaient mystérieusement et sans appel. Elle se laissait mener, hésitait un moment : « Vous croyez ? Vous êtes bien sûre ? » et sa belle prune glissait vers moi dans le coin de son œil.

Nous aimions nous rencontrer dans un petit thé au coin de la rue de l'Échelle et de la rue d'Argenteuil, un « British » étroit, chaud, imprégné de l'âcre odeur du Ceylan. Nous « prenions le thé » comme les gourmandes de ces temps lointains, avec force gâteaux, qui succédaient aux toasts. J'aimais le thé bien noir, tout blanchi de crème, très sucré. Je croyais que j'apprenais l'anglais quand je demandais à la serveuse : « Edith, please, a little more milk, and butter... »

C'est au petit « British » que je perçus, chez Marco, un changement aussi frappant que si elle fût en quelques jours devenue blonde ou toxicomane. Je craignis un danger, je supposai que le mauvais mari l'avait reprise, effrayée... Mais effrayée elle n'aurait pas eu, errant de la table aux murs, ce regard agile, inexpressif, et profondément indifférent à tout ce qu'il effleurait...

— Marco ?... Marco !

— Chère amie ?

— Eh bien, Marco, qu'est-ce qu'il y a ? D'autres galions sont arrivés ?
Ou quoi ?

Elle me sourit comme à une inconnue :

— Galions ?... Non.

Elle vida sa tasse de thé sans reprendre haleine et dit tout bas :

— Oh ! mais, c'est stupide, je me suis brûlée...

La conscience et la douceur remontèrent du fond de son regard. Elle vit que le mien était étonné, et elle rougit à sa manière, mal, inégalement :

— Pardon ! dit-elle en posant sa petite main sur la mienne.

Elle soupira, se détendit :

— Ah ! dit-elle, quelle chance qu'il n'y ait personne ici... Je suis un peu... comment dirai-je... mal à mon aise.

— Buvez encore ? Buvez très chaud...

— Non, non... Je crois que c'est ce porto que j'ai pris avant de venir ici.
Non, rien, merci.

Elle s'appuya au dossier de sa chaise et ferma les yeux. Elle portait son costume le plus nouveau ; une petite broche ovale, genre bijou de famille, épinglait à la base du cou le col baleiné de sa blouse crème. L'instant d'après, elle était ranimée, naturelle, consultait le miroir de son sac neuf et s'élançait au-devant de mes questions :

— Ah ! je vais mieux ! C'est ce porto, j'en suis sûre. Oui, ma chère, du porto ! Et en compagnie du lieutenant Alexis Trallard, le fils du général Trallard.

— Ah ! m'écriai-je soulagée, ce n'est que ça ? Vous m'avez fait peur. Enfin vous avez vu le soudard ! Comment est-il ? Il ressemble à ses lettres ? Il bégaye ? Il zozote ? Il est chauve ? Il a une tache de vin sur le nez ?

Par ces sottises et d'autres, je prétendais faire rire Marco ; mais elle m'écoutait d'un air rêveur et distingué, en mordillant un toast refroidi.

— Ma chère, dit-elle enfin, si vous me laissez placer un mot, je pourrais vous dire que le lieutenant Trallard n'est ni un infirme, ni un monstre. Ce que je savais d'ailleurs depuis la semaine dernière, puisque à ses lettres il avait joint sa photographie.

Elle prit ma main :

— Ne soyez pas fâchée. Je n'ai pas osé vous en parler. J'ai eu peur.

— De quoi ?

— De vous, chérie, d'un peu de moquerie. Et puis peur tout court.

— Mais pourquoi peur ?

Elle fit un signe d'ignorance, d'excuse, serra ses bras contre son buste.

— Voilà l'objet, dit-elle en ouvrant son sac. C'est, naturellement, un très mauvais instantané.

— Il est beaucoup mieux que la photo — naturellement ?

— Mieux, mon Dieu... Il est très différent. Surtout dans l'expression.

Elle se pencha en même temps que moi sur le portrait, comme pour le protéger contre un jugement trop cru.

— Le lieutenant Trallard n'a pas cette ombre en coup de sabre sur la joue. Le nez, aussi, est moins long. Il a les cheveux châtons, et la moustache presque blonde.

Après un silence, Marco ajouta timidement :

— Il est grand.

Je me rendis compte que c'était mon tour de parler :

— Mais il est très bien ! Mais il a un vrai physique de lieutenant ! Mais quelle ravissante histoire, Marco ! Et les yeux ? Comment sont les yeux ?

— Châton clair comme les cheveux, dit Marco avec élan.

Elle se reprit :

— C'est-à-dire, autant que j'ai pu en juger.

Je cachais mon étonnement d'avoir devant moi une Marco de qui les paroles, l'embarras, la naïveté, passaient ce qu'eût ressenti, à prendre le porto avec un lieutenant, n'importe quelle jouvencelle. Je n'aurais jamais cru que chez une femme mûre, mariée, rompue autrefois à vivre au milieu des artistes, je dusse trouver une novice timorée. Je me retins de le dire à Marco ; mais je pense qu'elle m'entendit quand même, car elle essaya de tourner son rendez-vous, son malaise et son lieutenant en plaisanterie. Je l'y aidai de mon mieux.

— Et quand revoyez-vous le lieutenant Trallard, Marco ?

— Pas de sitôt, je pense...

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il faut le laisser s'énerver dans l'attente ! Le laisser cuire ! décréta Marco en levant un index docte. Cuire ! Tels sont mes principes !

Nous rîmes enfin, beaucoup, assez sottement. Cette heure-là, dans ma mémoire, m'apparaît comme la dernière halte, le dernier palier où s'arrête, reprenant son souffle, mon amie Marco. Les jours qui suivirent, je me vois travaillant (moi non plus je ne signalais pas) sur le papier américain, mince et craquant, que j'aimais entre tous, et Marco travaille de son côté, à un sou la ligne. Un après-midi, elle revient me voir.

— Bonnes nouvelles du soudard, Marco ?

Elle fait « oui, oui » malicieusement, du menton et de l'œil parce que Monsieur Willy est de l'autre côté de la porte vitrée. Elle me soumet l'échantillon d'une robe, qui ne saurait se passer de mon agrément. Elle est gaie, et je pense qu'en femme sensée elle a réduit à sa véritable importance le lieutenant Trallard Alexis. Mais toutes seules dans ma chambre, mon refuge tapissé de nattes qui sentent le roseau humide, elle me tend une lettre sans rien dire, et sans rien dire je la lis et la lui rends. Car les accents d'amour n'inspirent que le silence et la lettre que j'ai lue est pleine d'amour. Gravement, printanièrement pleine d'amour. Pourquoi fallut-il qu'un mot, celui-là même que j'aurais dû retenir, m'échappât ? Je dis, pensant à la fraîcheur des mots que je venais de lire, au respect qui les imprégnait, je dis imprudemment :

— Quel âge a-t-il ?

Marco mit ses deux mains sur sa figure, eut un sanglot brusque, murmura :

— Mon Dieu ! C'est affreux !...

Presque aussitôt elle se domina, dévoila son visage, et se gourmanda d'une voix dure :

— Pas de blagues. Je dîne avec lui ce soir.

Elle voulait essuyer ses yeux mouillés, je l'en empêchai :

— Laissez-moi faire, Marco.

De mes deux pouces, je lui soulevai vers le front les paupières supérieures, pour que les deux larmes prêtes à couler se résorbassent, et que le mascaro des cils ne se fondît pas à leur contact.

— Là ! Attendez, ce n'est pas fini.

Je retouchai tous ses traits. Sa bouche tremblait un peu. Elle se laissait faire patiemment, en soupirant comme si je la pansais. Pour finir, je chargeai la houppe de son sac d'une poudre plus rosée. Nous ne parlions ni l'une ni l'autre.

— Quoi qu'il arrive, lui dis-je, ne pleurez pas. À aucun prix ne vous laissez dominer par les larmes.

Elle regimba, rit :

— Tout de même, nous n'en sommes pas à la scène de rupture !

Je la conduisis au miroir le plus éclairé. Devant son image Marco tressaillit des coins de la bouche.

— C'est bien, Marco ?

— Trop bien.

— Jamais trop bien. J'aurai de vos nouvelles ? Quand ?

— En même temps que moi, dit Marco.

Le surlendemain, elle revenait malgré un temps désordonné, presque tiède, qui secouait les trappes de tôle des cheminées et rabattait dans le choubersky la fumée et l'odeur du charbon.

— Dehors par cette tempête, Marco ?

— Aucune importance, j'ai un sapin en bas.

— Vous ne préférez pas dîner avec moi ?

— Je ne pourrais pas, dit-elle en détournant la tête.

— Bon. Mais vous pouvez renvoyer le rongeur, il n'est que six heures et demie. Vous avez le temps.

— Non, je n'ai pas le temps. Comment est ma figure ?

— Bien. Et même très bien.

— Oui, mais... Vite, je vous en prie ! Faites-moi la même chose qu'avant-hier. Et puis, qu'est-ce qui est le mieux pour recevoir Alex chez moi ? Un costume de ville, n'est-ce pas ? D'ailleurs je n'ai pas de robe d'intérieur qui convienne...

— Marco, vous savez aussi bien que moi...

— Non, interrompit-elle, je ne sais pas. C'est comme si vous me disiez que je connais l'Inde parce que j'ai écrit un feuilleton qui se passe au Pendjab. Voilà, il fait envoyer chez moi... une sorte d'en-cas, un chauffroid de volaille, du champagne, des fruits... Il dit qu'il a comme moi horreur des restaurants... Ah, j'y pense, j'aurais dû...

Elle pressa sa main entre sa frange et son front.

— J'aurais dû acheter samedi dernier cette robe noire que j'ai vue chez la revendeuse... Juste à ma taille, la jupe en liberty et le corsage en dentelle... Dites-moi, est-ce que vous pourriez me prêter des bas très fins ? À cette heure-ci je n'ai plus le temps...

— Mais oui, mais oui...

— Merci. Ne pensez-vous pas qu'une fleur pour éclairer ma robe... Non, pas de fleur au corsage. Est-ce vrai que le parfum d'iris soit passé de mode ? Il me semble que j'avais encore des tas de choses à vous demander... des tas de choses...

Quoique à l'abri chez moi, près du poêle ronflant, Marco me faisait l'effet d'une femme que se fussent disputée le vent et la pluie qui cinglait la verrière. Je croyais assister à une sorte de départ de Marco, à un épisode d'émigration, comme si autour d'elle j'eusse vu flotter une cape claquante, un tartan déployé dans le vent.

Assiégée, bientôt envahie... Je ne pouvais douter qu'un assaut commençait contre la plus désarmée des créatures. Silencieuses comme autour d'une mauvaise action, nous nous hâtions.

Marco essaya de rire :

— Nous foulons aux pieds les coutumes les mieux établies, car c'est d'habitude la plus vieille sorcière qui lave la plus jeune pour le sabbat...

— Chut, Marco, ne bougez plus, j'ai fini tout de suite.

Je roulai dans un papier, avec la paire de bas de soie, un petit carafon qui contenait de la chartreuse jaune.

— Vous avez des cigarettes chez vous ?

— Oui. Qu'est-ce que je dis ? Non. Mais *il* en aura sur lui, il fume des khédives...

— Je mets dans le paquet quatre petites serviettes rigolotes, ça fait plus dînète. Voulez-vous aussi le napperon ?

— Non, merci, j'en ai un brodé, que j'ai acheté autrefois à Brousse.

Nous chuchotions bas, rapidement, sans sourire. Sur le seuil, Marco se retourna pour me donner un grand regard humide, fardé, égaré, où je ne pus rien lire qui ressemblât à de la joie. Ma pensée la suivit, dans le fiacre qui l'emportait à travers pluie et nuit, sur le pavé noyé de flaques où le vent dessinait, autour des réverbères, de faibles risées. Je voulus ouvrir pour la regarder s'éloigner, mais toute la nuit impétueuse entraînait dans l'atelier, et je refermai la fenêtre sur cette voyageuse qui s'en allait par un chemin peu sûr, lestée d'une paire de bas de soie, de fard rose, de fruits, d'une bouteille de champagne.

Je ne prêtais encore au lieutenant Trallard qu'une réalité relative, quoique j'eusse vu son image photographique. Une figure très française, le nez un peu long, un front bien coupé, les cheveux en brosse et la moustache indispensable... Mais l'image de Marco l'effaçait, Marco pleine d'angoisse, belle, rehaussée de mes artifices, et respirant vite, comme palpite un chevreuil qui entend confusément une rumeur, un piétinement lointains de chasse... J'écoutais pluie et vent, et je supputais ses chances de traversée, de débarquement, de salut : « Elle était très jolie ce soir. Pourvu que sa lampe à abat-jour froncé l'éclaire bien... Ce jeune homme l'occupe, la flatte, peuple sa solitude, en somme la rajeunit... »

Une bouffée de mauvais temps pesa rageusement sur la verrière. Un petit reptile noir, qui partait du bas de la fenêtre, se mit à ramper lentement... À quoi je connus que la fenêtre fermait mal et que l'eau commençait à imbiber le tapis, j'allai chercher des « wassingues » et le secours de Maria, l'Aveyronnaise qui me servait à cette époque-là. En cours de route, j'ouvris la porte à Masson qui venait de sonner trois coups. Le temps qu'il dépouilla

une flasque pèlerine de caoutchouc, qui tomba ruisselante sur le dallage comme une pannerée d'anguilles, je m'écriai :

— Tu n'as pas croisé Marco ? Elle descend à l'instant. Elle a regretté de ne pas te voir...

Le mensonge doit exhaler une odeur que perçoivent les êtres aux sens subtils. Paul Masson huma l'air dans ma direction, remua brièvement sa courte barbe et s'en fut retrouver Monsieur Willy dans son cabinet de travail blanc, qui ressemblait vaguement, brise-bises, moulures en baguettes et petites vitres, à un salon de confiserie désaffecté.

Tout va vite, désormais, pour Marco. Pourtant elle revint, après la nuit agitée, et ne me fit pas de confidences. Il est vrai qu'un tiers les empêchait. Ce jour-là ma hâte de savoir était bridée par la crainte que sa confiance ne me livrât quelque chose qui m'eût fait un peu horreur, à cause de je ne sais quel air furtif et puni sur toute sa personne. Du moins, c'est ce que je crois me rappeler. Mes souvenirs, après, sont beaucoup plus nets. Comment aurais-je oublié que Marco subit une transformation magique, l'espèce de puberté indiscrete qui ne peut tromper personne ? Elle résonnait à tout choc. Pour un doigt de frontignan elle eut le feu aux joues et aux yeux. Elle rit sans motif, regarda dans le vide avec stupeur, se servit à tout propos de sa houppe et de son miroir. Tout allait vite. Je ne pus différer longtemps le « Alors, Marco ? » qu'elle devait attendre.

Un soir d'hiver pinçant et clair, Marco était avec moi. Je bourrais le choubersky. Elle tenait son regard fixé sur la rosace ajourée du poêle et ne parlait pas.

— Vous avez assez chaud dans votre petit appartement, Marco ? La grille à charbon suffit ?

Elle sourit au hasard comme une sourde, ne répondit pas et je dis enfin :

— Alors, Marco ? Contente ? Heureuse ?

C'est le dernier mot, le plus grand, je pense, qu'elle repoussa de la main.

— Je ne croyais pas, dit-elle à mi-voix, que cela pût exister...

— Quoi donc ? Le bonheur ?

Elle rougit çà et là, par plaques d'un feu sombre. Je lui demandai, naïve à mon tour :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas l'air plus contente ?

— Est-ce qu'on peut se réjouir de quelque chose de terrible, qui ressemble tellement à... à un maléfice ?

À part moi, je me permis de penser qu'employer un mot si noir et si lourd c'était, comme on dit, coiffer d'un bien grand chapeau une petite tête, et j'attendis la suite, — qui ne vint pas. Là se place une courte période de silence. Je ne voyais pas de mal à ce que Marco se tût sur ses amours, c'est plutôt à ces amours elles-mêmes que j'en avais, pensant, — injuste et sans mémoire, — qu'elle avait tût fait de récompenser un passant, ce passant fût-il militaire, fils d'un général, et châtain clair par-dessus le marché.

Au laps de la réserve succéda la saison de la félicité. Un bonheur accepté est rarement discret ; celui de Marco, en s'organisant, parla peu, mais banalement. Je sus qu'elle avait rencontré, comme tout le monde, un « être unique », de qui tous les actes s'épandaient en bénédictions sur l'amante éblouie. Il ne me fut pas permis d'ignorer qu'à une « âme élevée », Alexis joignait un « corps de fer ». Et si Marco n'appartenait pas, Dieu merci, à la gent de ces chuchoteuses précises et vantardes que j'appelle les Madame-combien-de-fois, elle eut une muette manière d'exprimer, par la confusion, par des réticences bouleversées, ce que je me serais très bien passée de savoir.

Cette victime honnête du tardif amour, de la surprise voluptueuse, ne se résigna pas tout de suite au foudroiement et à la béatitude. Mais elle ne put échapper au piège que lui tendait sa nouvelle condition, dont le plus inévitable est l'éloquence, mimique et verbale.

Quelques semaines la firent premièrement maigre, les yeux fiévreux et resplendissants, la bouche séchée. « Un Rops » ! disait Paul Masson quand elle n'était pas là. « Madame Chantelouve ! » renchérissait Monsieur Willy. « Que diable peut bien faire cette brave Marco, pour avoir une tête pareille ? »

Masson rapetissait ses petits yeux, haussait une seule épaule : « Rien, disait-il froidement. Ce sont des phénomènes ressortissant à la simulation, je dirais à la grosse nerveuse. Peut-être que comme beaucoup de femmes cette brave Marco se croit la fiancée de Satan. C'est la phase des joies infernales. »

Je détestais que l'un ou l'autre des deux amis appelât Mme V... « cette brave Marco ». Je n'appréciais pas davantage la froideur critique qui glaçait les propos des deux hommes désabusés, surtout quand il s'agissait d'amitié, d'estime ou d'amour.

Une grande accalmie vint éclaircir le visage de Marco. Rassérénée, elle perdit par degrés son éclat de damnée, et engraisa légèrement. Sa peau parut plus unie, elle avait quitté l'essoufflement qui révélait sa palpitation et sa hâte. Son poids un peu accru ralentissait sa démarche et ses gestes, elle fumait paresseusement.

— Nouvelle phase, annonça Masson. La voilà qui ressemble maintenant à une Marco d'autrefois, quand elle venait d'épouser V... C'est la phase de l'odalisque.

J'arrive à une époque où ma propre existence, plus remuante, plus chargée de travail aussi, espaça nos entrevues. Je n'osais pas me rendre impromptu chez Marco, où j'appréhendais de rencontrer le lieutenant Trallard en petite, — en fort petite tenue, dans le logis minuscule qui n'avait autant dire pas d'antichambre. Thés différés, rendez-vous manqués, le hasard nous sépara, puis nous réunit enfin chez moi, un très beau jour de juin qui soufflait, par la verrière soulevée de l'atelier, le chaud et le frais.

Marco sentait bon, Marco étrennait une robe noire rayée de blanc, Marco me souriait. Son roman amoureux durait déjà depuis huit mois. Elle me parut si considérablement épaissie que le fier port de tête ne sauvait plus le menton, et sa taille, visiblement sanglée, ne jouait plus à l'aise, comme l'an passé, dans le gros grain de la ceinture...

— À la bonne heure, Marco ! Vous avez une mine magnifique !

Ses longs yeux de chevreuil s'inquiétèrent :

— Vous me trouvez ronde ? Pas trop, au moins ?

Elle baissa les paupières, sourit mystérieusement :

— Un peu d'embonpoint, cela fait les seins si beaux...

Elle ne m'avait pas habituée à de tels propos, et c'est moi, je crois bien, qui me sentis gênée comme si Marco, — la même Marco qui dans l'auberge franc-comtoise se barricadait : « N'entrez pas, je passe mon peignoir ! » — se fût délibérément mise nue au milieu de mon salon-atelier.

L'instant d'après, je me disais que je manquais de générosité et de solidarité, que je devais me réjouir sans réserve du bonheur de Marco. Pour prouver ma bonne volonté, je m'écriai :

— Je parie qu'un de ces jours je vais trouver dans votre ombre, à ma porte, le lieutenant Trallard ! Je suis trop magnanime, Marco, pour lui refuser la tasse de thé et la tartine de fromage blanc. C'est dit ?

Marco me glissa un vif regard, où je ne la reconnus pas. Si vite qu'elle le détournât, elle ne put me dérober le coup d'œil virulent, méfiant, qui passa rapide sur moi, sur mon sourire, mes longs cheveux, sur tout ce que la jeunesse prodigue à un corps et un visage de vingt-cinq ans...

— Non, dit-elle.

Elle se reprit, me rendit son regard de biche :

— C'est trop tôt, dit-elle avec grâce. Laissons le « soudard » mériter une si grande faveur !

Mais je restais consternée d'avoir entrevu, dans un regard, une fauve femelle, toute noire de suspicion, d'inimitié, de passion possessive. Pour la première fois la différence de nos âges nous devenait sensible, blessante, irrémédiable. C'est la différence d'âges qui, révélée au fond d'un bel œil de velours, faussa nos rapports, gauchit notre lien amical. Quand je revis Marco après le « jour du regard » et que je m'enquis du lieutenant Trallard, la Marco nouvelle manière, dodue, blanche, reposée, — nous dirions aujourd'hui « mémère » — eut pour me répondre un ton faussement modeste, un ton de propriétaire gourmande et repue. Je l'envisageais avec stupeur, cherchant sur elle ce que l'amour inespéré et goulu lui avait ôté. Je cherchais en vain sa maigreur fine, la roideur de sa taille mince, son menton un peu osseux et bien dessiné, les profondes arcades où s'abritaient les yeux de velours presque noirs... Elle comprit que je mesurais son changement, abdiqua sa dignité de sultane bien nourrie, s'inquiéta :

— Que faire ? J'engraisse.

— C'est passager, dis-je. Mangez-vous beaucoup ?

Elle haussa ses épaules épaissies.

— Je ne sais pas. Oui. Je suis plus gourmande, c'est sûr, que... qu'avant. Mais je vous ai souvent vue manger sans retenue et vous n'engraissez pas !

Je fis signe, pour me disculper, que je n'y pouvais rien. Marco se leva, se planta devant la glace, étreignit à deux mains sa taille et la pétrit :

— L'an dernier, quand je faisais ça, je me sentais fondre entre mes mains serrées...

— L'an dernier vous n'étiez pas heureuse, Marco.

— Ah ! voilà, dit-elle âprement.

Elle toisait de tout près son reflet comme si elle eût été seule. Quelques kilos acquis faisaient d'elle une autre femme, ou plutôt un autre genre de femme. Sur sa charpente légère, la chair se répartissait malencontreusement. « Elle a un derrière de cordonnier », pensai-je. Dans mon pays, on dit que le séant du cordonnier, toujours assis, s'aplatit mais se développe en carré. « Et avec ça des seins en méduses, très larges et manquant de saillie. » Car la femme, même affectueuse, juge durement la femme...

Marco se retourna brusquement.

— Quoi ? dit-elle.

— Je ne dis rien, Marco.

— Pardon. J'avais cru.

— Si vous voulez réellement lutter contre une tendance à engraisser...

— Tendance, répéta Marco entre ses dents. Je retiens tendance.

— ... pourquoi n'essaieriez-vous pas de la gymnastique suédoise ? On en parle beaucoup.

Elle m'interrompit par un geste d'intolérant refus.

— Ou bien supprimez le petit déjeuner ? Prenez le matin à jeun de la citronnade sans sucre...

— Mais j'ai faim, le matin ! cria Marco. Tout est changé, comprenez donc ! J'ai faim, je m'éveille en pensant au beurre frais, à la crème épaisse, au café, au jambon... Je pense que le grand déjeuner suivra le petit déjeuner, je pense à... ce qui vient après le grand déjeuner, ce qui rallume cette faim, toutes ces faims, que j'ai maintenant, qui sont tellement aiguës...

Elle laissa retomber ses mains qui rudoyaient sa taille et sa gorge, m'interpella sur le même ton de récrimination :

— Est-ce que je pouvais prévoir, moi, franchement...

Elle changea de voix :

— Mon Dieu, il dit que je le rends tellement heureux...

Je ne pus m'empêcher de la prendre par le cou :

— Marco, ne pensez pas à tant de choses ! Ce que vous venez de dire là répond à tout, explique tout, réfute tout ! Soyez heureuse, Marco, rendez-le heureux, envoyez promener le reste !

Nous nous embrassâmes. Elle partit rassérénée, bercée sur ses nouvelles hanches élargies. C'est l'époque où nous partîmes pour Bayreuth, Monsieur Willy et moi, et je ne manquai pas d'envoyer à Marco beaucoup de cartes postales couvertes d'emblèmes wagnériens enlacés de leit-motiv. Dès mon retour, je donnai rendez-vous à Marco dans notre « thé ». Elle n'avait pas maigri, ni rajeuni non plus. Comme d'autres se développent selon la courbe et la circonférence, son embonpoint visait au carré.

— Et vous n'avez pas du tout quitté Paris, Marco ? Rien n'est changé ?

— Rien, grâce à Dieu.

Elle effleura du doigt le bois du guéridon pour conjurer le sort. À défaut d'autres détails, son geste m'apprit que Marco, âme et corps, appartenait toujours au lieutenant Trallard. Signe non moins éloquent, Marco ne me posa, sur mon séjour à Bayreuth, que des questions de pure politesse, — encore devinai-je qu'elle n'écoutait guère mes réponses.

Elle rougit quand je lui demandai à mon tour :

— Et le travail, Marco ? Feuilletons sur la planche pour la saison prochaine ?

— Oh ! pas tellement... dit-elle avec ennui. Une maison d'édition voudrait un roman pour enfants de huit à quatorze ans... Comme si je savais faire ça ! D'ailleurs...

Une expression douce et bestiale passa comme une nue sur son visage, et elle ferma les yeux.

— D'ailleurs, je me sens si paresseuse... Mais si paresseuse !...

Quand Masson, averti de notre arrivée, vint sonner trois coups, il se hâta de me dire qu'il savait « tout », de la propre bouche de Marco. À ma surprise, il parla favorablement du lieutenant Trallard. Il ne le traita pas de gigolo de dixième ordre, ni d'alcoolique promis à la précoce calvitie, ni de lovelace pour ville de garnison. En revanche, je le trouvais assez dur pour Marco, et plus froid encore que dur.

— Mais enfin, Paul, qu'est-ce que tu reproches à Marco dans cette histoire ?

— Peuh... rien, dit Paul Masson.

— Et ils sont follement heureux ensemble, tu sais !

— Follement ne me paraît pas exagéré.

Il rit à petit bruit, imité par Monsieur Willy. Rires détestables, qui se moquaient de Marco et de moi, et qu'accompagnèrent des estimations sans ménagement, des pronostics pessimistes formulés avec une certitude et une indifférence complètes, comme si l'aventure qui illuminait l'arrière-saison de Marco ne fût qu'un vieux fait divers.

— Physiquement, disait Paul Masson, Marco en *était* arrivée à la phase dite de la jument de brasseur. Quand une gazelle se tourne en poulinière fessue, c'est mauvais pour elle. Le lieutenant Trallard a été parfaitement correct. C'est Marco qui a compromis le lieutenant Trallard.

— Compromis ? Tu es fou, Masson ! Tu affirmes des choses, vraiment...

— Petite dame, un enfant de trois ans vous dirait comme moi que le premier, l'urgent devoir de Marco *était* de rester maigre, charmante, crépusculaire, furtive, humide de pluie, de n'éclater point de santé, de ne pas faire peur aux foules en criant : « Ça y est ! ça y est ! je... »

— Masson !...

Je m'indignais, je fouettais Masson de ma corde de cheveux. Je ne comprenais rien à une bizarre sorte de rigueur exclusivement masculine, exercée contre une innocence exclusivement féminine. Les jugements échangés entre les deux hommes qui ôtaient au « cas Marco » toutes circonstances atténuantes, je les écoutais comme un cours de mathématiques spéciales...

— Elle n'*était* pas de taille, décrétait l'un. Être à quarante-six ans la maîtresse d'un jeune homme de vingt-cinq, elle a pris ça pour une aimable aventure.

— Tandis que c'est un métier, disait l'autre.

— Plutôt un sport.

— Non. Un sport, c'est un métier sans bénéfices. Mais elle ne comprendra même pas qu'une rupture, c'est pour elle l'inespéré...

Je n'étais pas encore devenue insensible au mélange de cynisme affecté, de paradoxe littéraire, qui maintenait haut dans leur propre estime, vers 1900, des hommes cultivés, amers et sans avenir.

Septembre était sur Paris, son beau temps sec, ses ciels rouges le soir. Je boudais la ville, et les décision maritales qui avaient écourté mes vacances. Un jour, je reçus un « petit bleu » que je regardai étonnée, car je connaissais peu l'écriture de Marco, régulière, dont les lettres séparées trahissaient pourtant une agitation du cœur. Elle voulait me parler. Je l'attendis à l'heure où, le soleil s'abîmant, la rougeur céleste troublait d'une couleur de vin la verrière aux rideaux jaunes. Je fus contente de ne remarquer sur elle aucune trace de désordre. Comme s'il n'y avait qu'un sujet possible de conversation, Marco dit tout de suite :

— Figurez-vous qu'Alex part en mission.

— En mission ? Où ça ?

— Le Maroc.

— Quand ?

— Incessamment. C'est l'affaire peut-être d'une huitaine. Désigné par le Ministère de la Guerre.

— Et... c'est inévitable ?

— Son père, le général Trallard... Oui, son père, s'il intervenait personnellement, pourrait... Mais il estime que cette mission, — qui est loin d'être sans dangers, — constitue une grande faveur... Alors...

Elle ébaucha un petit geste qui retomba inachevé, et se tut en regardant dans le vague. Sa carrure alourdie, ses joues bien remplies et pâles et ses beaux yeux tragiques lui donnaient l'air d'une reine de théâtre.

— C'est long, Marco, une mission ?

— Je ne sais pas, je n'en ai aucune idée. Il parle de trois, quatre mois, peut-être cinq...

— Eh bien, Marco, dis-je gaîment, qu'est-ce que trois ou quatre mois ? Vous l'attendrez, voilà tout.

Elle ne parut pas m'entendre. Elle semblait étudier attentivement une marque d'encre violette, écrite par le teinturier à l'envers de son gant.

— Marco, risquai-je, vous ne pouvez pas l'accompagner là-bas, habiter la même région ?

Et je regrettai aussitôt d'avoir parlé. Marco, les malles, les robes, — Marco en favorite européenne, ou bien Marco en épouse indigène, bijoux d'argent, couscous, foulards frangés. Les tableaux qu'essayait mon imagination me firent peur, — peur pour Marco...

— Naturellement, me hâtai-je d'ajouter, ce n'est pas pratique...

La nuit descendait, et je me levai pour donner la lumière, mais Marco me retint.

— Attendez, dit-elle, il y a autre chose. J'aimerais ne pas vous en parler ici. Voulez-vous venir demain chez moi ? J'ai du bon thé chinois, des gâteaux salés du boulevard Malesherbes...

— Si je veux, Marco ! Mais...

— Je n'attends personne demain. Venez, vous pouvez peut-être me rendre service. N'allumez pas, la lumière de l'antichambre me suffit bien.



Le petit « meublé » de Marco avait changé, lui aussi. Un agencement de rideaux sur un châssis de bois, derrière la porte d'entrée, le dotait d'un semblant d'antichambre. Le lit de cuivre était devenu lit-divan, et quelques meubles nouveaux me parurent honorables, ainsi que des tapis orientaux. Une glace vénitienne à rosettes, sur la cheminée, reflétait des dahlias blancs

et rouges. Dans le parfum qui errait je reconnus celui de Marco, mais marié, si je puis écrire, à une autre fragrance corsée.

La seconde pièce plus petite servait de cabinet de toilette, j'entrevis un tub blanc, un réservoir-douche près du plafond. Je dis, en entrant, quelque chose comme :

— Il fait bon chez vous, Marco !

Septembre agité, précocement froid, ne pénétrait pas dans l'étroite demeure, où les murs épais et les fenêtres closes retenaient un air immobile. Marco s'occupait déjà du thé, disposait nos deux tasses, nos deux assiettes. « Elle n'attend personne », pensais-je. Elle me tendait une soucoupe pleine de reines-claude, échaudait la théière.

— Quelles belles petites mains que les vôtres, Marco !

Elle heurta soudain une tasse, comme si le moindre son inattendu risquait de compromettre l'équilibre surveillé de ses mouvements. Nous fîmes ce semblant de repas qui déguise et retarde la gêne des explications, des ruptures, des silences, et nous n'en arrivâmes pas moins au moment où Marco devait me parler. Aussi bien il en était temps, je la voyais presque à bout de résolution. Nous sommes portés à trouver étrange, sinon comique, qu'une personne rondelette donne des signes d'épuisement, et je m'étonnais que Marco pût être ensemble rebondie et défaillante. Elle s'affermait ; je lui revis sa figure d'aristocrate belliqueux. La cigarette qu'elle alluma avidement après le thé acheva de la remettre. Un reflet de henné, sur ses cheveux courts, l'avantageait.

— Eh bien, je crois, commença-t-elle d'une voix claire, que c'est fini.

Sans doute elle n'avait pas préparé, pour son début, un tel mot, car elle s'arrêta comme stupéfaite.

— Fini ? Quoi, fini ?

— Vous me comprenez très bien, dit-elle. Si, comme je le crois, vous m'aimez un peu, vous chercherez à m'aider, mais... Je vais quand même vous dire...

Ce furent à peu près ses dernières paroles pondérées. Le récit que j'entendis, je suis bien obligée d'en évincer ce qui le rendait, dans la bouche de Marco, si désordonné et si terriblement clair.

Elle racontait comme racontent beaucoup de femmes, en remontant loin et inutilement dans un passé qui était celui de son unique, de son éblouissante aventure d'amour. Elle se répétait, rectifiait des dates : « C'était donc un jeudi vingt-six décembre... Qu'est-ce que je dis ? Un vendredi, puisque nous avons été chez Prunier pour dîner maigre... Il est catholique pratiquant, et fait maigre le vendredi... »

Puis la minutie du récit se défit, s'égrena. Marco se laissa aller à des explétifs, des « bon, enfin passons », des « ah ! la la, je ne sais plus où j'en suis », des « n'est-ce pas » multipliés. La force gesticulatoire du chagrin exigeait qu'elle se frappât les genoux du plat de la main, lui jetait la tête à la renverse sur le dossier de son fauteuil...

Tant qu'elle ne se dégagea pas de la prolixité, de la banalité qui donnent, à toutes les plaintes amoureuses, un air de famille, tant qu'elle mêla, à l'impudeur de certaines périphrases, une mimique de longues paupières baissées, de front détourné, je ne fus que tiédeur, envie de m'en aller, et même crispations des mâchoires pour réprimer des bâillements nerveux. Je trouvais Marco par trop ordinaire en amante, et aussi qu'elle tardait à m'apprendre comment tant de louange d'un beau jeune militaire aboutissait à un malheur, exceptionnel comme tous les malheurs.

— Voilà qu'un jour... dit enfin Marco.

Elle s'accouda aux bras de son fauteuil. Je l'imitai et nous nous penchâmes l'une vers l'autre. Marco émergea de son lamento nébuleux et je vis luire, dans ses yeux plaintifs et doux, une lumière guetteuse, un regard capable de ne se pas tromper. Elle changea aussi de ton, et je tâche à résumer la partie dramatique de son récit.

Elle n'avait pas oublié, dans son verbiage du commencement, de mentionner la « folie des étreintes », la généreuse insurrection du jeune homme qui, fougueux, poussait la porte entrebâillée, écartait la portière, et de là ne faisait qu'un saut sur le divan où Marco l'attendait, gisante. Il ne souffrait ni biais, ni discours. L'impétuosité a ses rites. Marco me fit comprendre que lieutenant, gants et képi s'abattaient épars, le plus souvent, sur le divan. La poésie, la causerie douce ne venaient qu'après. À ce point de son récit, Marco fit une pause pleine d'orgueil, et dirigea son regard vers

un cadre à photographie, nickel et cristal biseauté. Son silence et son regard m'invitaient à des conjectures variées, et peut-être à un peu d'envie.

— Voilà donc qu'un jour... dit Marco.

Un jour faste, certainement. Un de ces jours où la pluie de Paris, on ne sait quelle moiteur qui dépolit les miroirs, quel besoin de rejeter les vêtements, provoquent les amants à s'enfermer et faire du jour la nuit, « un de ces jours, dit Marco, qui sont la perte de l'âme et du corps... » Il fallut bien que je suivisse mon amie et que je l'imaginasse, — elle m'y contraignit, — demie-nue, sur le divan-lit, au sortir d'un de ces bonheurs si physiques et si rudes qu'elle les nommait « maléfices »... C'est à ce moment que sa main, errant égarée sur le lit, y rencontra le képi, et qu'elle céda à un des réflexes les plus féminins : elle s'assit dans sa chemise froissée, se planta le képi sur l'oreille, l'assujettit d'une tape espiègle, et fredonna :

*« Tambours, clairons, musique en tête,
V'là qu'il arrive un régiment... »*

— Je n'ai jamais vu, conta Marco, jamais vu Alex faire une figure pareille. Une figure... incompréhensible. Une figure, je dirais affreuse, s'il n'était pas si beau... Je ne peux pas vous dire ce que j'ai ressenti...

Elle s'interrompit, regarda le lit-divan vide.

— Et puis, Marco, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Mais rien, j'ai ôté le képi, je me suis rajustée, levée, nous avons pris le thé... Enfin tout s'est passé comme d'habitude. Mais c'est depuis ce jour-là que j'ai surpris chez Alex, deux ou trois fois, un retour de cette figure, et une si singulière expression du regard... Je ne peux pas m'ôter de l'idée que ce képi m'a été fatal. Est-ce que cela lui a rappelé un mauvais souvenir ? Je voulais votre impression. Dites-la sans ménagement.

Je pris garde, avant de répondre, de composer mon visage tant j'avais peur qu'il ressemblât à celui du lieutenant Trallard par la consternation, le blâme et le scandale. Ô Marco ! En un moment je vous perdis, je vous pleurai, — je vous vis. Je vous vis telle qu'Alexis Trallard vous avait vue. Je honnis les larges seins, les épaulettes glissantes de la chemise violentée.

Et le cou grenu, sillonné, et les plaques rougies de la peau sous les oreilles, le menton livré à lui-même, irrémédiable... Et le pli de ruisseau asséché qui excave, après l'amour, la paupière inférieure, et cette flamme avinée qui ne s'éteint pas assez vite sur des traits mûrs qu'elle consume... Là-dessus, le képi ! Le képi, son fond rigide, sa visière coquine, en auvent sur l'œil gaminement cligné...

« *Tambours, clairons, musique en tête...* »

— Je sais bien, continuait Marco, qu'entre amants une vétille suffit pour assombrir une atmosphère électrisée... Je sais bien...

Hélas ! que savait-elle ?

— Après, Marco ? La fin ?

— La fin ? Mais je vous la dis. Il ne s'est rien passé de plus. La mission au Maroc a surgi. Sa date s'est par deux fois rapprochée. Mais ce n'est pas uniquement à cause d'elle que j'ai perdu le repos. D'autres indices...

— Quels indices ?

Elle n'osa pas préciser, Elle repoussa de la main ma question, détourna la tête.

— Oh ! rien, des... Des différences...

Elle tendit l'oreille vers la porte.

— Je ne l'ai pas vu depuis trois jours, dit-elle. Évidemment les démarches que nécessite cette mission... Mais...

Elle sourit de côté.

— Mais je ne suis pas une enfant, dit-elle d'un ton détaché. D'ailleurs il m'écrit. Par petits bleus.

— Comment sont ses lettres ?

— Oh, charmantes. Naturellement, charmantes. Il a beau être très jeune, lui non plus n'est pas tout à fait un enfant.

Comme je m'étais levée, Marco devint soudain angoissée, humble, me prit les mains :

— Qu'est-ce que vous pensez que je doive faire ? Qu'est-ce qu'on fait, dans ces cas-là ?

— Comment voulez-vous que je le sache, Marco ? Je crois qu'il ne faut rien faire qu'attendre... Je crois que de toute manière il n'est pas de votre dignité...

Elle éclata d'un rire inattendu :

— Ma dignité ! Ah, vous me faites bien rire ! Ma dignité ! Ah ! ces jeunes femmes...

Son rire et son regard me furent insupportables.

— Mais, Marco, vous me demandez conseil, je vous réponds selon mon cœur...

Elle riait toujours et haussait les épaules. Tout en riant elle ouvrit cavalièrement la porte devant moi. Je croyais qu'elle allait m'embrasser, que nous nous donnerions rendez-vous, mais j'étais à peine dehors qu'elle refermait sa porte sans m'avoir dit un autre mot que :

— Ma dignité ! Ah ! non, c'est trop comique !



Si je m'en tiens aux faits, l'histoire de Marco est finie. Marco avait un amant, Marco n'eut plus d'amant. Marco avait « touché à la hache », c'est-à-dire coiffé le képi fatal, et dans le pire moment... Dans le moment où l'homme est une harpe triste qui frémit encore, un explorateur qui revient d'un pays qu'il a entrevu et n'a pas atteint, un pénitent lucide qui jure « je ne le ferai plus » et se meurtrit les genoux...

Je m'entêtai à revoir Marco, après quelques jours. Je sonnai et frappai à sa porte, qui ne s'ouvrit pas. Je recommençai, car je sentais Marco seule, dure et fiévreuse, derrière le battant. La bouche contre la feuillure, je dis « c'est moi » et Marco m'ouvrit. Tout de suite je vis qu'elle regrettait de m'avoir ouvert. D'un air distrait, elle lissait la peau trop large de ses petites mains, en la faisant glisser vers le poignet comme une manchette de gant. Je ne me laissai pas intimider et je lui dis que je voulais, que j'exigeais qu'elle dînât le soir même à la maison. Et je profitai de mon autorité pour ajouter :

— Je suppose que le lieutenant Trallard est parti ?

— Oui, dit Marco.

— Combien de temps lui faut-il pour arriver là-bas ?

— Il n'est pas *là-bas*, dit Marco. Il est à Ville-d'Avray, chez son père. Ça revient au même.

Quand j'eus fait « Ah », je ne sus plus que dire.

— Au fait, reprit Marco, pourquoi n'irais-je pas dîner avec vous ?

Je m'exclamai, je la remerciai, je l'entourai d'une joie de fox-terrier, dont je crois qu'elle n'était pas tout à fait dupe. Quand elle fut assise chez moi, au chaud, sous ma lampe, parmi des réverbérations claires, je mesurai non seulement le déclin de Marco, mais une sorte de réduction singulière. Diminution de volume, — elle maigrissait, — diminution de sonorité, — elle parlait d'une petite voix distincte. — Elle avait dû oublier de se nourrir, et voulu forcer le sommeil.

Masson vint après le dîner, rencontra Marco avec autant d'appréhension qu'en pouvait exprimer sa physionomie illisible. Il la salua de biais, en crabe.

— Tiens, Masson, dit Marco indifférente. Bonsoir, Paul.

Ils nouèrent ensemble une conversation de vieux amis, c'est-à-dire dénuée d'intérêt. Je les écoutais et je pensais qu'une telle somme de lieux communs devait délasser Marco. Elle partit de bonne heure et nous restâmes seuls, Masson et moi.

— Crois-tu qu'elle a mauvaise mine, hein, Paul, cette pauvre Marco...

— Oui, dit Masson. C'est la phase du curé.

— Du... quoi ?

— Du curé. Quand une femme, jusque-là très féminine, commence à ressembler à un curé, c'est le signe qu'elle n'espère plus, de l'autre sexe, ni faveurs, ni sévices. Une certaine blancheur jaune, le nez qui s'attriste, le sourire qui rentre, la bajoue qui descend : voyez Marco. Le curé, vous dis-je, le curé.

Il se leva pour partir, et ajouta :

— Entre nous, j'aime mieux ça pour elle que la phase de l'odalisque.

Je m'attachai, par la suite, à ne pas négliger Marco. Elle maigrissait grand train. Il est malaisé de retenir quelqu'un qui fond, je devrais écrire : qui se résorbe. Elle déménagea, c'est-à-dire qu'elle emplit sa malle et l'emporta dans un autre petit meublé. Je la voyais souvent, et jamais elle ne parlait du lieutenant Trallard. Puis je la vis moins souvent, et la mauvaise volonté venait d'elle bien plus que de moi. Elle prenait curieusement à tâche de se changer en vieille petite dame grêle. Le temps passait...

— Mais, Masson, que devient Marco ? Il y a des éternités... Tu as des nouvelles de Marco, toi ?

— Oui, dit Masson.

— Et tu ne me dis rien !

— Vous ne m'avez rien demandé.

— Vite, où est-elle ?

— Presque tous les jours à la Nationale. Elle a traduit de l'anglais un extraordinaire reportage dans l'Oubangui. Comme le manuscrit est un peu court pour faire un volume, elle l'allonge sur la prière de l'éditeur, et elle se documente à la Bibliothèque.

— Elle a donc repris la même vie, dis-je pensivement, la même qu'avant le lieutenant Trallard...

— Oh ! non, dit Masson. Il y a un grand changement dans son existence !

— Lequel ? Va donc, il faut tout t'arracher !

— À présent, dit Masson, Marco touche deux sous la ligne.

LE TENDRON

— Vous qui n’avez aucun sujet de rester à Paris, disais-je en mai 1940 à mon vieil ami — comment vais-je l’appeler ? mettons Chaveriat, oui, Albin Chaveriat ; les Chaveriat sont assez nombreux en France, venus du pays basque, enracinés dans la Franche-Comté et un peu partout, pour qu’aucun d’eux ne réclame contre l’usage que je fais de son nom — vous qui ne ferez que languir à Paris tant que durera la guerre, fixez-vous pour un bout de temps à la campagne. Pourquoi n’iriez-vous pas retrouver Curnonsky à Riec-sur-Belon, chez Mélanie ?

— Je n’aime pas le vent de mer, dit Chaveriat. Et je ne veux pas non plus manger trop bien. Je perdrais ma taille.

— Le Midi ? Saint-Tropez ? Cavalaire ?

Chaveriat hérissa sa courte moustache blanche :

— Décors de fête... la fête morte, c’est sinistre.

— Vous sentez-vous une vocation d’hôte payant ? Allez en Normandie, chez les Hersent qui ne bougeront de leur propriété que si on les en déloge par le fer et par le feu. Il y a une rivière, un billard, un tennis mal entretenu, un jeu de croquet... Toute la famille est bien portante, et rien qu’avec leurs filles et nièces, ils font le plein de jeunes filles...

— Pas un mot de plus, vous venez juste de dire ce qu’il fallait pour m’en détourner.

— Ni le vent, ni la bonne chère, ni le Midi, ni les jeunes filles... Vous êtes difficile à caser, Albin.

— Je l’ai toujours été, chère amie. C’est ce qui a fait de moi, finalement, la perle des célibataires...

Chaveriat marcha, sans canne, jusqu'à l'une de mes trois fenêtres. Quand il faisait attention, il boitait peu. L'an dernier, « une goutte remontée au cœur », comme on disait autrefois, l'a mis en repos, avant qu'une impotence définitive ait humilié sa prestance d'homme resté mince à soixante-dix ans. Blanc de poil, l'œil noir vif, la moustache taillée aux ciseaux, on disait de lui qu'il avait dû faire, en son jeune temps, bien des malheureuses. Mais je puis affirmer que dès 1906 il n'était qu'un brun assez banal.

Bon marcheur, il aimait les trajets à pied autant que les coiffeurs aiment la pêche à la ligne. À la campagne, Albin qui ne chassait pas se promenait longuement avec un fusil. Il rapportait, en guise de gibier, un petit pêcher rose rompu par une rafale de grêle, un chat abandonné, un plein mouchoir de cèpes. De pareils traits le rendaient sympathique. Je cherchais en vain, de loin en loin, ce qui manquait à notre amitié limitée par les secrets, très bien gardés, de la vie amoureuse d'Albin Chaveriat. Avant sa mort, il ne m'en livra qu'un, justement ce jour où je lui proposai de passer la guerre — nous ne savions pas, en mai 1940, la portée de ces mots-là — dans une propriété tout éclairée de jeunes filles. Car je revins sur son refus, auquel il avait donné l'accent réservé, la forme réticente qui provoquent l'interlocuteur à une réplique inévitable : « Vous, mon bonhomme, vous ne sortirez pas de chez moi sans m'avoir raconté toute l'histoire ! »

Albin ne sortit pas de chez moi. Je le gardai d'autant plus aisément qu'il y avait à dîner du poisson très frais, des champignons retirés du feu avant qu'ils fussent réduits à l'état de loques sans saveur comme on les sert sur presque toutes les tables françaises, et une crème au chocolat semi-liquide, pour contenter ceux qui la veulent manger à la cuiller et ceux qui aiment la boire à même le petit pot... En 1940, nos marchés de Paris étaient encore si riches que nous traversions le quartier des Halles pour le plaisir des yeux. Notre langage adoptait des expressions telles que « drôle de guerre », « guerre larvée », et nous étions un peu, tous, comme des bêtes sans flair...

J'offris à mon convive, pour le délier de sa discrétion, mon reste de bon marc.

— Ce sont les Hersent qui vous éloignent de la Normandie, ou leur abondance de jeunes filles, mon colonel ?

Depuis longtemps Chaveriat ne riait plus quand on l'appelait ainsi. Je crois qu'il aimait assez qu'on saluât d'un grade de fantaisie sa brosse de cheveux blancs, sa moustache et sa boiterie sans disgrâce.

— Ni l'une, ni les autres, chère amie. Rien ne me plaît autant que la Normandie, et j'ai toujours chéri les jeunes filles, ou plutôt la jeune fille.

— Tiens !

— Ça vous étonne ? Pourquoi ? Nous ne nous connaissons guère que depuis vingt-cinq ans, et j'en ai soixante-huit. Pensez-vous que durant quarante ans environ, je n'ai été occupé que de ressembler à l'idée que vous vous faites de moi et qui est sans doute très différente de celle que je m'en fais ? Oui, j'ai préféré à tout les jeunes filles et la chasse. Maintenant, je ne viserais pas un geai et une jeune fille m'a, non pas guéri, mais écarté des jeunes filles... Vous voulez une histoire, vous allez l'avoir. Elle n'est pas belle, loin de là. Mais elle ne peut plus faire de mal à personne, et son héroïne a, je le crains pour elle, des fils de dix-huit ans.

« Par où m'est venu le goût des jeunes filles ? Je crois que c'est par une amitié virile. Entre quinze et vingt ans, j'ai eu un ami, un de ces compagnons d'adolescence auxquels un garçon normal est plus fidèle de cœur qu'à une maîtresse. Passée la vingtième année, une femme, la période militaire, un métier, font irruption dans la vie et gâtent cette belle entr'aide sentimentale. Encore le service militaire compta peu pour Eyrand et moi, nous l'avons subi ensemble. La première trahison vint de lui, j'appelai ainsi son mariage. Se marier à vingt-trois ans et demi, ma famille décréta que c'était une « imprudence ». Moi, je viens de vous dire le nom que je donnai à notre séparation. Non, merci, un verre de marc me suffit. Si je buvais davantage, je raconterais mal et d'une manière pas assez impartiale.

« Je me souviens que je refusai raidement à Eyrand de passer les vacances chez lui, la première année de son mariage, dans un petit manoir qui représentait, entouré d'une trentaine d'hectares, le plus clair de la dot de sa femme, et qu'il fit valoir lui-même. Il eut beau me récrire, m'envoyer en instantanés les portraits de sa jeune femme, de ses bœufs, de sa métairie, je restais de mauvais poil, je répondais des lettres stupides parce que je pensais que sa femme les lisait... Et aussi parce que celles de mon ami ne

reflétaient qu'un bonheur épais. Jamais un doute, ni un ennui, ni une inquiétude, ni quoi que ce soit dont j'aurais pu le consoler... Au fait, je veux bien une goutte de marc. Une goutte, pas plus haut que l'étoile taillée dans le verre...

« À la fin Eyrand se lassa, vous pensez bien. Quand je vis perdu, et beaucoup par ma faute, un ami que je ne songeai pas à remplacer, je ne me fis sociable qu'auprès des créatures féminines très jeunes, où je trouvais de la brusquerie sincère, un intérêt presque toujours affecté, la beauté en esquisse, le caractère en projets. Elles avaient dix-sept, dix-huit ans, un peu plus, un peu moins, pendant que j'avancais, moi, vers la trentaine, et qu'à leurs côtés je croyais avoir le même âge qu'elles. À leurs côtés... Je peux dire plus véridiquement dans leurs bras. Qu'est-ce qu'il y a, dans une jeune fille, d'achevé, de prêt à servir, d'enthousiaste, sinon sa sensualité ?... Non, ne discutons pas là-dessus, je sais que vous n'êtes pas de mon avis. Vous ne m'empêcherez pas, et pour cause, d'avoir porté une préférence presque épouvantée pour ce qui couve de frénésie, de décision, de prodigalité et de prudence ensemble, chez une jeune fille qui a, comment dire... qui a passé certaines bornes. Il faut avoir connu un assez grand nombre de jeunes filles pour savoir que comparées aux femmes faites la plupart d'entre elles sont des championnes du risque, des inspirées de l'espèce, et que dans des conjonctures dangereuses rien n'égale leur sérénité. L'opinion générale a sa formule : « le lâche qui s'attaque aux jeunes filles... » Seigneur ! Je peux vous dire qu'il faut au contraire un tempérament bien particulier, et un spécial empire sur soi pour leur résister. Simplement, ôtez-vous de l'idée que mon penchant ait tourné à la monomanie, et à une vilaine exclusivité. En amour, j'ai été souvent un homme comme les autres, chargé, un temps, d'une liaison, attiré vers un mariage raisonnable, puis le fuyant non moins raisonnablement, irrésolu — je vous dis, un homme pareil aux autres hommes.

« En 1923, je ne chassais déjà plus, mais j'acceptais des invitations de chasseurs. Un de mes amis, un pharmacien retiré des affaires — il y a eu des régions où tous les grands domaines, un moment, passaient aux mains des ci-devant pharmaciens — venait d'acheter une si belle propriété dans le Doubs que j'aménageai toute mon année en vue d'une villégiature d'arrière-saison, entre le 15 août et le 15 octobre. J'y fus moins content que

je ne l'espérais, à cause d'une journée assez mal composée, et de la gloutonnerie fastueuse qui y régnait. Chère et boissons, tout était en excès, et quotidiennement. Au point que je me déguisai en rêveur atteint du foie, pour avoir droit à la solitude et à la sobriété. Les châtelains régionaux me tapaient sur l'épaule après les repas, en éructant discrètement : « Alors, ça ne va pas ? Vous devriez voir quelqu'un... » Je m'abstenais de leur répondre que j'eusse préféré au contraire ne voir personne, et je prenais le large. À moins que je me chargeasse d'enseigner à une assez belle femme, une cousine du châtelain, comment on dresse le catalogue d'une bibliothèque, et quelques autres occupations agréables des heures chaudes.

« Quel pays, chère amie, que cette région du Doubs ! Et quel domaine ! Le nouveau châtelain n'avait pas eu le temps de l'embellir grièvement, ni de modifier cet aspect, brûlant encore plus que brûlé, qui est là-haut celui de septembre. Les jours raccourcis restaient torrides, à vous cuire la peau des mains quand on déjeunait dehors, et la nuit par les fenêtres ouvertes entraient avant l'aube un froid merveilleux, dont les feuillages des cerisiers sortaient tout rouges, et ceux des marronniers et des ormes précocement jaunes. Aucune saison n'a été si jaune, y compris les herbages, qui manquaient de pluie et ne donnaient pas de regain. Mais à cause de l'épaisseur des futaies, les sous-bois restaient humides, champignonneux à souhait. Il y a beaucoup de « violets » en Franche-Comté. Le violet est un champignon délicat.

« Des éperviers, dorés eux aussi, m'escortaient un bout de chemin, tournaient sur ma tête très haut pour pénétrer mes intentions, et comme j'étais pur de tout dessein, ils m'abandonnaient.

« Bon marcheur (je vous parle d'une vingtaine d'années), j'allais par combes et par collines ; je découvrais un petit éclusage dans le parc, ses vannes pourries, sa mare séchée, un reste de sainte sculptée dans sa niche, un ancien « point de vue » d'où on ne voyait plus rien depuis longtemps, envahi de crottes de lapins et de fragon piquant. Je sortais du parc sans m'en apercevoir parce que le pharmacien aimait mieux installer des salles de bain partout que de faire relever ses murs de clôture ; mais cinq cents mètres au delà le paysage se polissait, se découpait en petits carrés de culture limités par les murs bas sans mortier, chaudes retraites des vipères. Malgré le canton assez étroitement mamelonné, je ne m'égarais pas. Je ne

m'égare jamais, figurez-vous. Qu'est-ce qui vous fait sourire ? Bon, j'ai compris. Non, merci, plus de marc. Un verre d'eau fraîche me fera plaisir.

« Peut-être trouvez-vous que j'abuse du paysage. Mais c'est que cette saison ancienne m'a laissé un souvenir si rudement solaire... Certains matins, la rosée valait une gelée blanche, et puis on cuisait jusqu'au soir inclus, et les raisins — du petit raisin noir, en grappes tellement serrées qu'une fourmi n'y pouvait pas entrer — mûrissaient en avance sur les murs de la ferme, sur les maisons des gardes-barrières, en même temps que les scabieuses bleues et mauves affirmaient que cet été enflammé s'appellerait bientôt l'automne. J'étais content, content sans paroles, sans beaucoup de pensées ; je me hâlais, je me trouvais un air agréable de gentilhomme campagnard. Un jour... Oui, vous voyez, j'y arrive.

« Un jour, j'étais hors du domaine. J'avais semé tous les amateurs de beau temps. J'étais à flanc de coteau dans les bois, je montais la pente assez raide d'une voie forestière, herbue mais marquée de roues. Je marchais entre des bouleaux auxquels le vent enlevait déjà des feuilles d'or, petites et très légères, qui volaient longtemps avant de se poser. Vers le haut du coteau, je vis que les bouleaux cédaient la place à des pommiers, en lisière d'un pré. Derrière les pommiers un beau bosquet de sapins un peu tristes masquait plus qu'à moitié une habitation ancienne, à pignon de vieille tuile, très joliment posée de biais, comme avec recherche, en haut du coteau. Un grand manteau de vigne vierge, rose par places, lui couvrait l'épaule. Un potager attenant, un jardin envahi de verdure, une vallée dont la brume était d'un bleu-violet franc-comtois... Je pensais : « Comme c'est joli, comme c'est négligé... » et j'entendais un murmure d'eau, en outre. Une eau libre, c'est une bénédiction rare dans ces petites montagnes... De l'autre côté du mur bas et éboulé, un front cornu de chèvre toucha ma main, une paire de pupilles fusiformes me dévisagea. J'étendis la main pour gratter le joli front noir, marqué d'une étoile, qui ne se détournait pas.

« — N'y touchez pas, n'y touchez pas, elle va vous courser ! » cria une jeune voix.

« L'accent du pays traîne sur les voyelles, comme vous savez. « N'y touchée pas ! Elle va vous courcée ! » Naturellement, j'avançai ma main, et d'un bond la chèvre fut à mes trousses, jolie comme un diable, poursuivie par une enfant qui criait : « Attends, môvaise, attends ! » Une enfant... non.

Je n'appelle pas enfants, moi, les personnes qui ont environ quinze ans. J'y perdrais trop. La jeune fille saisit la chèvre par ses cornes et la versa adroitement sur le flanc. La chèvre se releva et s'éloigna par petits bonds des quatre pieds.

« — Elle est vexée », dit la jeune fille.

« Elle reprenait haleine et respirait la bouche entr'ouverte. Une blonde, même un peu plus que blonde, à la limite de la rousseur, des grains de son sur les joues et le front, les cils couleur de feu. Mais rien des roux albinos, au contraire une vigueur extraordinaire de teint sous sa volée de taches de son, et les yeux sablés, comme les joues, de petits grains marron sur un iris gris-vert. Un des premiers traits que je vis, c'est la couleur de ses petits cheveux, au bord du front, sur la nuque (elle portait chignon prétentieusement) et qui frisaient, des cheveux presque roses, traversés par le soleil de midi. Car il était midi, midi à vous peler le bout du nez, sur ce sommet de coteau découvert.

« Je lui dis :

« — Vous venez simplement de me sauver la vie, Mademoiselle. »

« Elle rit, en remuant les épaules comme une fille coquette qui ignore les bonnes manières. L'intérieur de sa bouche, comme elle riait le menton levé, s'éclaira jusqu'aux molaires, et je crus qu'elle faisait exprès de renverser la tête. C'est toujours assez rare, une denture sans défaut, chez les campagnardes. Campagnardes... Ma jeune fille n'avait pas de tablier, et elle était plutôt maladroitement que ruralesment vêtue. Un blouson de confection bleu à pois blancs, une jupe mal coupée et une ceinture de cuir — c'est tout pour le dessus. Là-dessous, il y avait une jeune créature... Le mot rondelette, si oublié, peint un genre de beauté qui, croyez-moi, est proprement enivrant quand la beauté est adolescente. Pendant que je faisais rire la petite avec des plaisanteries faciles, je songeais, devant ce tendu, ce plein et ce délié, cette provocation involontaire, je songeais aux dessins que Boucher fit de Louise O'Morphy qui n'avait pas seulement fini de grandir que tout son corps potelé proclamait sa mission urgente et criait aux amants : « Délivrez-moi de moi-même, ou j'éclate ! »

« Ma petite O'Morphy comtoise finit par rougir, mais c'était seulement en se souvenant qu'elle avait passé à son cou, comme font tous les enfants à

tous les automnes, un collier de « bonnets carrés », vous savez, ces baies rose vif, quadrilobées, d'un fusain sauvage... Je suis bête, bien sûr que sous savez. Rageusement, elle cassa le fil et je lui dis :

« — C'est dommage, il vous allait très bien. Est-ce que je peux savoir le nom de ma protectrice ? »

« — Louissette... Louise », corrigea-t-elle dignement.

« Je repartis que je me nommais Albin, et d'un petit mouvement de la bouche, elle me signifia que ça lui était bien égal. Elle m'examinait en dessous, mettant sa main sur ses yeux comme pour se garder du soleil. Une voix l'appela, et elle répondit un « oui » suraigu.

« — Je demeure là, me dit-elle avant de me quitter. Là, dans le château. »

« Elle me nomma sa demeure, avec un orgueil maniéré. Puis elle se mit à courir vers son « château » à grandes enjambées garçonnières.

« Je ne pense pas vous étonner en vous disant que... Non, pas le lendemain. Le surlendemain, je bravais le soleil d'onze heures et demie, au même endroit. La veille, j'avais profité d'une auto qui faisait le marché pour aller « en ville » acheter un petit collier en grains de corail, tout à fait du même rose vif que les baies de bonnet carré... Pardon, vous dites, chère amie ? Que c'est un vilain procédé, et classique ? Permettez que je me défende. L'amant des jeunes filles n'est ni si simple, ni si résolu, que d'imaginer comblées les intentions qu'il n'a même pas eu le temps de préciser. Mais je reconnais que sa manière d'agir s'en réfère souvent à un ordre banal, fatal, qu'enseigna à Faust un démon pauvre en stratagèmes. Badinages de seigneur à paysanne... Je m'embusquai donc, à la lisière du bois, par ce même beau temps cuisant qui semblait ne jamais devoir finir, par cette même lumière exaspérée d'onze heures, qui mûrissait tôt les pommes, les fruits des ronces, et ces pêches de vigne qu'on appelle, pour cause, des durons. Et là, je ne vis point de Louissette, mais j'entendais couler l'eau libre, qui marquait son chemin sur l'autre flanc du coteau par une voie d'herbages plus verts, des vernes, quelques saules. J'avais marché vite, je mourais d'envie d'y aller boire. Tout à coup, ma jeune fille fut là, à trois pas, sans bruit de pas ni froissement de branches. Elle me regardait avec une fixité si intense que je ne la pourrais traduire que par des apostrophes brèves, comme : « Eh bien ! Vous voilà ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

J'attends. Parlez. Agissez ! » Je ne me risquai pas à employer le même langage, et je la saluai poliment comme eût fait tout homme, animé ou non de mauvais desseins.

« — Bonjour, Mademoiselle Louissette. »

« Elle me tendit la main en jeune fille qui ne sait pas donner la main, une petite patte impersonnelle.

« — Bonjour, Monsieur.

« — Je vous rapporte le collier que vous avez rompu avant-hier... »

« Et j'offris mon petit collier tout nu. Louissette eut un mouvement de cou dont je me délectai. Une enveloppe de chair si exactement remplie, une rondeur qui ne dénonçait rien de sa secrète armature, je n'ai vu cela, porté à un point de succulence extraordinaire, je n'ai vu cela qu'à elle... Et puis je n'avais pas affaire à une fille bronzée des plages. À part le coloris triomphant de la figure et un petit triangle hâlé dans l'ouverture de la chemisette, la couleur de son corps commençait tout de suite à la base du cou, une couleur si claire, à peine rosée...

« *...comme un lys sous de pourpres cieux...* »

« Oh ! vous pouvez rire. J'ai bien des fois senti monter en moi le poème, au-dessus de l'émotion physique. Le poème a souvent, dans des circonstances analogues, sauvé une jeune fille, et moi, de moi...

« J'offrais donc mon collier, fermé d'un petit barillet d'or. Mais Louissette le refusa d'un hochement de tête.

« — Non, ajouta-t-elle.

« — Vous n'en voulez pas ? Vous le trouvez laid ?

« — Non. Mais je ne peux pas le prendre.

« — C'est un objet sans valeur, dis-je bêtement.

« — Ça ne fait rien. Je ne peux pas le prendre à cause de maman. Qu'est-ce qu'elle dirait, maman, de me voir un collier ?

« — Vous pourriez... l'avoir trouvé ? »

« Elle fit un petit sourire désabusé. Elle tenait toujours ses yeux, sablés de marron, fixés sur les miens. Des taches de soleil dansaient de ses cils d'or à son menton. Je n'ai jamais vu un teint comme le sien, une ciselure

aussi légère de la bouche, des ailes du nez... Comment ?... Si elle était jolie ? C'est vrai, je ne vous ai pas dit si elle était jolie. Je ne crois pas qu'elle fût très jolie, au fait. Mal arrangée en tout cas. Dans ses rayonnants cheveux, je voyais les laides épingles en fer déverni qui les disciplinaient. Je voyais que ses bas, en fil ou en coton beige, n'étaient pas très nets. Pour certaines choses, j'ai un œil imbattable...

« Elle me regardait si... comment dire ?... si crûment que je m'inquiétais un instant de mon aspect, un instant seulement. Ma tenue était si simple qu'elle ne pouvait pas me desservir : une chemise à col bas, un pantalon en étoffe sèche qui n'accrochait pas les ronces, mon veston sur le bras et... dix-neuf ans de moins qu'aujourd'hui. Avant que la mode en ait été lancée, je me promenais tête nue, tout couvert que j'étais de mes gros cheveux, blancs, hélas ! de bonne heure. Et sec de corps comme vous m'avez toujours vu.

« Naturellement, je regardais aussi Louissette, mais j'y mettais plus de précaution, mettons plus de civilisation. Mais je vis tout de même qu'elle avait prolongé l'angle extérieur de ses paupières au moyen de deux petits traits de crayon. Une coquetterie aussi saugrenue, aussi bête me fit éclater de rire, comme devant ces enfants qui fêtent le mardi gras en portant gravement une barbe de crin.

« Vous pensez que ma jeune fille ne fut pas contente. Elle comprit très bien et passa ses deux index dans le coin de ses yeux. J'en profitai pour prendre de l'autorité.

« — C'est du joli, lui dis-je. À votre âge ? Vous me refusez une babiole par peur de votre mère, et vous ne craignez pas de vous maquiller les yeux ! »

« Elle tourna les épaules comme savent le faire toutes les filles mal élevées. Mais aucune fille, mal élevée ou non, ne fit mouvoir dans son blouson de telles épaules, et la jeune paire de seins qui s'y attachait étroitement. J'espérai qu'elle allait pleurnicher un peu, et que je la consolerais.

« — Prenez ce petit collier, lui dis-je. Ou bien je vais le jeter.

« — Jetez-le, dit-elle promptement. Je ne le ramasserai sûrement pas. Vous feriez mieux de le donner à une autre.

« — Vous avez une si grande crainte de votre mère ? »

« Elle répondait toujours « non » de la tête avant de parler.

« — Non. Je crains qu'elle pense du mal de moi.

« — Et votre père, il est rigoriste ?

« — Il est quoi ?

« — Il est sévère avec vous ?

« — Non. Il est mort.

« — Pardon... Il était âgé ?

« — Cinquante-deux ans. »

« C'était, à quelques mois près, le chiffre de mon âge et machinalement je me redressai.

« — Alors, vous vivez seule avec votre mère ?

« — Et puis les Biguet qui font le métayage.

« — C'est à vous, cette eau, que j'entends couler ?

« — Oui. C'est la source.

« — Une source ! Et une source assez abondante pour qu'on l'entende d'ici... C'est une fortune !

« — Il n'y a pas plus beau qu'elle », dit Louissette simplement.

« Elle changea d'expression, me lança un regard courroucé :

« — Vous n'êtes pas encore un de ceux qui veulent nous l'acheter ? »

« Qui veulent nous l'achetée... » Son accent, renforcé sur certains mots, ne me déplaisait pas, au contraire. Je la rassurai :

« — Non, non, Louissette ! Je suis en villégiature à ***... chez le nouveau propriétaire. Je ne veux pas vous prendre votre source... mais je crois que je la boirais toute, tant j'ai soif. »

« Elle fit un signe de regret et d'impuissance, en écartant les mains :

« — Ça, je ne peux pas vous mener boire. Ma mère trouverait drôle que je parle à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. À moins qu'en passant par le dehors...

« — Et où est-ce, le dehors ? »

« Elle m'adressa avec les sourcils, les paupières clignées, la bouche avancée, un langage de complicité que je n'espérais pas et qui m'enchanta. Je la vis destinée à la dissimulation, la connivence défendue, enfin le péché. De mon mieux, je répliquai par une mimique analogue, et nous redescendîmes, elle devant, moi la suivant, le chemin abrité dans la lisière du bois, le long du mur bas et à demi éboulé que la chèvre avait franchi pour me « courséé ».

« — Où est mon ennemie la chèvre, Mademoiselle Louissette ?

« — Elle est en champs. Nous en avons trois. Mais c'est celle-là la plus gentille. »

« Louissette me répondait sans tourner la tête, et j'étais bien assez content de détailler à mon aise la nuque que découvrait son chignon épinglé haut, les petites oreilles d'un rose ardent, les omoplates bien placées, effacées, et la faible et élastique saillie des hanches au-dessous de la ceinture de cuir serrée... Je vous dis, une œuvre sans angles ni disgrâces, sans autre noblesse d'ailleurs que son état de précoce perfection... Une jeune créature si directement offerte à un emploi précis, qu'un imbécile l'aurait crue cynique. Mais je ne suis pas un imbécile, chère amie. J'ai besoin de vous l'affirmer, puisque sur le tard j'en suis à vous présenter un Chaveriat inconnu, qui tint longtemps à le demeurer. Car je n'ai jamais eu la coquetterie de mes vices, si vices il y a.

« Je suivais donc cette petite, en l'admirant. Je cherchais pour elle une définition, un classement imposés par son effronterie native, son appétit à servir ma curiosité, à trahir la surveillance maternelle. Déjà, je l'appelais « la plus jolie petite bonne de France ». Tout le monde peut se tromper.

« Au coude du mur éboulé, nous quittâmes le sous-bois. Le chemin n'était plus qu'une sente qui dévalait assez raide, et le mur se haussait d'autant, nous cachant le « château ». Un vieux mur, fleuri comme une plate-bande. Les scabieuses, les dernières digitales, des valérianes, que j'ai toujours vues très rouges en Franche-Comté, et des bignoniers un peu suffoqués par le lierre...

« — Quel beau mur ! » dis-je à Louissette.

« Elle ne répondit que d'un signe, et je pensai qu'elle préférait qu'on n'entendît pas sa voix mariée à une voix inconnue. Le mur d'enceinte se

plia encore une fois à angle droit, et me découvrit en même temps l'autre face du coteau et l'entrée de la propriété. L'entrée était d'ailleurs réduite à deux piliers sommés de petits lions de pierre, poncés par le temps qui leur avait fait des museaux de moutons. Une allée de sorbiers, chargés de baies et d'oiseaux, conduisait au « château » dont l'habit de lierre masquait le délabrement. Si vous avez habité la Franche-Comté... Oui, vous l'avez habitée. Vous connaissez donc ces gentilhommières épaisses, charpentées pour supporter, l'hiver, des charges de neige. Mais celle-là était vraiment en mauvais état. De loin, elle faisait illusion, et régnait sur une vallée qui, à midi, ne quittait pas son voile d'air bleu, parce que la source, tantôt souterraine, tantôt encaissée dans le lit qu'elle creusait elle-même, la fournissait de vapeurs.

« Louissette s'arrêta brusquement avant le premier pilier, si brusquement que je me heurtai à son dos charmant, à sa nuque blond-roux, à toute sa personne ronde et dure comme une pêche de vigne.

« — Il ne faut pas aller plus loin, dit-elle. Vous voyez la source ? »

« Je ne la voyais qu'à demi, c'est-à-dire que dans une niche de pierre, au bout de l'avenue de sorbiers, j'apercevais un sautèlement fougueux, comme si la niche, tendue de plantes amies de l'ombre et de l'eau, fût hantée de gros poissons d'argent. Je voyais aussi qu'une draperie liquide épousait la margelle et s'écoulait sans doute dans un bassin en contre-bas... Mais je ne voyais pas le moyen de me désaltérer sans franchir le barrage des lions moutonniers... Louissette entra sans moi, et revint porteuse d'un petit arrosoir plein, à long bec.

« — Buvez avant moi, Louissette. »

« Et je n'eus pas honte d'ajouter :

« — Je connaîtrai vos pensées... »

« Mais elle répliqua par un refus très sec : Je n'ai pas souâf. » C'est une boisson incomparable que l'eau, quand elle sort mystérieusement froide de la terre.

« — Redescendez par le même chemin, m'ordonna Louise. La vraie entrée c'est ici, mais on pourrait vous voir de la maison si vous descendiez par la grande route. »

« J'obéis sans parole. À l'endroit où le mur surplombait le sentier de trois ou quatre mètres, je reçus sur la tête un petit gravier. Louissette, perchée là-haut, me regardait partir. J'agitai la main, je lui dédiai un baiser sans qu'elle sourît ou simulât la confusion. Une tête dorée, immobile aux aguets entre des touffes de scabieuses et d'orpin jaune, un regard sérieux et presque insociable, c'est tout ce que j'eus d'elle ce jour-là. Je me souviens qu'en descendant vers le domaine du pharmacien, je me disais : « Elle aurait pu me jeter une fleur au lieu d'un caillou, tout de même ! » et je reprochai à cette fillette, dans mon for intérieur, de manquer de poésie.

« Je ne vous ennuierais pas, ma chère amie, avec le détail des rendez-vous d'une première semaine... D'ailleurs, nous n'avions pas de rendez-vous, Louissette et moi, à proprement parler... Je gravissais le petit mont vers l'heure torride, onze heures, onze heures et demie. La sécheresse, et non la saison, faisait tomber les feuilles. Chez mon hôte, les chasseurs donnaient de mauvaises nouvelles du gibier maigri et altéré. Mais je ne les écoutais guère. Mon ponctuel gibier, à moi, je le rencontrais tantôt ici, tantôt là, frais et point éprouvé par la chaleur, ni diminué. Chose étrange, mon commencement d'aventure, qui s'avérait plus agréable qu'amusante, ne progressait pas. Louissette, qui riait facilement, ne montrait pas de gaîté foncière. Quinze ans et demi, une solitude extrême et dangereuse, une quasi-pauvreté probable, ne constituent pas, c'est vrai, des conditions d'existence très gaies... À mes questions, elle ne répondait que le strict nécessaire. Ainsi, je lui demandais :

« — Vous vivez très seule ?

« — Oh ! oui, répondait-elle.

« — Cela ne vous paraît pas un peu triste ?

« — Oh ! non, répondait-elle. Nous avons de la visite, les dimanches. Des personnes de connaissance. »

« Elle ajoutait :

« — Pas tous les dimanches. Ce serait beaucoup. »

« Ses petites mains, marquées de fossettes à la base des doigts, m'en disaient plus qu'elle sur les gros travaux ménagers qu'on leur imposait. Oisives, elles auraient été bien jolies, et ressemblantes à Louissette, un peu courtes, potelées, le bout des doigts retroussé. En marchant à côté de moi,

elle cueillait une branchette pointue et s'en servait comme de cure-ongles. Je lui disais encore :

« — Vous lisez beaucoup ? »

« Elle faisait « oui, oui » de la tête, d'un air compétent.

« — Papa nous a laissé une grande bibliothèque.

« — Vous aimez les romans ? Voulez-vous que je vous donne des livres ?

« — Non, merci. »

« Le refus était toujours très net. Je ne pus lui faire accepter ni livres, ni flacon de parfum, ni ceinture de daim, ni bracelet de pacotille, ni mouchoir fin... Rien, vous m'entendez ? Comme elle le disait elle-même : « Rien de rien ». Cette rigueur ne céda sur aucun point. « Et maman, qu'est-ce qu'elle dirait ? » Elle m'assénait cet argument unique, d'un accent sévère et victorieux.

« — C'est une mère terrible que la vôtre », risquai-je un jour.

« Louisettes me lança le même mauvais regard que lorsqu'elle avait parlé de vendre la source.

« — Non pas. Elle ne fait jamais rien de mal, elle. Si elle savait que je vous parle, ça n'irait pas. À tant faire que de lui cacher que je vous parle, il faut que je le cache bien. C'est la moindre des choses, je pense, que de m'en donner la peine. »

« Et sur un ton !... Mademoiselle m'enseignait sa morale personnelle, et c'est moi qui recevais des leçons. Pour l'amadouer et lui plaire, je l'écoutais d'un air pénétré. Elle m'épiait en-dessous, comme si elle attendait quelque chose de moi, et je ne savais pas ce qu'elle voulait ou ne voulait pas. Nous autres, amoureux des jeunes filles, nous ne nous risquons guère qu'à coup sûr. Il n'y a que la simplicité qui nous déconcerte et nous retarde, d'abord parce que nous n'y croyons guère, ensuite parce que notre réussite est affaire d'à-propos. De nos entrevues écrasées de lumière, pendant lesquelles Louise avait toujours un œil, une oreille du côté de sa mère, je rentrais énervé et fatigué de soleil. En rentrant à ***, il m'arriva de trouver du charme au bridge sur une terrasse plantée, à l'orangeade apaisante, aux journaux illustrés dont le vent frais de six heures feuilletait les pages. Jusqu'au jour où j'eus l'idée, la semaine révolue, de dire à Louissette : « Je

n'ai plus que dix jours à passer ici. » Elle tressaillit des coins de la bouche, mais ne dit que : « Ah ! ».

« — Hélas, oui. Et le châtelain de *** organise une série d'excursions en voitures, de déjeuners dans les beaux points de la région... Je ne pourrai pas faire toujours bande à part, Mais si je venais, au lieu de m'y rôtir, prendre le frais sur cette petite montagne, le soir, je ne vous rencontrerais pas ? »

« Je vous assure que je me faisais timide à merveille, et que je ne lui tenais même pas la main. J'eus la surprise de la voir s'agiter, se mordre un ongle, planter et replanter, dans son chignon d'où les petits cheveux s'échappaient comme une fumée de feu, les vilaines épingles de fer. Elle regarda autour d'elle, dit précipitamment : « Je ne sais pas, je ne sais pas... » et ses bras levés m'encensèrent d'une odeur féminine. Je me donnai l'apparence d'hésiter, puis de perdre la tête, et je saisis Louissette par sa taille mince de fille potelée. Je lui dis, dans ses cheveux, sous son oreille : « Ce soir ?... Six heures ?... » et je me gardai de l'embrasser sur les lèvres avant de m'éloigner à grands pas précipités. Je dévalai le sous-bois pour qu'elle n'eût pas le temps ni l'idée de me rappeler, et déjà loin d'elle je m'avisai que nous n'avions pas prononcé un mot qui sentît la tendresse, le désir ou l'amitié.

« Chère amie, ce n'est pas seulement pour vider ce verre d'eau que je m'interromps. Non, merci, je ne suis pas fatigué. À parler de soi, on ne sent la fatigue que quand on a fini. Mais je vous vois un air d'appréhension, pour ne pas dire de désapprobation. Pourquoi ? Parce que mon héroïne n'est âgée que de seize ans moins trois mois ? Parce que j'ai porté les yeux sur une trop jeune fleur ? Ne vous pressez pas trop de me juger, et surtout de plaindre la tendre agnelle. C'est mon tour de ne pas vous comprendre. À quinze ans, et même moins, on jetait une Dauphine à un Dauphin, d'ailleurs inoffensif. À treize ans, les reines se mariaient. Pour chercher plus haut que les trônes ma justification, faut-il vous rappeler ce qu'à quinze ans Juliette entendait par « écouter le rossignol ? » Si mes souvenirs sont exacts, n'est-ce pas à seize ans que vous vous déclariez, vous-même, éprise d'un homme chauve qui, à quarante ans, paraissait âgé du double ? Le mot est de vous, je crois. Un âge est pour le tendron, nos pères l'affirmaient avec une bonhomie libertine. Je réclame l'indulgence, du moins la vôtre, moi qui fus, à quelques exceptions près, fêru du tendron presque toute ma vie, sans en

avoir flétri ou engrossé aucun. Aussi, je reprends un récit que vous avez provoqué, et je ne baisse ni les yeux, ni la voix.

« J'avais donc sollicité un rendez-vous à la tombée du jour ; mais à cause de ma fuite délibérée, je n'étais pas sûr de rencontrer Louissette. Je la rencontrai pourtant, dans un paysage que l'heure faisait nouveau, parmi des ombres longues qui détachaient l'une de l'autre et haussaient les petites montagnes. Vous connaissez le pays, vous savez qu'au déclin de la journée les vallées s'y empreignent d'une couleur très différente du bleu méridional. L'azur pervenche, le lilas coupé de jaune clair et de vert sombre, le paysage bossué et compliqué que l'heure féroce de midi m'avait jusque-là dérobé, l'odeur des feux de bois allumés pour la soupe du soir, tout m'enchantait, et je ne m'ennuyai pas du tout en attendant Louissette. Pour être franc, je me consolais déjà de ne pas la voir, quand elle arriva courant et se jeta comme par jeu dans mes bras, où elle fut très bien reçue. Tout de suite, j'admirai que par un mouvement fougueux elle eût évité les « c'est enfin vous », les « ah ! que c'est gentil ! » À quelque niveau social qu'elle appartienne, la créature féminine ne nous laisse pas un grand choix de phrases d'accueil. Louissette se jeta donc hors d'haleine dans mes bras, comme si elle jouait « au loup » et touchait but. Elle riait sans pouvoir parler, ou du moins paraissait ne pas pouvoir parler. Ses vilaines épingles de fer quittèrent son prétentieux petit chignon, elle eut autour de sa tête sa chevelure, pas très longue, mais qu'une frisure vigoureuse répandit et enflamma. Et pour sa palpitation, je m'assurai, d'une main creusée en coupe, qu'elle était sincère. Notre intimité physique s'établissait en un moment d'une manière inespérée, sur des positions toutes neuves. Je dis physique, faute de pouvoir dire intimité tout court. Je crois qu'un homme ordinaire, j'entends un amant ordinaire, aurait cru rencontrer en Louissette la plus effrontée des demi-paysannes. Mais je n'étais pas un amant ordinaire.

« Je laissai à Louissette le temps de s'apaiser avant de lui donner des baisers, qu'elle reçut avec un naturel, un empressement... Ne haussez pas ainsi les sourcils, chère amie ; est-ce que je vous étonne tant que cela ? Oui, un empressement qui eût bien fait l'affaire d'un amoureux négligent et pressé tout ensemble, comme ils sont presque tous. Mais je n'étais pas un amoureux négligent. Louissette se prêtait donc à l'agrément d'être embrassée, et pendant les pauses, elle me souriait, me donnait son regard

joyeusement, clairement, comme si elle se réjouissait d'avoir trouvé la vraie manière de causer avec moi, de ne plus s'ennuyer auprès d'un inconnu. Le crépuscule déjà descendu fut traversé, dans le haut du ciel, par un long cirrus qui recevait encore la lumière du soleil, et j'eus, sur mon bras qui soutenait Louissette, un heureux visage, d'exubérants cheveux, des yeux non point mi-clos pudiquement, mais grands ouverts, le tout réverbérant la couleur du nuage. C'était bien beau, et je n'en laissai rien perdre, je vous assure. Un cri retentit du côté de la maison, et Louissette m'arracha tout ce que je tenais, sa petite bouche dure, son torse étroit et rond, ses pieds que je serrais entre les miens. Elle écouta, attendit un second cri, tendit les yeux et l'oreille pour situer le point précis d'où partait l'appel et partit à toutes jambes, sans autre adieu qu'un petit signe de la main.

« Le même soir, je fis faute sur faute au bridge. Loin de Louissette, je m'avouais mieux que j'étais assez déconcerté. En sa présence — vous pensez bien que je la retrouvai dès le lendemain — je me laissais guider non seulement par mon expérience, mais aussi par Louissette elle-même. Sans me complaire à beaucoup de détails qui nous gêneraient vous et moi, j'avoue que je n'avais rien rencontré qui ressemblât à Louissette, tant par la simplicité que par le mystère qu'elle engendre. Pour me faire comprendre, je crois que la sensualité d'une femme faite qui se serait comportée comme Louissette m'eût été odieuse. Louissette était avide comme les enfants sont criminels, avec grâce, avec majesté. La confiance physique est toujours belle. Celle de Louissette la mettait à l'abri des derniers dangers, c'est vrai, mais il faut dire aussi qu'elle a eu de la chance de tomber sur moi et non sur un autre. Elle usa du plaisir comme d'un bien légitime, mais rien ne me donna à penser qu'elle en eût, avant moi, l'habitude. Cette étrange aventure dura plus que le beau temps et me retint, assez incommodément, chez mon ami le fastueux pharmacien honoraire.

« Au bout de quinze jours, je me disais de bonne foi : « En voilà assez. Plus serait trop ». Peut-être qu'au fond j'étais... comment dire ? J'étais choqué, j'étais... voyons... un peu scandalisé que la ponette prise au pré ne me vouât pas un peu... que diable, un peu de sentiment, un peu de...

« Comment, chère amie ? Pardon, je ne suis pas une brute, — j'en témoignais au moins une fois par vingt-quatre heures — et je ne croyais pas trop demander en espérant que Louissette adoucie, contentée, en arriverait à

traiter en ami son amant désintéressé. Si bien qu'un jour c'est moi, en proie à un énervement bien compréhensible, c'est moi qui dis à Louissette, penché sur sa petite oreille en coquille : « Vous n'oublierez pas tout à fait votre vieil ami quand il sera loin ? » J'étais assis sur un gros granit qu'une écorce de lichen sec rendait moins dur. Louissette, assise plus bas, appuyait sa tête dorée contre mon flanc. Elle renversa vers moi sa figure couleur de fruit, leva ses yeux qui, à ce moment, étaient très clairs sous leur pointillé marron, et je crus que j'allais entendre pour la première fois... un mot gentil, une naïveté, un soupir... Elle dit simplement : « Oh ! non ! » comme les enfants à qui un parent imbécile a posé l'imbécile question : « Tu n'aimes pas mieux maman que papa, n'est-ce pas ? » et je la quittai ce jour-là plus tôt que d'habitude, sans qu'elle parût d'ailleurs s'en apercevoir le moins du monde. Nous parlions si peu... Elle m'écoutait, certainement. Mais elle écoutait bien davantage des bruits que je n'entendais pas, et me faisait signe, parfois âprement, de me taire. Surtout un jour... J'étais en train de lui raconter Dieu sait quoi, pour me faire croire que nous avions plaisir à causer ensemble, et à voir la fixité de ses belles prunelles tigrées, sa bouche entr'ouverte dont je venais d'aviver l'éclat, je me sentais flatté de son attention. Elle était à demi étendue, et nous occupions une de ces clairières minuscules qui se dénudent entre les bruyères hautes. Assis, je me tenais penché au-dessus d'elle, et elle se mit à battre des paupières, dominée par une lassitude qui m'enorgueillissait. Un des charmes de Louissette, c'était d'avouer soudain : « J'ai faim » ou « J'ai sommeil », de bâiller d'appétit, de dormir brusquement, pesamment, pendant quelques instants. Elle battait donc des paupières et ses cils roux s'enflammaient à chaque clin d'œil, quand tout à coup elle ouvrit grands les yeux, s'assit, me saisit aux épaules et me coucha par surprise sur le sol, où elle me maintint avec force. Je voulais me relever, mais elle me menaça de son poing suspendu et son visage d'enfant se fit terrible. Cela dura le temps de dix battements de cœur... Puis Louissette me lâcha, ses joues et ses lèvres blanchirent et elle plia toute molle sur l'herbe sèche. Recolorée, elle s'expliqua :

« — Votre tête dépassait. Il y avait quelqu'un sur le chemin.

« — Qui ? demandai-je.

« — Quelqu'un de par ici. »

« Je pense qu'elle avait reconnu le pas de sa mère. Elle rajusta sans embarras son corsage ouvert. Tout ce qu'elle me laissait voir d'elle-même eût réjoui ce qu'on appelle un « bon vivant ». Au contraire du bon vivant et du libertin, je devenais grave à voir combien l'enfance et le frais accomplissement féminin peuvent participer l'un de l'autre. Sur tant de beautés, pas d'autres parures qu'une lingerie de coton, un petit ruban bleu, des bas communs... Pas d'autre parfum que la fragrance un peu roussotte des cheveux. Aux instants d'émotion, je respirais sur elle l'odeur de cette plante... allons, cette papilionacée à fleurs roses... qui sent la blonde en moiteur... La bugrane, merci. Loin de Louissette, je pensais à ce qu'elle eût pu être, ce qui est toujours une sottise. Je rêvais de la remodeler, de la découvrir, je l'imaginais nymphe penchée sur la source, et nue comme elle méritait de l'être... Nous ne nous élevons jamais très haut quand nous prétendons mêler d'art et de littérature le sentiment religieux que nous inspire un beau corps.

« Au bout de quelques jours Louissette changea l'heure de nos entrevues, et pour mon hôte je dus jouer le poète et le noctambule, afin de pouvoir monter au « château » vers dix heures le soir. « Pourquoi si tard ? » demandai-je à ma petite amie.

« — Parce que maman se couche à neuf heures. Elle se lève avant cinq heures toute l'année. Le soir à huit heures et demie, j'ai juste fini de ranger le couvert et tout. Après, je peux faire ce que je veux, en prenant bien garde.

« — Vous ne dormez donc pas près de votre mère ? »

« Elle abaissa ses sourcils blond-roux :

« — Assez près... Que je vous montre...

« Elle me guida jusqu'à l'entrée aux lions, par le chemin étroit où elle marchait comme en plein jour :

« — La tour carrée, derrière la source... Il n'y a qu'une chambre par étage. Maman a celle du haut et m'a donné l'autre parce que c'est la meilleure. Mais dès qu'il fait froid maman descend son lit dans la mienne qui est plus chaude. Le froid vient tôt, dans le pays. »

« Elle se tut. J'entendais la source et ses poissons imaginaires sauter dans leur vasque.

« — Mais, Louissette chérie, dis-je, c'est dangereux pour vous, de sortir le soir...

« — Oui », dit-elle.

« Il y avait si loin de ce « oui » réfléchi, presque morne, au cri d'une amoureuse qui s'élance follement au-devant du danger, que je fis taire ma gratitude. Un « oui » qui n'avait même pas l'air de penser à moi. Elle regardait vaguement le pignon carré, et les bonds d'argent de la source, au bout de l'allée. C'était un soir de lune brouillée, rosée dans ses vapeurs. Si près de la « grande entrée », on aurait pu nous voir. Mais je me fiais entièrement à ma petite compagne, qui savait à propos nous rendre invisibles, me faire longer le pied obscur du mur d'enceinte, me refouler dans l'ombre opaque d'un laurier qui lui parfumait les mains. Nous ne rencontrions que des passants de qui elle était sûre, — un chien muet, coupable de chasser pour son propre compte ; le cheval blanc du « château » qui traînait mollement sa chaîne et profitait de la nuit tiède... La lune brouillée ne donne que peu d'ombres portées, mais de temps en temps elle émergeait de son halo, et je voyais devant nous mon ombre longue, soudée à une ombre plus courte.

« Vous n'avez pas l'impression que je vous raconte une histoire un peu triste ?... C'est curieux, moi aussi. Pourtant, l'histoire de Louissette débute comme une chose à peu près charmante, n'est-ce pas ? Mais ce soir je m'attendris aisément. C'est d'ailleurs le propre de ce genre d'aventures que de vieillir très vite, de se défraîchir. Ou bien il faut, pour les garder vivaces et mordantes, qu'elles puissent nous mettre, nous les dévots d'une certaine espèce de femmes, aux prises avec de jeunes démons, comme il en existe, oui, comme il en existe pas mal. Louissette n'était qu'une jeune fille fleurie de toutes parts, une jeune fille qu'en somme je désennuyais, car je n'avais pas la fatuité de croire que je la déniaisais. Chez les filles des champs, il n'y a guère d'innocence physique. Louissette acceptait, même elle fixait le caractère de nos relations. Elle ne me donnait presque jamais mon prénom ; quand elle m'appelait « Albin », c'était d'un air emprunté. J'ai toujours pensé qu'elle se retenait de me dire « Monsieur », et je n'en aurais pas été désobligé. Au contraire. Cette réserve redoublait l'étonnement, — je dirais aussi : l'appétit — que m'inspirait Louissette.

« Un jour, je lui apportai une petite bague, un anneau formé d'une poussière de brillants, un bijou d'enfant et, par surprise, je le lui passai au doigt. Elle devint rouge comme... un brugnon, comme un dahlia, comme ce qu'il y a de plus beau et de plus rouge au monde. Mais c'était de colère, figurez-vous. Elle arracha de son doigt l'anneau, me le rejeta brutalement : « Je vous ai déjà commandé (elle dit *commandé* !) de ne rien me donner ! » Quand j'eus repris, penaud, mon joyau modeste, elle s'assura que la petite boîte de carton, le papier de soie, le bolduc bleu n'étaient pas restés sur notre siège de rochers et de lichen. C'est bizarre, n'est-ce pas ?

« Mais je n'avais par ailleurs qu'à me réjouir d'une idylle si vive, et si conforme à ma pente naturelle. Si le mutisme de Louissette n'était qu'indigence d'esprit, j'avais rencontré d'autres sottes, et moins plaisantes qu'elle. Pourtant, par moment, je sentais venir d'elle à moi quelque chose qui ressemblait à la tristesse. J'avais pitié d'un destin aussi incertain que celui de Louissette. Et puis mes vacances doublement brûlantes me laissaient assez las. Je m'impatientais de ne rien comprendre à une jeune fille qui courait les bois, la nuit, avec moi, mais s'élançait comme au feu, pâlisait et tremblait des jarrets si elle entendait les pas ou la voix de sa mère...

« Tout ça, ma chère, c'est du passé. Mais du passé qui est resté dans le silence. Je l'éclaire en vous le racontant, puisqu'il me semble, il me semble bien que mon aventure n'est pas si gaie que je le croyais. Dans le moment, je me demandais parfois si Louissette n'en usait pas avec moi comme un libertin avec une fille complaisante. Cette idée ridicule m'irrita au point que j'en eus un petit accès rageur bien imprévu. Non pas devant elle, mais au bridge, chez mon hôte, un soir que je n'avais pas de rendez-vous avec Louissette. Personne n'en vit rien, sinon que je jouai très médiocrement. J'écoutais le bruit du vent qui, pour la première fois depuis mon arrivée, pleurait sous les portes et nous apportait par la terrasse ouverte — il faisait très doux — une odeur poignante d'humidité avant la pluie, de fleurs après la saison des fleurs. Le chant du vent, le parfum d'automne, je savais qu'ils parlaient tous les deux de mon retour à Paris, et j'en étais agité à un point qui m'étonna. Je pensais à mon départ, à l'existence, en hiver, de deux femmes dans le « château » mal clos, je m'efforçais d'imaginer les sorbiers sans leurs feuilles vertes d'une part, argentées de l'autre, sans leurs

ombelles de fruits rouges, la source scellée par le froid, son eau vivante pressée entre de grosses loupes de glace limpide...

« Je me couchai tôt, et le repos, dont j'avais grand besoin, arrangea presque tout. Le lendemain, je m'accordai une longue matinée de paresse, de rocking-chair sur la terrasse, de conversations banales. Je me trouvai débarrassé de ce sentiment soucieux et indiscret qui m'inclinait vers la vie cachée de Louissette. Indiscret, je dis bien. Elle-même ne le jugeait-elle pas ainsi, puisque j'en étais encore, après un mois d'entrevues quotidiennes, à attendre une confidence ? Je trouvais du plaisir à écouter, regarder ce qui m'entourait, à traiter *in petto* de vieillards des commensaux cinquantenaires comme moi, parce qu'ils étaient mariés et bedonnants. La journée coula rapide, tiède, purgée des grandes chaleurs récentes, et dans un calme tel que je ne pensais presque pas à Louissette. Mais vous savez quel est le danger de l'habitude amoureuse ; il est du même ordre que l'accoutumance au tabac, que l'exigence engendrée par les stupéfiants. Quand l'aiguille du cartel inévitablement Louis XIV hissa sa tête ouvragée vers un chiffre X en écaille, je n'y tins plus, et je me levai.

« — Encore, Chavériat ! me dit mon hôte. Les matous eux-mêmes ne sortent pas le jabot plein.

« — Je ne suis pas un matou, répondis-je. Je suis un martyr de l'hygiène et de la coquetterie. Si je ne prends pas une heure au moins d'exercice après mes repas, je perdrais ma taille et mon estomac.

« — Faites attention, le temps est en train de changer.

« — Par pleine lune ? C'est contre toute probabilité. Après ma défaite d'hier soir, cherchez une autre victime. »

« Je pris cependant un imperméable et ma lampe de poche, de laquelle Louissette m'interdisait l'usage dès que j'approchais de son « château ». Une lune de Gustave Doré semblait bondir de nuage en nuage, plonger derrière des cumulus ourlés de feu d'où elle sortait nue, éclatante, un peu bossue. À ces jeux d'astre et de nuages rapides je m'aperçus que le vent s'était levé, et je me promis de ne passer qu'un instant près de Louissette. C'était une sage résolution. Juste comme j'abordais, à l'endroit où le mur d'enceinte surplombait de haut le chemin et lui donnait son plus profond refuge — c'est là que m'attendait ma petite amie — juste au moment où je refermais

mes bras sur un très cher corps, aussi beau debout qu'étendu, jamais assez librement contemplé, jamais assez librement offensé, juste au moment où le baiser d'arrivée m'assurait, dans l'obscurité, d'une présence qui n'eut jamais de rivale en réalités élastiques abandonnées à ma loyauté, le vent se leva en rafale sèche. Je n'en serrai que mieux ma compagne. Par ses cheveux invisibles et sa bouche framboisée, par son corsage d'avance ouvert, et d'où montait vers mes narines l'assurance que je tenais contre moi une femme et non pas une enfant, — j'aurais deviné ses couleurs roses et rousses. Le vague remords de ma journée d'indifférence augmentait ma ferveur. Dieu sait où un remords de cette sorte nous peut conduire !... Ne craignez rien, chère amie, cette dernière phrase n'amorce pas une digression. Elle vient pour vous indiquer que ce soir-là je fus bien près de me comporter en bonne brute normale, en homme qui ne connaît pas deux manières de s'appropriier la femme qu'il désire. Et je ne suis pas sûr que Louissette, égarée autant que moi-même, m'en eût empêché.

« C'est à cet instant-là que la pluie, en marche à travers les parfums de la terre et les chants des insectes qui croyaient au retour de l'été, s'abattit sur nous. Une pluie en nappe, une pluie en plafond décroché, diluvienne, écrasante. Je jetai sur Louissette ma pèlerine imperméable, et très adroitement elle en drapa la moitié sur mes épaules, mais quelle étoffe eût suffi ? L'averse descendait en cascadelles jusqu'en bas de la pèlerine et nous noyait les pieds. Louissette n'hésita pas longtemps, elle m'entraîna. La lumière diffuse de la lune masquée me montra que nous franchissions les lions gardiens d'une grille absente, les sorbiers, la source fouettée d'une eau verticale ; mes pieds foulèrent des dalles, et je me penchai sur l'oreille ruisselante de Louissette pour me faire entendre malgré les tambours roulants de la pluie : « À demain, chérie... Rentre vite ! »

« Mais elle ne lâchait pas ma main et me guidait, je sentis que je foulais un dallage sec, un air moins sonore m'enveloppa et je compris, à l'obscurité plus dense, que j'avais franchi un seuil, le seuil du « château » de Louissette.

« Par la porte ouverte la clarté orageuse de la nuit n'entrait que faiblement. Je respirais, refoulée à l'intérieur par le rideau raide de la pluie, l'atmosphère de ces vestibules rustiques où l'on accroche les vieux chapeaux de paille, où l'on range les galoches et les premiers fruits tombés...

« — Je ne peux rien allumer, me souffla Louissette. Donnez-moi la main. »

« Elle me poussa, laissant la porte béante, jusqu'à un de ces longs canapés paillés, strictement inconfortables, qu'on trouve aussi bien en Provence que dans les gentilhommières bretonnes. Un mince matelas piqué couvre leur siège sans l'améliorer. Je vous en ai connu un, en Bretagne, vers 1908. Nous nous assîmes. À tâtons, je m'assurai que l'averse n'avait pas imbibé les minces vêtements de Louissette. Et si elle frémit, ce ne fut pas de froid. Mais mon esprit d'agression se trouvait limité par le gîte inconnu et l'obscurité complète ; je me méfiais autant de l'une que de l'autre.

« — Dès qu'il pleuvra moins, vous partirez », chuchota Louissette.

« En moi-même, je répondis que je ne me le ferais pas dire deux fois. Et j'installai Louissette contre moi, bien honnêtement, ses pieds étendus sur la partie libre du canapé, sa tête contre mon épaule. Elle glissa son bras sous le mien, et nous restâmes immobiles. Je déchiffrais peu à peu les dimensions et l'arrangement de la pièce ; un escalier à balustres de bois y prenait naissance juste derrière nous. Un bouquet de fleurs pâles s'éclaira progressivement sur une table assez grande que je pouvais toucher en étendant la main. Une fenêtre sans persiennes bleuit peu à peu à ma droite. Je tendais mes yeux et mes oreilles, et je serrais les mâchoires. Sans doute ce qui me rendait inquiet rassurait Louissette, que je sentais souple et tiède contre mon bras et immobile comme un petit lièvre dans un creux de sillon.

« — Je crois que la pluie diminue », chuchotai-je dans son oreille.

« À peine j'avais parlé que le déluge redoubla et l'obscurité s'épaissit sur nous. Je ne peux pas assez vous dire, chère amie, combien j'avais envie de fuir cet endroit. J'allais m'y décider et déjà je goûtais comme un plaisir l'obligation de courir, derrière le halo de ma lampe de poche, vers une demeure sûre, quand je m'aperçus, à la mollesse de son petit torse, que Louissette s'assoupissait. Je vous ai dit comme elle obéissait, avec la promptitude des tempéraments robustes, aux suggestions de la faim, du sommeil et d'autres émotions... Je faillis l'éveiller, mais c'était une sensation si nouvelle que de la tenir endormie à mon flanc, que je voulus attendre encore un peu. J'étais, comprenez-moi, je me croyais tuteur, pour la première fois... Et je fermai moi aussi les yeux pour me donner

l'illusion brève de reposer amoureusement. Mais au moindre craquement j'ouvrais les yeux, et Dieu sait si tout craquait dans cette baraque !

« Une clarté vague descendit sur nous, et je voulus éveiller Louissette pour lui annoncer et le retour de la lune et mon départ. Mais je m'aperçus que la clarté ne venait pas de la porte ouverte, ni de la fenêtre de droite. Bien pis, la lumière se mit en mouvement et éclaira un palier supérieur, dans l'escalier. Il y a beaucoup de différence entre les lumières d'origine électrique et les autres. C'était une flamme de lampe, je n'en pus pas douter, qui venait vers nous, et les ombres des balustres se mirent à tourner lentement dans la cage de l'escalier. Je criai tout bas, dans le buisson de cheveux humides qui me couvrait l'épaule : « Louissette ! On vient ! » La petite eut un tressaillement terrible, et je me dressai pour... Oh ! ça oui, pour m'enfuir, mais elle s'accrocha à moi, avec cette force qui m'avait une fois, dans les bruyères, renversé. Je ne réussis qu'à provoquer un grand bruit de pieds de canapé et de table, et tout ce qui me vint aux lèvres, ma foi, fut un commencement de grand blasphème. Les ombres des balustres achevèrent leur ronde sur les murs, et je vis paraître, la lampe au poing, une femme assez petite, en peignoir mauve serré à la taille. Sa ressemblance avec Louissette ne me laissa aucun doute, aucun espoir. Mêmes cheveux mousseux, mais déjà presque entièrement blancs, et des traits fanés, qui seraient plus tard ceux de Louissette, et les mêmes yeux, mais avec un grand et magnifique regard que n'aurait peut-être jamais Louissette, un regard qui ne chavirait pas d'angoisse, qui voulait impérieusement tout voir, tout savoir... Que cela paraît long, un pareil moment, et comment l'ennui, oui, le pur ennui, un ennui à bâiller, à tout planter là, comment tant d'ennui se glisse-t-il entre des fragments de secondes dramatiques ? Et la petite idiote, qui se cramponnait à moi, qui ne voulait pas me lâcher... D'une secousse, j'arrachai ma manche à ses doigts et je me levai. Je me souviens que je dis :

« — Madame, n'ayez pas peur... »

« Et puis, j'en restai là. La petite, encore allongée sur le canapé, se soutenait sur un bras comme le *Gladiateur blessé*. Et de son coude plié elle rejetait ses cheveux en arrière. Elle fit, la pauvre fille, ce qu'elle avait à faire, elle appela à son secours :

« — Maman ! »

« Et elle se mit à pleurer. L'étonnant est que je n'en fus guère touché, parce que j'étais, à travers une exaspération contre tout et moi-même, j'étais requis par le personnage de premier plan qui venait d'entrer en scène, la mère. Elle posa sa lampe à pétrole, se tourna vers Louissette et lui dit :

« — C'est donc cet homme-là, ma fille ? »

« La petite releva le front, montra ses yeux mouillés, une bouche carrée comme celle des enfants larmoyeurs et cria :

« — Non, maman, non, maman !

« — Pas tant de bruit, ma fille, dit la femme aux cheveux blancs. C'est pourtant bien cet homme-là qui t'a détournée tous ces temps-ci. Je t'ai vue, va. Je t'ai vue avec lui dans la pièce de taillis vers les bruyères. Mais lui, je ne suis pas fâchée de voir sa figure, non, je ne suis pas fâchée... »

« Elle se tourna vers moi, d'un mouvement prompt. En face de la lampe sans abat-jour, elle ne clignait pas des yeux. Je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste entre l'expression de son visage et les mots sur lesquels elle s'arrêtait. Je pensai que je devais sortir de mon silence... Vous n' imaginez pas la place que tient, dans un moment aussi imprévu, le souci de ce qu'il convient de faire, ou de ne pas faire... La décision que je pris ne fut pas la meilleure...

« — Madame, dis-je, malgré les apparences, qui sont déplorables, je puis vous affirmer que je ne me suis pas comporté, vis-à-vis de... de Mademoiselle Louise, de manière à... »

« La dame aux cheveux blancs appuya ses poings au creux de sa taille. Cette attitude de commère ne lui nuisait pas, au contraire.

« — De manière à... répéta-t-elle.

« — De manière à la mettre dans une situation...

« — Je comprends ce que parler veut dire, interrompit-elle avec sécheresse. Vous pensez que c'est une excuse. Moi, pas. Faudrait-il que je vous dise merci ? »

« Les sanglots de la petite s'arrêtèrent. En même temps, l'averse se tut et cette double trêve emplît la pièce d'un grand silence qui avait l'air d'attendre ma réponse. Il est bien rare qu'un homme qui comparaît, à son

désavantage, devant deux femmes, ne soit pas tenté de perdre patience et de répondre quelque sottise... C'est ce qui m'arriva.

« — Eh ! Madame, je ne suis pas un saint, c'est entendu, mais je n'ai forcé aucune bonne volonté ici, et la beauté de votre fille... »

« Les pieds du canapé de paille, repoussé en arrière, raclèrent les dalles et j'eus devant moi Louissette, tout enflammée de ses larmes mal essuyées :

« — Je vous défends de parler à ma mère sur ce ton-là, dit-elle d'une voix rude et basse.

« — Oh ! dis-je, si je vous ai toutes deux contre moi, je préfère... »

« Et j'esquissai un mouvement de retraite, qui resta inachevé, parce que la petite dame rogue se trouvait entre la porte et moi, et qu'elle ne fit rien pour dégager la sortie.

« — Vous n'êtes pas là pour nous faire part de vos préférences », dit-elle.

« Elle avait des yeux réellement admirables, un visage vernissé aux pommettes et sur l'arête du nez, brûlé par le soleil et le vent, et elle me regardait à me trouser la cervelle, tellement que je me rebiffai :

« — Alors, Madame, si vous voulez bien me dire dans quels termes je puis vous présenter l'expression de mes regrets...

« — Monsieur, interrompit-elle avec insolence, peut-on savoir votre âge ? »

« Si je m'attendais à une question, ce n'était sûrement pas à celle-là. En outre, je m'étonnais que cette étrange mère, trouvant sa fille trop près d'un homme, n'eût recours à aucun des arguments et des vitupérations classiques. Elle avait une bouche faite pour la véhémence, une aisance mi-paysanne, mi-bourgeoise. Sa question saugrenue fit que je m'abandonnai, troublé, à une série de gestes idiots, comme de me passer la main dans les cheveux, d'assurer sur mes reins ma ceinture de cuir et de me redresser avantageusement :

« — Je ne vois pas, Madame, ce que le chiffre de mon âge vient faire ici. Je consens néanmoins à vous confier que j'ai quarante-neuf ans. »

« Un moment, je crus qu'elle allait rire. Pourquoi ne pas tourner la scène en badinage ? La bonne femme me semblait douée d'esprit, et très loin de la timidité. Une sorte de rire, en effet, passa sur ses traits. Elle empoigna sa

filles par le bras, la colla contre elle, mêla ses cheveux blancs aux cheveux roux, et chuchota passionnément :

« — Tu l'entends, ma fille ? Tu le vois, cet homme-là ? Ma fille, il a trois fois tes quinze ans et demi, et même plus ! Tu t'es fait détourner par un homme de cinquante ans, Louise ! Un garçon jeune comme il y en a par ici, je comprendrais encore, mais un homme de cinquante ans, Louise, de cinquante ans ! Ah ! tu peux avoir honte ! »

« Si je ne m'étais pas contenu, je vous réponds que j'aurais bousculé, et comment, les deux pécores. Leurs deux têtes ressemblantes et jointes me dévisageaient. Et cette lampe aveuglante sans abat-jour... L'aînée lâcha le bras de la cadette, tendit vers moi l'index de sa main brune et fanée et éleva la voix :

« — Si ton père était encore en vie, ma Louise, il aurait juste l'âge de cet homme-là ! »

« Louise poussa un petit gémissement aigu et cacha son visage dans la toison blanche de sa mère, qui ne la repoussa pas et continua de parler :

« — Oui, tu ne veux plus le voir à présent, il est bien temps, Louise ! Il faut pourtant que tu le regardes ! Regarde-le, l'homme qui est né la même année que ton père ! »

« D'une main enfoncée dans les cheveux de sa fille, elle lui tourna la figure de mon côté. Comme elle eût brandi une tête décapitée, elle la tenait par sa chevelure, si dur que la petite en avait les yeux bridés.

« — L'homme qui aurait eu cinquante ans de plus que son enfant s'il t'avait mise enceinte, Louise ! »

« Sur ce cri, Louissette se dégagea et se prit en effet à me regarder. La vocifératrice n'en avait pas fini avec moi, et elle ne ménageait plus le silence de la nuit :

« — Tu vois ce qu'il a là sur les côtés de la tête ? Des cheveux blancs, Louise, des cheveux blancs, comme à moi ! Et ces rides, qu'il a sous les yeux ! Il a tout partout la marque de la vieuseté, ma fille, de la vieuseté ! »

« Elle criait ce mot paysan, avec un air de réjouissance meurtrière, une allégresse qui me flétrissait. Louissette restait stupide et grave comme les enfants qui s'éveillent, la flamme de la lampe se mirait jaune dans ses yeux.

Elle ferma son corsage ouvert, tira les plis de son blouson, rajusta la boucle de sa ceinture, et parla bas à sa mère :

« — Vous voulez que je le course, ma mère ? On va le « courséé », nous les deux, vous voulez ? »

« La mère n'avait pas eu le temps de répondre que je m'élançais au dehors. Oui, au dehors, et le diable ne m'aurait pas retenu. Vous ne comprenez pas ? Vous ne pouvez pas comprendre que j'aimerais mieux n'importe quoi que de combattre contre une femme, — ou deux... Le pugilat entre hommes, même la guerre, nous fait moins peur à nous autres hommes, moins nerveusement peur qu'une fureur de femme. Nous ne pouvons rien prévoir d'une femme déchaînée. Nous ne savons jamais si elle va nous traiter de « goujat » avec un grand air de dignité, ou bien tenter de nous arracher les ongles, nous ôter le nez d'un coup de dents. Elle non plus, d'ailleurs, n'en sait rien. Ça lui vient de trop loin. Ah ! je courais vite. Et je faisais bien attention, attention aux cailloux, attention aux ornières. S'il m'est arrivé de rire de ma mésaventure, ce ne fut fichtre pas à ce moment-là. Le terre-plein, la source, l'allée des sorbiers, les piliers aux lions, je les dépassai comme en songe. Je distançai mes deux poursuivantes et je pris le chemin étroit qui longeait le mur de clôture. Mais la lune avait marché dans le ciel et c'est le chemin qu'elle éclairait. À la hauteur des lauriers odorants, je m'arrêtai. Je n'entendais plus de pas derrière moi et je me forçai à reprendre haleine en contemplant, pour me prouver mon sang-froid, la vallée qui était redevenue d'un bleu clair, fumante de buées tièdes, pomponnée de bouleaux légers dont les troncs satinés luisaient comme en plein jour. Je m'essuyai le front et la nuque et en cherchant une cigarette je m'aperçus que mes mains tremblaient.

« Un frisson d'insécurité précisa mon malaise ; je levai la tête et juste au-dessus de moi, juste sur le faîte du mur dégradé, je vis la mère et la fille, à mi-corps, qui me guettaient. Ce n'est qu'au prix d'un effort que je ne partis pas à toutes jambes. Je me gourmandai, et je pris le pas du promeneur nonchalant qui rêve sous la lune. Deux têtes conjuguées suivirent mon mouvement : elles repartaient à ma poursuite. En effet, les deux têtes reparurent plus loin, et m'attendirent. Cheveux blancs, cheveux blonds voyageaient dans l'air comme les semences des peupliers.

« En les voyant immobiles au-dessus de moi, je m'arrêtai. J'ai fait dans ma vie des choses moins difficiles... Puis je me remis en marche lentement, sur la pente accrue du sentier. Je passai au-dessous des deux femmes... C'est alors qu'un moellon de belle taille tomba du haut du mur, me frôla l'épaule, roula à mes pieds et me précéda sur le raidillon. Je l'enjambai et je continuai ma route. Un peu plus loin, un second caillou tout pareil m'écorcha une oreille dans sa chute, avant de me contusionner assez sérieusement un orteil — je n'avais aux pieds que des souliers de toile —. J'arrivais à une brèche qui abaissait le niveau du mur. Mes tourmenteuses se tenaient sur la brèche et m'attendaient. Une bonne colère, une colère d'homme offensé me prit enfin, me jeta à l'assaut de la brèche et des deux péronnelles. En trois sauts, j'étais là-haut. Sans doute elles recouvrèrent, elles aussi, la raison, et la conscience de leur condition de femelles, car après avoir hésité, elles s'enfuirent et fondirent dans le jardin à l'abandon, derrière des quenouilles d'arbres fruitiers et les feuillages vaporeux d'un plant d'asperges.

« N'importe ! Je m'étais reconquis. Je restai là. Je criai Dieu sait quelles menaces dans la direction de mes fuyardes. J'empoignai un échalas que je brandis comme une épée. C'était ridicule, mais cela me fit beaucoup de bien. Après, je redescendis jusqu'au sentier et je gagnai le sous-bois tacheté de lune comme une peau de léopard. Des lapins trottaient déjà et j'effarai des oiseaux. Mais je tressaillais bien plus que ce menu peuple peureux. Mes nerfs ne me trahirent pourtant pas tout à fait ; j'essuyai mon oreille saignante et je commençai à boitiller à cause de mon pied meurtri.

« Le lendemain, je cédaï à ce qu'on appelle un « bon » accès de fièvre dû, je pense, à l'humidité chaude, à l'imprudence de n'avoir pas emporté un chandail... À l'émotion aussi, je ne suis pas assez bête pour le nier. Aucune rencontre ne m'a étonné comme celle de cette moraliste, la petite dame aux cheveux blancs frisés. Qu'une mère indignée nous réclame, par exemple, un dédommagement, bon, c'est logique, — qu'elle exige même la suprême réparation, le mariage, bon encore. Ce genre d'exigence finit toujours par s'amadouer. Mais cette mère-là, avec sa tête floconneuse, ses yeux, sa manière de charger l'ennemi... Elle m'aurait lapidé à mort, si elle avait pu. Si, si, elle l'aurait fait. Qu'est-ce qu'elle risquait ? Un mur qui croulait tout seul... La petite, je crois que c'était une brave idiote adorable...

« Aussi mon accès de fièvre fut-il long et violent, et traversé de grelottements qui faisaient tinter le lit, de songes, même d'un peu de délire, — j'ai toujours été nerveux —. Je voyais des chattes jaunes et féroces, des têtes jumelles portées par un seul cou. Mon hôte me soigna parfaitement, trouva à propos, dans ses tiroirs, des analgésiques « maison ». Il perfora une de mes pantoufles pour que l'orteil lésé et son enflure y trouvassent place. Et sa parente agréable cousit, dans mes pyjamas, mainte médaille d'une réputation éprouvée.

« Non, je ne revis pas Louissette. Je ne cherchai pas à la revoir. J'avais perdu d'un coup le goût des crépuscules comtois, des bouleaux satinés, des bruyères clairsemées. Mais il ne fut pas question, pour cause, de l'oublier. Quand je pensais à elle, le froid, le chaud, le nauséux, le déformant accouraient et éteignaient ses charmes. Bien pis, ma chère, la plus belle... non, la plus laide peur de ma vie revint malencontreuse pour insinuer entre peau et chemise, entre Louissette et moi, entre d'autres Louissettes et moi, son petit serpent glacé, sa goutte de cire brûlante, et désormais interdire à votre vieil ami — voyez, j'en suis moite rien que d'y penser — toutes les Louissettes de la terre... Comment dites-vous ? Une punition de mes péchés ? Attendez ! Une sorte imprévue de compensation me fut accordée. Vous connaissez le thème, vingt fois exploité par la littérature et l'anecdote : les ennemis et les victimes de Don Juan substituent dans l'alcôve, à une belle proie, la duègne ou quelque mûre chambrière. Et le lendemain, le chœur des plaisantins s'assemble autour du séducteur et à grands éclats s'occupe de l'informer... L'informer ? Il ne savait donc rien ? Le témoignage de ses sens n'avait donc pas suffi ? Est-ce à dire que sans les persifleurs il fût sorti content, au matin, des chaudes ténèbres du lit ? C'est bien possible. Mettez donc, ma chère, qu'en place des Louissettes il m'est resté l'usage de la chambrière. Et comme je n'avais pas d'amis pour l'aller crier sur les toits, je ne me suis pas trop plaint de mon sort. »

LA CIRE VERTE

J'étais, vers quinze ans, en pleine crise de « fournitures de bureau ». Je ne faisais qu'imiter mon père, à qui cette crise dura toute la vie. Dans l'âge où tout vice s'accroche à l'adolescence, comme les capitules, cent fois crochus, de la bardane sur une chevelure, une fille de quinze ans court plus d'un danger. Ma liberté enchanteresse m'exposait à tout et je la croyais complète, ignorant que l'instinct maternel, chez Sido, dédaignait d'espionner, procédait par illuminations, bondissait télépathiquement au siège du péril.

Quand j'atteignis quinze ans, Sido me donna la preuve éclatante de sa seconde vue. Elle devina qu'un homme insoupçonnable en voulait à ma petite figure en pointe, à mes tresses qui cinglaient mes jarrets, à mon corps bien formé. Pour m'avoir confiée à la famille de cet homme, en temps de vacances, elle reçut un avertissement aussi vif, aussi bouleversant que le don de la foi soudaine et elle se maudit de m'avoir remise en des mains étrangères. Aussitôt, elle coiffa sa petite capote à brides, monta dans le train hoquetant, — sur une voie toute neuve on commençait à lancer d'antiques wagons — et me trouva jouant dans un jardin avec deux autres fillettes, sous les yeux de l'homme silencieux, accoudé comme est le Démon méditatif au bord de Notre-Dame.

Un tel spectacle de paix familiale ne pouvait tromper Sido. En outre, elle constata que j'étais plus jolie qu'à la maison. Ainsi se colorent les filles à la chaleur d'un désir masculin, qu'elles aient quinze ans, ou trente. Il n'y avait pas sujet de me réprimander, et Sido m'emmena, sans que l'homme irréprochable eût osé lui demander la raison de son arrivée, ni celle de notre départ. Dans le train, je la vis s'endormir, fatiguée comme un vainqueur. Je me souviens que l'heure du déjeuner passa, et que je me plaignis d'avoir faim. Au lieu de s'empourprer, de regarder sa montre, de me promettre mes friandises préférées de pain bis, de fromage blanc et d'oignons rosés, elle ne

fit que hausser les épaules. Peu lui importait ma fringale, — elle avait sauvé le plus précieux.

Je n'étais pas coupable, ni complice de cet homme, sinon par la torpeur. Mais le péril de la torpeur est beaucoup plus grave que ne sont l'excitation, le fou rire, la rougeur, les maladroites coquetteries de la quinzième année. Quelques hommes seulement dispensent la torpeur, d'où les filles s'éveillent perdues. L'intervention, pour ainsi dire chirurgicale, de Sido remit en ordre toutes choses et moi-même, et j'eus une de ces rechutes d'enfantillage dont l'adolescence, ensemble honteuse et enivrée d'elle-même, se délecte.

Mon père, né pour écrire, laissa peu de pages. Au moment d'écrire, il émiettait son envie en soins matériels, disposait autour de lui le nécessaire et le superflu de l'écrivain. À cause de lui, je ne suis pas indemne de manie. Pour avoir admiré, convoité le parfait outillage d'une table de travail, je garde des exigences bureaucratiques. L'adolescence ne commettant rien sans frénésie, je dérobaï à la table de mon père une petite équerre d'acajou qui sentait la boîte à cigares, puis une règle en métal blanc... Sans compter la réprimande, je reçus en plein visage le feu d'un petit œil gris incendiaire, l'œil d'un rival, et tel que je ne m'y risquai pas trois fois. Je me bornai à rôder, pleine de mauvais pensers, autour des trésors de papeterie. Un sous-main de buvard vierge, une règle en bois d'ébène, un, deux, quatre, six crayons, taillés au canif et de couleurs variées ; plumes de ronde et de bâtarde, plumes sergent-major, plumes à dessin pas plus grosses qu'une plume de merle ; — cires à cacheter, rouge, verte, violette, un tampon-buvard, un flacon de colle liquide, sans préjudice des plaques couleur d'ambre transparent, dites « colle à bouche » ; — le reliquat minuscule d'un manteau de spahi, réduit aux dimensions d'un essuie-plumes dentelé sur les bords, — un grand encrier, flanqué d'un petit encrier, tous deux en bronze et une jatte de laque, emplie d'une poudre d'or à sécher l'écriture ; une autre jatte contenait les pains à cacheter multicolores (je mangeais les blancs) ; à droite et à gauche de la table, des rames de papier, vergé, rayé, filigrané et bien entendu cette petite presse à gaufrer, qui mordait la feuille blanche et la rendait, après un coup de mâchoires, ornée d'un nom en relief : *J.-J. Colette*. Il y avait aussi un gobelet d'eau où laver les pinceaux, une boîte d'aquarelle, un carnet d'adresses, les bouteilles d'encre, violette,

rouge et noire, l'équerre d'acajou, une pochette de compas, le pot à tabac, une pipe, la lampe à esprit-de-vin pour cacheter les lettres à la cire...

Un propriétaire cherche à s'agrandir ; mon père tenta donc d'acclimater, sur la vaste table, des cultures adventices. On y vit une mécanique qui pouvait couper l'épaisseur de cent feuillets, et des cadres munis d'une gelée blanche qui buvait inversée l'écriture et donnait ensuite des calques pâteux, délayés et larmoyants. Mais mon père s'en lassa vite, et la grande table retrouva la sérénité, le style classique que ne désordonnaient point l'inspiration, ses fruits couverts de ratures, ses bouts de cigarettes et ses « brouillons » roulés en boule. J'oublie, Dieu me pardonne, de mentionner la section des coupe-papier, trois ou quatre en bois de buis, un en faux argent, le dernier en ivoire jauni, fendu tout de son long.

Dès l'âge de dix ans, je n'avais cessé de convoiter ces biens matériels, conçus pour la gloire et la commodité d'un pouvoir cérébral, qui s'assemblent sous le nom générique de « fournitures de bureau ». L'enfance ne se réjouit que de ce qu'elle peut cacher. Je m'assurai longtemps la jouissance d'une aile, la gauche, de la grande bibliothèque à deux corps et quatre portes (elle fut vendue par autorité de justice). Les portes du buffet supérieur étaient vitrées, celles du corps inférieur pleines, et de bel acajou ronceux. En ouvrant la porte d'en bas à angle droit, le battant joignait le flanc d'une commode, et comme la bibliothèque tenait entier un panneau de mur, je m'enfermais, assise sur un petit « banc de pieds », dans un réduit quadrangulaire formé par le flanc de la commode, le mur, l'aile gauche et sa porte béante. Devant moi, sur trois rayons d'acajou s'étaient, du papier vergé à la coupelle de poudre d'or, les objets de mon culte. « Elle a de qui tenir, ta fille », disait Sido, railleuse, à mon père. Il est piquant qu'outillé pour écrire, mon père s'y résignait rarement, tandis que Sido, atablée n'importe où, poussant de côté une chatte envahisseuse, une corbeille de prunes, une pile de linge, ou bien posant sur ses genoux, en guise de pupitre, un tome du Littré, Sido écrivait. Cent lettres ravissantes en témoignent. Pour prolonger, achever une lettre, elle arrachait une page au livre de comptes de la cuisine, couvrait le verso d'une facture...

Aussi méprisait-elle nos autels inutiles. Mais elle ne me décourageait pas de soigner, de fleurir mon bureau pour rire. Même, elle se montra soucieuse quand je lui exposai que ma case devenait trop petite pour moi... « Trop

petite... Oui, bien trop petite », disait le regard gris. « Quinze ans... Où va Minet-Chéri, qui déborde de son réduit, comme un bernard l'ermite chassé de sa coquille d'emprunt par sa propre croissance ? Déjà je l'ai repêchée chez cet homme impur. Déjà, j'ai dû lui défendre d'aller danser sur le « parquet », le jour de Quasimodo. Déjà, elle s'échappe et je ne pourrai pas la suivre... Déjà, elle veut une robe longue, et si je la lui donne, les plus aveugles s'apercevront qu'elle est une jeune fille ; et si je la lui refuse, tous regarderont sous la jupe trop courte ses jambes de femme... Quinze ans. Comment l'empêcher d'avoir quinze, puis seize, puis dix-sept ans ?... »

Elle vint, dans ce temps-là, parfois se pencher par-dessus le battant d'acajou qui m'isolait du monde. « Qu'est-ce que tu fais ? » Elle le voyait bien, ce que je faisais, mais elle ne le comprenait pas. Je lui refusais la réponse que lui donnaient généreusement tous ceux qu'elle observait, l'abeille, la chenille, l'hydrangea, la ficoïde glaciale. Mais du moins elle me voyait présente, abritée. Elle choya ma manie. Les beaux papiers d'emballage glacés, je les eus pour recouvrir des livres, et des cordonnets d'or je fis des signets. J'eus le premier porte-plume habillé d'un glaciis moiré, couleur de turquoise, qui apparut chez Reumont le papetier.

Un jour, ma mère m'apporta un petit bâton de cire à cacheter et je reconnus le bout de cire verte, joyau du bureau paternel... Sans doute, je jugeai le présent disproportionné, puisque je ne fis pas d'éclat de joie. Je serrai la cire dans ma main, où elle répandit, en s'échauffant, un parfum un peu oriental d'encens.

— C'est, me dit Sido, une cire très vieille, et tu vois qu'elle est sablée d'or. Ton père l'avait déjà quand nous nous sommes mariés ; il la tenait de sa mère, et sa mère affirmait que c'était une cire dont s'est servi Napoléon I^{er}. Mais il faut considérer que ma belle-mère mentait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, alors...

— Est-ce qu'il me la donne, ou est-ce que tu l'as prise ?

Sido s'agita ; l'irritation l'emportait quand elle se croyait forcée de mentir, et qu'elle essayait d'échapper au mensonge.

— Quand auras-tu fini, cria-t-elle, de tourner une mèche de cheveux autour du bout de ton nez ? Excellent moyen d'avoir le nez rouge et en

forme de bigarreau ! Cette cire ? Mettons que ton père te la prête, voilà tout. Maintenant, si tu n'en veux pas...

Mon mouvement de possession farouche ramena Sido au rire, et elle dit en affectant la légèreté :

— S'il en avait besoin, il te la redemanderait, bien entendu !

Mais il ne me la redemanda pas. La cire verte, mêlée d'or, embauma quelques mois mon étroit empire aux parois d'acajou et mon plaisir s'atténua, comme tous les plaisirs qui ne nous sont pas disputés. D'ailleurs, ma vocation paperassière allait pâlisant, pour un temps, devant une crise de coquetterie. Je prétendais porter « tournure », c'est-à-dire aggraver mon derrière en pomme d'un coussin de crin, qui relevait d'autant l'ourlet de mes jupes en arrière. La brutalité de l'adolescence faisait des filles de treize à quinze ans, dans mon village, des forcenées qui volaient le crin, le coton et la laine, roulaient des chiffons dans un sac et s'attachaient le vilain affiquet dit « faux-cul » sur les reins, dans un escalier sombre, hors de la vue de leurs mères. Je voulais aussi des frisures en éponge sur le front, des ceintures de cuir à me couper le souffle, des cols baleinés, de l'essence de violette sur mes mouchoirs...

De là, je retombai encore dans l'enfance, car une créature féminine s'y reprend à plusieurs fois pour éclore. Je fus laideronne avec délices, la chevelure cordée et des mèches plates sur les joues. À toutes parures, je préfèrai mes vieilles chaussures lacées, mes anciens tabliers d'école et leurs poches pleines de noisettes, de ficelles et de chocolat. Les sentiers bordés de ronces, les massettes de roseaux, les lacets de souliers en pâte de réglisse, les chats — bref tout ce que j'aime encore aujourd'hui me redevint cher. Il n'est pas de mots pour chanter, de souvenirs précis pour illustrer de telles périodes, que de loin je ne puis comparer qu'à des abîmes de sommeil heureux. Une odeur de fenaison me les rappelle parfois, peut-être parce que soumise aux fatigues de la croissance je m'endormais sans rêves, pendant une heure, dans les foin neufs.



Ici se place l'épisode qu'on appela longtemps « l'histoire du testament Hervouët ». Le vieux Monsieur Hervouët mourut, et l'on ne trouva point de testament. La province fut toujours riche de figures fantastiques. Sous ses toits de vieille tuile brodés de jaune, dans les salons glacés, les salles à manger vouées à l'ombre éternelle, sur les parquets semés de pièges en laine tricotée, au long des allées potagères, entre les dures têtes des choux et les persils crépus, une petite ville, un village s'enorgueillissent de posséder ce qui ne s'explique point. Mon village acceptait sans étonnement, sinon sans déférence, que le fils Gatreau, admirable exemplaire du fou romantique, délirât en toute sécurité, un cigare en bois à la bouche, agitât en tous sens son chef ruisselant de boucles noires, et fixât sur les jeunes filles le long regard de ses yeux arabes. Une séquestrée volontaire donnait le bonjour à travers une vitre, et les passants l'admiraient :

— Ça fait vingt-deux ans que Mme Sibile n'a pas quitté sa chambre ! Là où vous la voyez, ma mère l'a vue. Et vous savez, elle n'a pas une infirmité d'un sens, c'est une belle vie !

Mais Sido hâtait sa vive allure, m'entraînait quand nous passions à la hauteur de l'aquarium où baignait la dame qui n'était pas sortie depuis vingt-deux ans. Derrière sa vitre claire, la prisonnière souriait, coiffée d'un bonnet de linge. Parfois, sa petite main jaune tenait une tasse. Un sûr instinct de ce qui est horrible et interdit détournait Sido de cette fenêtre au rez-de-chaussée, de cette tête flottante. Mais le sadisme de l'enfance lui posait par ma bouche vingt questions :

— Quel âge est-ce que tu crois qu'elle a, Mme Sibile ? Est-ce qu'elle dort près de la fenêtre la nuit dans son fauteuil ? Est-ce qu'on la déshabille ? Est-ce qu'on la lave ? Et comment est-ce qu'elle va aux cabinets ?

Sido sursautait comme sous une piqure :

— Tais-toi ! Je te défends de penser à ces choses-là.

M. Hervouët n'avait jamais passé pour un de ces excentriques sur lesquels un bourg étend sa protection un peu ricaneuse. Soixante ans il avait été, bien renté et mal vêtu, un « gros » propriétaire à marier, puis un gros propriétaire marié. Veuf, il se remaria avec une ancienne « demoiselle des postes » maigre et pleine de feu.

Quand elle se frappait le sternum en disant : « C'est là que ça me brûle ! » ses yeux à l'espagnole semblaient rendre l'interlocuteur responsable d'une ardeur sans remède. « Je ne suis pas timide, disait mon père ; mais je ne voudrais foutre pas rester seul avec Mlle Matheix ! »

Remarié, M. Hervouët ne sortit plus. De sorte que personne ne sut au juste à quel moment il commença la maladie d'estomac qui devait l'emporter. C'était un homme vêtu par tous temps de noir, y compris la casquette à pattes. Cotonneux, tout couvert d'une ouate blanche de cheveux et de barbe, il ressemblait à un pommier envahi par le puceron lanigère. De hauts murs, une porte cochère presque toujours close protégeaient son second bonheur. Un seul rosier habillait de roses, en été, trois faces de sa maison en étage, et l'épais ourlet de glycines, sur le faîte du mur, nourrissait les premières abeilles. Mais on n'avait jamais entendu dire que M. Hervouët aimât les fleurs, et si nous l'entrevoyions parfois aller et venir, noir sous les pendeloques de la glycine et les roses en pluie, il nous semblait comme irresponsable et détaché de tant de floraisons.

De Mlle Matheix devenue Mme Hervouët, l'ex-demoiselle des postes ne perdit pas son attrait de guêpe noire et jaune. La peau mate, la taille étranglée, un bel œil intraduisible, sur la nuque un flot, dompté, de cheveux sombres touchés de blanc, elle ne montra pas de surprise à passer bourgeoise cossue. Elle parut aimer la culture des fleurs. Sido l'équitable trouva juste de lui consentir quelque intérêt, lui prêta des livres, acceptant en échange des boutures, et des pieds de violettes arborescentes d'un bleu presque noir, dont le tronc s'élevait nu hors de terre comme celui d'un palmier minuscule. Je n'avais pas de sympathie pour la figure de Mme Hervouët-Matheix. J'étais vaguement scandalisée que, tenant des propos d'une irréprochable banalité, elle le fit sur un ton de supplication enflammée et plaintive...

— Que veux-tu, disait ma mère, c'est une vieille fille.

— Mais, maman, elle est mariée !

— Crois-tu, repartait Sido vertement, qu'on cesse d'être vieille fille pour si peu ?

Un jour, mon père, rentrant du « tour de ville » quotidien où il entretenait sa vigueur d'amputé, dit à ma mère :

— Une nouvelle ! les collatéraux Hervouët attaquent la veuve.

— Non ?

— Et à boulets rouges encore ! On raconte que les motifs d'accusation sont d'une extrême gravité.

— Une nouvelle affaire Lafarge ?

— Tu es bien gourmande, dit mon père.

Je poussai, entre mes parents, mon museau pointu :

— Qu'est-ce que c'est l'affaire Lafarge ?

— Une horreur conjugale, dit ma mère. Aucune époque n'en a chômé. Une célèbre affaire d'empoisonnement.

— Ah ! m'écriai-je enthousiasmée, quel bonheur !

Sido me toisa d'un regard qui me reniait.

— Et voilà, murmura-t-elle. Voilà comment elles sont, à cet âge-là... Il faudrait qu'une fille n'ait jamais quinze ans...

— Sido, tu m'écoutes, ou non ? interrompit mon père. Les collatéraux, manœuvrés par une nièce Hervouët, prétendent qu'Hervouët n'est pas mort intestat, et que sa veuve a fait disparaître le testament.

— À ce compte-là, observa Sido, on peut accuser tous les veufs et toutes les veuves des intestats...

— Non, repartit mon père, ceux qui ont des enfants n'ont pas besoin de tester. Les flammes de la dame Hervouët n'ont embrasé Hervouët que jusqu'à mi-corps, puisque...

— Colette, lui dit sévèrement ma mère, en me désignant du regard.

— Donc, reprit mon père, la voilà dans de beaux draps. La nièce Hervouët dit qu'elle a vu, de ses yeux vu, le testament, même elle le décrit. Une grande enveloppe, cinq cachets de cire verte à grains d'or...

— Tiens, dis-je naïvement.

— ...et au recto la mention : « *À ouvrir après ma mort par-devant M^e Hourblin ou son successeur.* »

— Et si la nièce ment ? hasardai-je.

— Et si Hervouët, changeant d'idée, a détruit son testament ? suggéra Sido. Il en était bien libre, je suppose ?

— Vous voilà déjà toutes deux pour le taureau contre le toréador, s'écria mon père.

— Parfaitement, dit ma mère. Les toréadors sont généralement des hommes à fesses rebondies et cela suffit à me les rendre antipathiques !

— Revenons à la question, dit mon père. La nièce Hervouët a pour mari un assez sinistre monsieur, un nommé Pellepuits...

Je me lassai vite d'écouter. Sur la foi de paroles telles que : « Les collatéraux attaquent la veuve ! » j'espérais des guet-apens sanguinaires, et je n'entendais que des extraits de grimoire comme « quotité disponible, testament olographe, plainte contre X... ».

Tout au plus, ma curiosité se réveilla-t-elle lorsque Mme veuve Hervouët nous rendit visite. Son mantelet en Chantilly imitation, sur des épaules en bouteille à vin du Rhin, ses mitaines noires qui laissaient dépasser des ongles singulièrement épais, presque opaques, la luxuriance d'une chevelure blanche et noire, une grande poche de taffetas noir suspendue à sa ceinture et ballant sur la jupe de deuil ; ses « yeux de houri », comme elle les appelait, autant de traits qui prenaient enfin leur saveur, et qu'il me semblait voir pour la première fois.

Sido reçut la veuve avec aménité, lui offrit au jardin un doigt de vin de Frontignan, un triangle de gâteau quatre-quarts. L'après-midi de juin bourdonnait sur le jardin, le noyer abandonnait autour de nous ses chenilles roussies, aucun nuage ne voyageait sur le ciel. La jolie voix de ma mère, la suppliante voix de Mme Hervouët échangèrent des répliques tranquilles ; il ne fut question, comme d'habitude, que de salpiglossis, de glaïeuls, de servantes scélérates. Puis la visiteuse se leva pour partir et ma mère le reconduisit : « Si vous me le permettez, dit Mme Hervouët, je viendrai prochainement vous emprunter quelques livres ; je suis si seule... »

— Les voulez-vous tout de suite ? proposa Sido.

— Non, non, rien ne presse. D'ailleurs, j'ai noté quelques titres de romans d'aventures. Au revoir, chère Madame...

Ce disant Mme Hervouët, au lieu de l'allée qui menait à la maison, s'engageait dans celle qui cernait la pelouse et tournait deux fois autour de l'îlot de gazon.

— Mon Dieu, qu'est-ce que je fais... Excusez-moi...

Elle se permit un rire décent et gagna le corridor où elle chercha à gauche et trop haut, en tapotant les deux vantaux, un loquet qu'elle avait trouvé vingt fois à droite. Ma mère lui ouvrit la porte et se tint par politesse un moment en haut du perron. Nous regardâmes s'éloigner Mme Hervouët qui rasa d'abord les maisons, puis traversa la rue, jupe soulevée, précipitamment comme si elle passait un gué. Ma mère referma la porte et vit que je l'avais suivie.

— Elle est perdue, dit-elle.

— Qui ? Mme Hervouët ? Pourquoi dis-tu ça ? Perdue comment ?

Sido haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'est mon impression. Garde ça pour toi.

Je fus exacte à me taire, d'autant plus que, poursuivant comme une larve la série de mes métamorphoses, j'entrai alors dans la peau d'un « bibliophile éclairé », et j'oubliai Mme Hervouët en bouleversant profondément mon bazar de papeterie. Quelques jours après, j'installais Jules Verne entre « *Les fleurs animées* » et un atlas en relief quand Mme Hervouët survint sans que la sonnette m'avertît. Car nous laissions la porte d'entrée ouverte presque toute la journée, pour que le chien Domino pût sortir et rentrer.

— Que c'est bien à une grande jeune fille, s'écria la visiteuse, de mettre en ordre la bibliothèque. Quels livres me prêterez-vous aujourd'hui ?

Quand Mme Hervouët élevait la voix, je serrais les dents et je faisais mes yeux tout petits.

— Jules Verne... lut-elle plaintivement. On ne peut pas le relire. Une fois qu'on a le secret, c'est fini.

— Il y a Balzac, là, sur les grands rayons, désignai-je.

— C'est bien ardu, dit Mme Hervouët.

Balzac ardu ? Lui, mon berceau, ma forêt, mon voyage ?... Étonnée, je levai les yeux sur la grande femme noire qui me dépassait de la tête. Elle badinait avec une rose coupée et regardait en l'air. Ses traits n'exprimaient rien qui se rapportât à une opinion littéraire. Elle sentit mon regard et feignit de s'intéresser à mon outillage de scribe :

— C'est charmant. Quelle jolie collection !

Sa bouche avait vieilli depuis une semaine. Elle restait penchée, maniait telle ou telle de mes reliques. Elle se redressa en sursaut.

— Mais je ne vois pas Madame votre mère ?

Bien aise de remuer, de m'écarter de cette dame « perdue », je m'élançai au dehors, en appelant « Maman ! » comme j'aurais crié « au feu ! ».

— Elle a emporté quelques volumes, me dit Sido quand nous fûmes seules. Mais je jurerais bien qu'elle n'a même pas regardé les titres.



Le reste de « l'histoire Hervouët » est lié, dans mon souvenir, à une sorte de branle-bas, de confusion romanesque. Le plus net m'en vient par Sido, grâce à l'extraordinaire « présence » que j'ai encore du son de sa voix. Ses récits, ses dialogues avec mon père, la manière intolérante qu'elle avait de discuter, de réfuter, voilà ce qui m'attacha à une étouffante aventure provinciale.

Un jour, peu après la dernière visite de Mme Hervouët, tout le canton s'écria : « Le testament est retrouvé ! » et décrivit la grande enveloppe aux cinq cachets que venait de déposer la veuve en l'étude de M^e Hourblin. Ensemble inquiets et triomphants, les Pellepuits-Hervouët, d'autres Hervouët-Guillamat, et la veuve, se rendirent chez le notaire où Mme Hervouët fit face, toute seule, au groupe impitoyable et serré, à ce que Sido appelait « les gueules d'héritiers ». « Il paraît, contait ma mère, qu'elle sentait le marc... ». Ici succède, à la voix de ma mère, la voix de bossue de Julia Vincent, une repasseuse à la journée, qui venait une fois par semaine. Pendant je ne sais combien de vendredis consécutifs, je pressai Julia pour

qu'elle rendît tout ce qu'elle savait. Nasillant, pincé entre la gorge, la bosse, la poitrine creuse et difforme, le son pénétrant de cette voix m'était un plaisir :

— Celui qui était le moins z'hardi, c'est le notaire. D'abord, il n'est pas grand, pas moitié si grand que cette femme. Elle, toute habillée à noir elle était, et son voile par devant jusqu'aux pieds. Alors le notaire a pris de ses mains l'enveloppe, large comme ça (elle déployait un des vastes mouchoirs de mon père) et il l'a passée comme ça aux neveux, pour qu'ils reconnaissent les cachets...

— Mais vous n'étiez pas là, Julia ?

— Non, c'est le petit commis de M. Hourblin qui regardait par le trou de la serrure. Un neveu a dit deux, trois mots. Alors Mme Hervouët l'a regardé comme une duchesse. Le notaire a toussé, ha-ham, ha-ham, il a fait sauter les cachets, et il a lu.

Dans mon souvenir, tantôt parle Sido, et tantôt quelque colporteur passionné de l'histoire Hervouët. Tantôt aussi il me semble qu'un Bertall, qu'un Tony Johannot a gravé pour moi la grande femme maigre, qui ne détachait pas son regard espagnol du groupe d'héritiers, et qui léchait sur sa lèvre le goût de l'eau-de-vie de marc, lampée pour se donner courage...

M^e Hourblin lisait donc le testament. Mais dès les premières lignes la feuille timbrée lui trembla dans les mains, et il s'interrompit pour essuyer ses verres en s'excusant. Il se remit à lire, et alla jusqu'au bout. Bien que le testateur s'y déclarât « sain de corps et d'esprit », le testament n'était qu'un tissu d'extravagances, entre autres la reconnaissance d'une dette de deux millions, contractée envers Louise-Léonie-Alberte Matheix, épouse bien-aimée de Clovis-Edme Hervouët...

La lecture s'acheva dans le silence et aucune voix ne s'éleva du bloc d'héritiers immobiles.

— Il paraît, contait Sido, qu'après la lecture le silence permettait d'entendre les guêpes ronfler sur la treille, au long de la fenêtre. Les Pellepuits et autres Guillamat ne faisaient que regarder Mme Hervouët, sans bouger. Sans doute qu'ils la sentaient perdue, eux aussi. Pourquoi la cupidité et l'avarice ne disposeraient-elles pas d'une seconde vue ? C'est une Guillamat, moins bête que les autres, qui a raconté que Mme Hervouët,

avant que personne ait parlé, s'est mise à faire des mouvements de cou étranges, comme une poule qui a avalé une chenille poilue...

L'épilogue de la séance courut les rues, les âtres, les petits cafés, les champs de foire... M^e Hourblin, dans le chant vibrant des guêpes, avait pris la parole :

— En mon âme et conscience, je me vois obligé de déclarer que l'écriture du testament n'est pas conforme...

Un grand glapissement l'interrompit. Devant lui, devant les héritiers, il n'y avait déjà plus de Veuve Hervouët, mais une triste furie qui tournoyait en frappant des pieds, une sorte de derviche noir, en voie de se lacérer soi-même, parlant et vociférant. À ses aveux de faussaire, l'égarée en ajouta d'autres, si riches en noms de poisons végétaux tels que le nerprun, la jusquiame, que le notaire, consterné, s'écria naïvement :

— Eh ! ma pauvre dame, vous nous en dites bien plus long qu'on ne vous en demande !

Un asile d'aliénés ensevelit la frénétique, et si l'histoire Hervouët subsista dans quelques mémoires, du moins il n'y eut pas, aux assises, d'« affaire Hervouët ».

— Pourquoi, maman ? demandai-je.

— Les fous ne passent pas en jugement. Ou bien il leur faudrait des juges choisis parmi les fous. Ce ne serait pas si mal, en y réfléchissant...

Elle laissait, pour mieux rêver, la besogne où s'occupaient ses mains, mains gracieuses qu'elle ne ménageait pas. Peut-être que ce jour-là elle écosait des haricots blancs. Ou bien, le petit doigt en l'air, elle enduisait de vernis noir la béquille de mon père...

— Oui, des juges qui comprendraient ce qui entre de calcul dans la folie, qui délogeraient le grain de lucidité caché, frauduleux...

La moraliste qui versait sur un front de quinze ans des conclusions inattendues était bardée d'un tablier bleu de jardinier, trop grand, qui la faisait toute ronde. Son regard gris, terriblement direct, passait tantôt à travers ses lunettes, tantôt par-dessus. Mais en dépit du tablier, des manches roulées, des sabots et des haricots, elle n'avait jamais l'air humble, ni vulgaire.

— Ce que je lui reproche, à Mme Hervouët, reprenait Sido, c'est sa mégalomanie. La folie des grandeurs est à la source d'un tas de crimes. Rien ne m'exaspère comme l'imbécile qui se croit capable de concevoir, d'exécuter un crime, et de n'en pas être puni. À cause de la bêtise de Mme Hervouët, son cas n'est-il pas écœurant ? Empoisonner le pauvre père Hervouët avec des tisanes bien amères, bon, ce n'était pas difficile. À bourreau ingénu, victime stupide. Mais vouloir sans génie imiter une écriture, mais se fier à une cire, rare et spéciale, quelles petites ruses, grand Dieu, quelle infatuation !

— Mais pourquoi a-t-elle avoué ?

— Ah ! disait Sido songeuse, c'est qu'un aveu est à peu près inévitable. L'aveu, c'est comme... voyons... comme un étranger qu'on porte en soi...

— Comme un enfant ?

— Non, pas un enfant... Un enfant, tu sais à quelle date précise il te quittera. Tandis que l'aveu, tout d'un coup, au moment où tu ne t'y attends pas, il s'élance dehors, il savoure sa liberté, il s'étale... Il crie, il gambade... Elle l'a accompagné d'une danse, la pauvre criminelle, qui se croyait tellement maligne...

Il crie, il gambade... Aussi libérai-je sur-le-champ, dans l'oreille de Sido, mon propre secret : le jour même de la dernière visite de Mme Hervouët, j'avais constaté la disparition du bâtonnet de cire verte, sablée d'or.

ARMANDE

— Cette fille-là ? Mais elle t'adore, voyons ! Elle n'a jamais fait que ça depuis dix ans, d'ailleurs... Tout le temps que tu as été mobilisé, elle trouvait des prétextes pour passer devant la pharmacie et demander si j'avais une lettre.

— Oui ?

— Tant qu'elle n'avait pas pu placer son « Et votre frère ? », elle ne s'en allait pas. Elle attendait. En attendant, elle achetait de l'aspirine, des pâtes pectorales, des tubes de lanoline, de l'eau de toilette, de la teinture d'iode...

— Et naturellement, tu t'arrangeais pour la faire attendre ?

— Tiens, pourquoi donc pas ? Quand je lui avait dit à la fin que j'avais des nouvelles de toi, elle s'en allait. Mais pas avant. Tu sais comme elle est.

— Oui... Non, en somme. Je ne sais pas comment elle est.

— Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre chou, tu te compliques tout, tu te dépenses en délicatesses perdues... Armande est une fille accomplie, c'est entendu. Elle a pris un peu trop au grave son rôle d'orpheline assez riche. Je t'accorde qu'il n'était pas commode à tenir, dans une sous-préfecture comme ici. Mais de là à t'en laisser imposer par elle à ce point-là, toi, Maxime, toi !... Fais attention, c'est le trottoir neuf. Au moins, on circule à pied sec maintenant.

Le ciel de Septembre, noir et sans lune, brillait d'étoiles qui palpaient largement dans l'air humide. La rivière invisible clapotait sous l'arche unique du pont. Maxime s'arrêta, s'accouda au parapet.

— Le parapet aussi est neuf, dit-il.

— Oui. Ce sont les commerçants de la ville, d'accord avec le Conseil Municipal... Tu sais, ils ont bien gagné, ici, dans l'alimentation et le

vêtement, à cause du passage des troupes et de l'exode...

— Dans l'alimentation, le vêtement, la chaussure, la pharmacie et le reste. Je sais aussi qu'on dit « l'exode » comme on dit « le comice agricole » ou « le gala du concours hippique ».

— Enfin, ils ont tenu à faire un gros sacrifice...

Mme Debove entendit Maxime rire tout bas au mot sacrifice, et elle suspendit prudemment sa phrase pour revenir à Armande Fauconnier.

— D'ailleurs, elle ne t'a pas laissé tellement tomber, pendant la guerre, elle t'a écrit ?...

— Des cartes postales.

— Elle t'a envoyé des colis et un ravissant pull-over.

— Je me fous de ses colis et de ses lainages, dit violemment Maxime Degouthe, et de ses cartes postales ! Je ne lui ai jamais demandé l'aumône, je pense ?

— Mon Dieu, quel caractère... Ne gâte pas ta dernière soirée ici, Maxime ! Avoue que cette soirée a été charmante, Armande reçoit très bien. Tous les Fauconnier ont toujours reçu très bien. Armande sait s'effacer. Il n'y a pas eu moyen de mettre la conversation sur ce dispensaire d'enfants dont Armande supporte tous les frais.

— Qui est-ce qui n'a pas plus ou moins organisé un dispensaire d'enfants pendant la guerre ? grogna Maxime.

— Mais... beaucoup de gens, je t'assure ! D'abord, il faut avoir les moyens. Elle, elle a vraiment les moyens.

Maxime ne répondit pas. Il détestait que sa sœur parlât des « moyens » d'Armande.

— La rivière est basse, dit-il au bout d'un moment.

— Tu as de bons yeux !

— Ce n'est pas une question d'yeux, c'est une question d'odorat. Quand les eaux baissent, ça sent toujours le musc, ici... C'est la vase, sans doute...

Il se rappela brusquement avoir dit les mêmes mots, au même endroit, l'an passé, à Armande. De dégoût, elle avait froncé les narines, grimacé vilainement de la bouche. « Comme si elle savait ce que c'est que la vase...

La vase, cette argile gris de perle, si douce aux orteils nus, mystérieusement musquée, elle la confond avec les gadoues. Elle ne manque jamais une occasion d'écarter d'elle ce qui se savoure, se touche, se respire... »

Les rondes de noctuelles voilaient presque les globes lumineux, à chaque extrémité du pont. Maxime entendit sa sœur bâiller :

— Allons, viens. Qu'est-ce que nous faisons là ?

— Je te le demande, soupira Mme Debove. Tu entends ? Onze heures ! Hector s'est sûrement couché sans m'attendre.

— Laisse-le dormir. Rien ne nous presse.

— Mais si, mon vieux ! J'ai sommeil, moi !

Il prit le bras de sa sœur sous le sien, comme au temps de leurs études et de leurs illusions, au temps où un frère et une sœur croient de bonne foi se contenter d'être une imitation chaste du couple. « Passe un gros garçon rouquin, et la petite sœur fervente le suit, pour le plaisir et l'avantage d'épouser la Grande Pharmacie du Centre. Elle a eu raison, après tout... »

Un passant leur céda le trottoir et salua Jeanne.

— Bonsoir, Merle. C'est passé, vos douleurs ?

— Comme qui dirait, Madame Debove. Bonsoir, Madame Debove.

— C'est un client, expliqua Jeanne.

— Mon Dieu, je m'en serais douté, dit ironiquement son frère. Quand tu prends le ton pharmacienne...

— Dis donc, est-ce que je charrie ton médocastre ? « Surtout, Madame, dans la mesure du possible, commandez à vos nerfs. Le mieux est sensible, je dirai même caractérisé, mais soyons bien d'accord pour ajourner toute alimentation carnée », et je te prêche et je t'endoctrine et je te noie dans la sauce...

Maxime rit de bon cœur, tant l'imitation, un peu pontifiante, était fidèle. « Toutes les femmes sont des singes, occupées de nos ridicules, de nos amours, de nos maladies. L'autre ne doit pas être tellement différente de celle-ci... »

Il la voyait, l'autre, telle qu'il venait de la quitter, debout sur le perron Fauconnier. Le lustre du vestibule, allumé derrière elle, lui faisait une gloire

de volubilis en verre bleu et d'arceaux chromés. « Au revoir, Armande... » Elle n'avait répondu que d'un signe. « On peut dire qu'elle les épargne, ses paroles ! Que je la tiennne un jour entre quatre murs ou au coin d'un bois, je la ferai crier, et pour quelque chose ! » Mais il n'avait jamais rencontré Armande au coin d'un bois. Quant à ses mouvements de brutalité, il désespérait d'eux, dès qu'il était en présence d'Armande.

Onze heures sonnèrent à l'Hôpital, puis onze heures à une petite église basse, bousculée par des constructions neuves, enfin onze heures aiguës et cristallines, dans un rez-de-chaussée obscur dont la fenêtre était ouverte. En traversant la Place d'Armes, Maxime s'assit sur l'un des bancs.

— Une minute, Jeanne ! Laisse-moi détendre mes nerfs. Il fait bon.

Jeanne Debove consentit de mauvaise grâce.

— Tu n'avais qu'à les passer sur Armande, tes nerfs. Mais c'est le toupet qui te manque !

Il ne protesta pas et elle éclata d'un rire malveillant. Il se demanda pourquoi l'aveu de la timidité sexuelle, qui provoque au désir les femmes dissolues, suscite le mépris des honnêtes femmes.

— Elle t'impressionne, quoi. Oui, elle t'impressionne. Je n'en reviens pas !

Elle n'en revint que pour lui prodiguer diverses espèces de railleries, accompagnées tantôt du rire chevalin, tantôt du rire pouffant.

— Tu n'es pourtant plus de la première, première jeunesse... Tu n'es pas un cocquebin... Ni un névropathe... Ni, Dieu merci, un mal bâti...

Elle énuméra tout ce que son frère n'était pas, et il fut heureux qu'elle omît de mentionner ce que simplement il était, c'est-à-dire un amoureux de longue date.

Le long amour de Maxime Degouthé, préservé du libertinage, tournait à l'habitude lorsqu'il s'éloignait d'Armande pendant des mois. Une sorte de fidélité conjugale lui permettait, loin d'elle, tous les divertissements, et même des périodes d'oubli. Si bien qu'à la fin de ses études médicales, il lui était arrivé de rencontrer, stupéfait, Armande Fauconnier majeure, alors qu'il se souvenait d'une Armande adolescente, grandie trop vite, les épaules

pointues, gauche et noble ensemble comme une pouliche osseuse et pleine de promesses.

Chaque fois qu'il la revoyait, elle s'emparait de lui. Il lui portait un sentiment tumultueux et surnois, comme le fils du jardinier à la « demoiselle du château ». Il eût aimé meurtrir un peu une si belle fille, qu'il admirait du front aux pieds, juste assez brune, juste assez blanche, longue, lisse comme une poire. « Mais je n'oserais pas. Non, je n'ose pas », enrageait-il en la quittant...

— Le dossier du banc est tout mouillé, dit Mme Debove. Je rentre. Qu'est-ce que tu décides, pour demain ? Tu iras dire au revoir à Armande ? Elle y compte, tu sais.

— Elle ne m'y a pas invité.

— Oh ! si tu en es là ! Avoue donc que c'est une fille qui t'en impose !

— Je l'avoue, dit Maxime, avec tant de douceur que sa sœur ne le blessa pas plus avant.

Ils marchèrent silencieux jusqu'à la Grande Pharmacie du Centre.

— Tu déjeunes avec nous demain naturellement. Hector ferait une maladie si tu ne prenais pas ton dernier repas avec lui. Ton colis d'ampoules sera tout prêt. Ces sérums-là, quand va-t-on en ravoir, personne ne peut le dire... Alors, je ne téléphone pas à Armande que tu viens lui dire au revoir ?... Mais je ne lui dis pas non plus que tu ne viens pas ?

Elle n'en finissait pas de manier à tâtons un trousseau de clefs, Maxime lui prêta l'aide de sa lampe de poche, dont la lueur saisit dans son centre le visage malicieux de Jeanne Debove, son expression de contentement et de désapprobation.

« Elle voudrait que j'épouse Armande. Elle pense à la fortune, à la belle maison cossue, à « l'excellent effet », à ma carrière, comme elle dit. Mais elle aimerait aussi que j'épouse Armande sans trop de plaisir. Tout est normal. Tout sauf moi, puisque je ne supporte pas l'idée qu'Armande pourrait, elle, m'épouser sans amour. »

Il se hâtait vers son hôtel. La ville dormait, mais l'hôtel, proche de la gare, retentissait de tous les bruits hostiles au repos, brillait des lumières qui aggravent la fatigue humaine. Les semelles cloutées, les plafonniers

grelottants, les planchers sans tapis, les portillons de l'ascenseur, les hennissements de l'eau sous pression, le choc cadencé des assiettes jetées sur un évier au sous-sol, un trille de sonnette intermittent ne cessaient d'insulter au besoin de silence qui menait Maxime vers sa chambre. Excédé, il se joignit à l'égoïste concert humain, laissa tomber ses chaussures sur le parquet, les porta dans le couloir et ferma sa porte à toute volée.

Il s'inonda d'eau froide, se sécha négligemment et se coucha tout nu, après s'être toisé dans le miroir. « Des gros os, des gros muscles, et quatre membres intacts, ce n'est déjà pas si mal, par le temps qui court. Un grand nez, de grands yeux, une calotte de cheveux aussi épaisse qu'un bourrelet de motocycliste, d'autres que Mlle Fauconnier en ont fait leurs dimanches... Je ne vois pas Mlle Fauconnier couchant avec ce gars tout nu et tout noir... »

Il ne la voyait que trop bien, au contraire. Irrité d'un désir chagrin, il attendit que l'hôtel s'apaisât. Lorsque, — à un aboiement près, à une porte de garage, à un départ d'automobilistes près — le silence s'établit enfin, une brise s'éleva, balaya les dernières offenses infligées par l'homme à la nuit, et entra par la fenêtre ouverte, comme une récompense.

« Demain », se jura Maxime. C'était un serment confus, qui concernait aussi bien la conquête d'Armande que le retour à la vie professionnelle, que le triomphe quotidien et nécessaire d'une activité acquise sur une nonchalance foncière.

Il répéta : « Demain », jeta au loin son oreiller, se roula sur le ventre et s'endormit la tête entre ses bras croisés, dans la même attitude qu'un ancien petit garçon intimidé, qui rêvait d'Armande aux longues boucles noires. Ainsi dormait, plus tard, l'adolescent qui s'enhardissait à offrir, chez Peyrol, des glaces au citron lorsque « ces dames Fauconnier » sortaient de la messe. « Mais on ne prend pas de glaces au citron à midi moins le quart, voyons, Maxime ! » disait Armande. En ce seul mot « voyons », que de réprimandes ! « Voyons, Maxime, ne restez pas *toujours* debout devant la fenêtre, vous barrez le jour... Maxime, voyons ! vous avez *encore* repris une balle qui était *out* ! »

Mais passée une certaine époque, il n'y eut plus de « voyons », ni de reproches tombant de haut. Mal endormi, Maxime Degouthe tâtonna autour d'un souvenir, d'un moment qui rendirent un peu de confiance à ses vingt-cinq ans et vit la fin de la condescendance d'Armande. Ce jour-là, il arrivait, avec Jeanne, au bas du perron, comme Armande ouvrait, pour sortir, la porte en dentelle de fonte argentée. Ils ne s'étaient pas vus depuis très longtemps ; — bonjour, tiens c'est vous — oui, ma sœur a insisté pour que je l'accompagne, c'est peut-être indiscret — mais voyons, vous plaisantez — c'est un ami de Paris qui m'a déposé ce matin avec son auto — Ah ! c'est une bonne idée et vous êtes ici pour quelque temps ? — Non, le même ami me reprend demain après déjeuner. — Ah ! c'est bien court... Enfin des pauvretés à faire rougir l'un et l'autre interlocuteur, si l'un ou l'autre eût prêté attention aux paroles. Sur Maxime Degouthe un grand regard étonné, offensé, descendait cinq ou six marches. Il reçut encore, à la hauteur de ses genoux, le frôlement d'un ourlet de jupe et un sac échappé à Armande et qu'il ramassa.

Après une morne partie de ping-pong, un goûter tout sucre, une poignée de mains — une main forte, rapide, mais aussitôt fuyante, avait serré la sienne — il avait quitté Armande encore une fois, et sur le chemin du retour Jeanne jugeait la situation avec cynisme : « Tu sais, la belle Armande, tu l'aurais sans te fouler. Et je m'y connais. » Elle ajouta : « Tu ne sais pas y faire. » Mais c'étaient là propos de la vingtième année, infaillibilité de jeune fille à juger une autre jeune fille...

Il croyait sommeiller à demi et rêvait profondément, mais avec agitation. Un songe lui infligea l'illusion et la honte de soigner le pied inguérissable du père Queny sur les degrés du perron Fauconnier, au haut duquel trônait Armande impassible. Ne devait-elle pas une partie de son prestige à ces huit marches larges, épanouies en terrasse et que toute la ville renommait ? « Le perron des Fauconnier a une telle allure... Sans le perron, la maison des Fauconnier aurait beaucoup moins grand air... »

Le dormeur, comme insulté, s'assit en sursaut. « Grand air ! Ce cube ! Ce pâté à galeries de fonte et bandeaux de céramique ! » Il s'éveilla tout à fait et la maison Fauconnier lui imposa derechef le respect. Les héliotropes Fauconnier, les polygonums et les lobélies Fauconnier récupérèrent leur qualité de parures cultuelles, et, pour se rendormir, Maxime Degouthe

envisagea modestement les devoirs qui l'attendaient le lendemain, le surlendemain, toute la vie, sous les traits du père Queny, de Mme Cauvain l'aînée, de M. Enfert le père, de Mlle Philippon la jeune, celle qui n'avait que soixante-douze ans... Car les vieillards ne meurent pas pendant les guerres. Il but au goulot la moitié de sa bouteille d'eau minérale, et se rendormit solidement, insensible aux moustiques venus de la rivière basse et au bruit du petit matin blanc.

« Ma dernière journée de rentier... » Il déjeuna couché, avec un peu de honte, et demanda un bain qu'il attendit longtemps. « Mon dernier bain... Je ne me lèverai pas avant mon bain ! Je ne m'en irai pas sans mon bain ! » Pourtant il préférait une douche bien raide, ou les bains de rencontre qu'il avait pris à même rivières et canaux, d'avril à août...

Il usa avec précaution d'une eau de toilette inventée par son beau-frère le pharmacien roux. « Les parfums de Roger, quand ils ne sentent pas la fourmi écrasée, ils sentent le mauvais cognac. » Il choisit sa chemise la plus bleue, sa cravate de foulard pointillé. « Je voudrais être beau. Et je ne suis que pas mal. Ah ! je voudrais être beau ! » ressassait-il en collant à sa tête ses cheveux brillantins. Mais c'étaient de gros cheveux indociles, ondés, un vigoureux pelage qui aimait mieux être debout que couché. Quand Maxime riait, il fronçait le nez, plissait ses yeux brun-jaune et découvrait ses « dents du bonheur », saines et serrées sauf un intervalle entre les deux incisives du milieu. Sans veston, et sanglé dans sa meilleure ceinture, il avait, la trentaine proche, l'agréable désinvolture, l'élégance un peu populacière qui charme chez maint livreur cycliste, agile parmi la foule comme l'oiseau dans le buisson. « Mais en veston, je fais commun », constata Maxime en équilibrant les revers du veston de confection. « C'est la faute aussi du veston. » Il jeta à son image un coup d'œil courroucé. « N'empêche, belle Armande, que de tout ça plus de dix se sont contentées, et même m'ont dit merci... » Il soupira, revint à l'humilité. « Mais du moment que je n'en appelle qu'à Armande, en évoquant mes pauvres petites camarades, quelle importance ça a-t-il qu'elles m'aient dit « merci » et même « encore » ? Ce n'est pas à elles que je pense... »

Il emplît sa valise, avec le soin et la dextérité d'un homme habitué à se servir de ses mains pour travailler la substance vivante, arrêter l'effusion du sang, appliquer, épingle des pansements. La matinée de Septembre, ses

mouches, sa lumière jaune et chaude entraient librement par la fenêtre ouverte ; au bout d'une rue étroite un reflet dansant dénonçait la rivière. « Je n'irai pas dire au revoir à Armande », décida Maxime Degouthé. « D'abord, on déjeune toujours en retard chez Jeanne ; ensuite, j'ai mon colis de pharmacie à compléter en dernière heure, et si je veux avoir le temps de manger un morceau avant le train, il m'est impossible, oui, matériellement impossible... »

À quatre heures, il ouvrait la grille, foulait le gravier du jardin Fauconnier, gravissait le perron et sonnait. Une seconde fois, il posa le doigt longuement et en vain sur le bouton de la sonnerie, encastré dans une rosace de marbre blanc. Personne ne vint et le sang monta aux oreilles de Maxime. « Qu'elle soit sortie, ça n'a rien d'étonnant. Mais où sont ses deux feignantes de servantes et le jardinier à figure d'ivrogne ? » Il sonna encore, en se retenant de donner du pied dans la porte. Enfin, il entendit des pas dans le jardin et vit accourir Armande. Elle s'arrêta debout devant lui, fit : « Ah ! » et il sourit de lui voir un grand tablier bleu à bavette, qui l'enveloppait toute. Elle dénoua le tablier d'une main vive et le jeta sur un rosier.

— Mais ça vous allait très bien, dit Maxime.

Armande rougit et il rougit en pensant qu'il l'avait peut-être blessée. « Elle prend ça du mauvais côté, naturellement, Elle est impossible, impossible ! C'est joli, ces mouchetures de savon blanc dans ses cheveux noirs... Je n'avais jamais remarqué qu'à la naissance du front, sous les cheveux, sa peau est un peu bleue... »

— J'étais au bout du jardin, au lavoir, dit Armande. C'est la lessive aujourd'hui, alors... Léonie et Maria n'entendaient même pas la sonnette...

— Je vais vous laisser tout de suite, je suis venu deux minutes... Comme je pars demain matin...

Il l'avait suivie jusqu'en haut du perron, et Maxime attendait qu'elle lui désignât un des sièges d'osier. Mais elle dit : « De quatre à sept heures on est poursuivi par le soleil, ici », et elle le précéda au salon, où ils s'assirent en face l'un de l'autre. Maxime prit place sur un des fauteuils à fables, *Le chat, la belette et le petit lapin*, et toisa le restant du mobilier. Le piano

demi-queue, la pendule Révolution, les plantes en pots, il les révérait avec inimitié.

— Il fait bon ici, n'est-ce pas ? dit Armande. Je tiens la pièce fermée parce qu'elle est au Midi. Jeanne n'a pas pu venir ?

« Quoi, elle a peur de moi ? » Pour un peu, il s'en fût flatté. Mais il regarda Armande et la vit droite, assise raide sur *Le renard et la cigogne*, un coude sur le bras sec du fauteuil, l'autre sur ses genoux et les mains croisées. Dans la pénombre des stores, ses joues et son cou prenaient la couleur des terres cuites très claires, et elle posait sur lui son ferme regard de jeune fille bien élevée qui sait qu'elle ne doit ni cligner, ni couler la prune de côté, ni feindre la timidité pour montrer la longueur de ses cils. « Qu'est-ce que je fais ici ? pensa Maxime avec colère. C'est là que j'en suis, que nous en sommes, après dix, quinze ans de ce qu'on appelle l'amitié d'enfance. Cette fille est en bois. Ou l'orgueil l'étouffe... On ne m'y repincera pas, dans le salon Fauconnier... » Cependant, il répondait à Armande, il lui parlait de ses « travaux » et des « difficultés inévitables » au lendemain de la guerre. Il ne manqua pas de répliquer :

— Mais vous les connaissez mieux que personne, ces difficultés de tout ordre, chargée de responsabilités comme vous l'êtes, et seule dans la vie !

Armande rompit son immobilité par un geste inattendu ; elle décroisa ses doigts et se cramponna des deux mains aux bras de son fauteuil comme si elle craignait de glisser :

— Oh ! j'ai l'habitude... Vous savez que ma mère m'a donné une éducation assez particulière... À mon âge on n'est plus une enfant...

Commencée avec assurance, sa phrase finit sur un accent puéril qui démentit les derniers mots. Elle se reprit, changea de voix :

— Un verre de porto, cher ami ? Ou bien une orangeade ?

Maxime vit qu'elle n'avait qu'à étendre la main vers un plateau chargé et il fronça les sourcils.

— Vous attendiez des invités ? Je me sauve !

Il s'était levé ; elle resta assise et posa sa main sur le bras de Maxime.

— Je n'invite personne un jour de lessive. Je vous assure. Comme vous m'aviez dit que vous repartiez demain, j'ai pensé que vous auriez l'idée...

Elle se tut sur une petite grimace qui déplut à Maxime. « Ah ! non ! Qu'elle ne m'abîme pas cette bouche ! Cet ourlet de lèvre qui est si précis, si renflé, ces coins de bouche qui sont tellement... tellement... Qu'est-ce qu'elle a ? Elle porte le diable en terre aujourd'hui ! »

Il se rendit compte qu'il la regardait avec une sévérité inexcusable, et s'imposa d'être gai :

— Ainsi vous étiez gravement occupée des travaux du ménage ? Quelle belle lavandière vous faites ! Et tous les gosses de votre dispensaire, arrivez-vous à les dompter ?

Il ne riait que des lèvres. Il savait bien qu'auprès d'Armande il était assombri d'amour, jaloux, emprunté, inhabile à fondre, entre elle et lui, un obstacle qui peut-être n'existait pas. Armande respira à fond, élargit ses épaules, commanda à tout son visage de n'être que celui d'une belle brune régulière et tranquille. Mais trois fossettes d'ombre, deux aux coins de la bouche, une au menton, se creusaient dans le sourire, et tressaillaient à toute émotion.

— J'ai vingt-huit enfants à la ferme, vous savez ? dit-elle.

— Vingt-huit enfants ! Vous ne trouvez pas que c'est beaucoup pour une jeune fille ?

— Les enfants ne me font pas peur, dit Armande gravement.

« Les enfants. Elle aime les enfants. Elle serait magnifique, enceinte. Longue comme elle est, elle s'évaserait des hanches sans se faire trapue comme les petites femmes grosses. Elle tiendrait une place énorme dans le jardin, dans le lit, dans mes bras... Elle aurait des yeux enfin confiants, des beaux yeux cernés de femme enceinte. Mais pour que ça lui arrive, il faudrait que mademoiselle supporte qu'on s'approche d'elle, et d'un peu plus près que pour lui offrir la balle à bout de bras sur une raquette de tennis. Ça n'a pas l'air de lui venir à l'idée, non, ça n'a pas l'air ! En tout cas, moi, j'y renonce ! »

Il se leva, résolu.

— Cette fois-ci, Armande, c'est sérieux.

— Quoi ? dit-elle tout bas.

— Mais qu'il est cinq heures, que j'ai deux ou trois choses urgentes à faire, un gros ballot pharmaceutique à préparer... Mon petit patelin manque de tout ce qui est sérum et comprimés...

— Je sais, dit promptement Armande.

— Vous le savez ?

— Oh ! je l'ai entendu dire, par hasard, chez votre beau-frère...

Il s'était penché un peu vers elle, elle s'écarta d'un mouvement si farouche qu'elle donna du coude contre un lampadaire monumental.

— Vous vous êtes fait mal ? dit Maxime froidement.

— Non, dit-elle sur le même ton, pas du tout.

Elle passa devant lui pour ouvrir la porte de fonte ajourée, qui résista :

— Le bois a joué... Je dis tout le temps à Charost de la faire arranger...

— Est-ce que je ne l'ai pas toujours connue comme ça ? Ne touchez pas à mes souvenirs d'enfance !

Elle secouait la porte en serrant les lèvres, avec une force têtue dont les vitres tintaient. Un fracas de verre et de métal s'abattit derrière elle et, en se retournant, elle vit Maxime trébucher sur les coupelles émiettées et les cerceaux chromés du lustre, qui venait de se détacher du plafond. Puis il fléchit mollement des genoux et tomba sur le flanc. Couché, il fit un geste inachevé de la main vers son oreille et ne bougea plus.

Armande, adossée à la porte d'entrée qu'elle n'avait pas eu le temps d'ouvrir, regardait à ses pieds l'homme sur son lit de verre écrasé. Elle dit à demi-voix : « Non ?... » d'un ton incrédule. La vue d'un filet de sang qui descendit derrière l'oreille gauche de Maxime et s'arrêta un instant sur le col bleu de la chemise qu'il imprégna rendit à Armande le mouvement et le cri. Elle s'accroupit, se releva agilement, ouvrit la porte que le corps blessé barrait à demi, et jeta dans le jardin des appels aigus :

— Maria ! Léonie ! Maria ! Maria !

Les cris atteignirent Maxime dans le lieu où il reposait inconscient. Avec les cris, il commença à entendre des bourdonnements de ruches et des chocs de marteaux, et il entr'ouvrit les yeux. Mais la défaillance le reprit aussitôt et il retomba parmi les martèlements et les essaims, où la douleur à son tour

vint le chercher. « J'ai mal sur le dessus de la tête. J'ai mal derrière l'oreille et sur l'épaule... »

Derechef, les grands cris l'incommodèrent : « Léonie ! Maria ! » Il revint à lui de mauvaise grâce, ouvrit les yeux, reçut en plein visage un rayon de soleil qui lui parut rouge et fut intercepté par une ombre double et mobile. Aussitôt, il comprit que les deux jambes d'Armande passaient et repassaient dans la lumière ; il reconnut les pieds d'Armande, les souliers de toile blanche et de cuir noir. Les pieds bougeaient en tous sens sur le tapis tout près de sa tête, parfois ouverts en V et trébuchants, parfois accolés, et écrasaient les débris de verre. Il eut envie de dénouer par farce un des lacets blancs, mais au même moment il se mit à souffrir d'une manière lancinante, et se plaignit inconsciemment.

— Mon chéri, mon chéri... dit une voix qui tremblait.

« Son chéri ? Quel chéri ? » se demanda-t-il.

Sa joue, qu'il souleva, pesait sur des tessons de verre bleu pâle, des culots d'ampoules électriques. Le sang s'étala, gomma sa joue. À l'appel pathétique de la précieuse couleur rouge répandue, il s'éveilla complètement et comprit tout. Les deux pieds tournant vers lui leurs talons, et courant à la terrasse, il en profita pour tâter sa tête douloureuse, son épaule meurtrie, et trouver la source du sang derrière son oreille. « Bon, une grosse coupure. Rien de cassé. J'aurais pu avoir l'oreille tranchée. Il fait bon avoir des cheveux comme les miens. Bon Dieu, que j'ai mal à la tête. »

— Maria ! Léonie !

Les pieds blancs et noirs revinrent, deux genoux gainés de soie se prosternèrent sur les verreries émiettées. « Elle va se couper ! » Il esquissa un mouvement pour se redresser, puis choisit de se tenir coi et immobile, après avoir renversé la tête afin de découvrir à Armande la place de sa blessure.

— Mon Dieu, il saigne... dit la voix d'Armande. Maria ! Léonie !

Rien ne répondit.

— Ah ! les garces... dit violemment la même voix.

D'étonnement, Maxime tressaillit.

— Parlez-moi, Maxime ! Maxime, vous m’entendez ?... Mon chéri, mon chéri...

Des sabots coururent dans le jardin, gravirent les marches.

— Ah ! vous voilà, Charost ! Oui, le lustre est tombé... On pourrait crever, ici, sans que personne entende ! Où sont-elles, les deux autres ?

— Au pré, Mademoiselle, à étendre les draps... Ah ! le malheureux jeune homme ! Il avait cent ans de vie devant lui !

— Je pense bien qu’il les a encore ! Courez chez le docteur Pommier, dites-lui... S’il n’y est pas, le docteur Tuloup. S’il n’y est pas, le pharmacien, oui, le rouquin, le mari de Mme Jeanne. Charost, passez-moi les serviettes de ma salle de bains, l’essuie-mains des water, vous voyez bien que je ne peux pas le quitter... Et la boîte marron, dans l’armoire ! Un peu vite ! Faites dire à ces deux idiots de laisser leur lessive, n’y allez pas vous-même, envoyez quelqu’un !

Les sabots s’éloignèrent avec un son de cloches.

— Mon chéri, mon chéri, dit la voix basse et douce.

« C’était bien moi, le chéri », se dit Maxime. Deux mains chaudes interrogeaient, pétrissaient l’une des siennes. « Mais j’ai un très bon poulx, voyons ! Pas d’affolement, pas d’affolement. Qu’elle doit être belle en ce moment-ci... » Il gémit exprès, glissa sur Armande un fil de regard entre ses paupières. Elle était laide, avec de grands yeux terrifiés, la bouche ouverte et stupide. Il referma les paupières, enthousiasmé.

Les mains pressèrent une serviette mouillée au-dessus de sa blessure, écartèrent les cheveux. « C’est pas ça, mon petit, c’est pas ça... Il n’y a donc pas d’iode, dans cette fauconnière ! Elle va me faire saigner inutilement, mais qu’est-ce que ça fiche, pourvu qu’elle s’occupe de moi ? » L’odeur ferrugineuse de l’iode lui parvint aux narines, il perçut la bonne douleur cuisante, et content il s’abandonna. « Très bien ! Mais pour poser un pansement efficace, ma fille, je t’attends au tournant. Ça ne tiendra jamais. Il faudrait me tondre un brin... » Il entendait la jeune fille claquer de la langue contre les dents, « tt, tt », puis elle se désola :

— Oh ! je suis trop bête ! Crotte, à la fin !

Il faillit rire et murmura vaguement d’un accent plaintif.

— Maxime, Maxime ! supplia-t-elle.

Elle lui dénoua sa cravate, ouvrit la chemise, et cherchant la place du cœur, elle effleura le téton viril, qui s'enorgueillit. Pendant un moment, ils furent aussi parfaitement immobiles l'un que l'autre. En se retirant, la main, à qui le cœur avait donné sa rassurante réponse, refit lentement le même chemin. « Prendre cette main, qui me caresse et s'étonne, me lever, serrer cette bonne belle fille que j'aime, faire d'elle à son tour une blessée, une gémissante, et puis la consoler, la bercer... Il y a si longtemps que je l'attends... Mais si elle se défend ?... » Il résolut de prolonger sa ruse, s'agita faiblement, ouvrit les bras et retomba dans une insensibilité simulée.

— Ah ! cria Armande, il se trouve mal ! Ces imbéciles qui ne viennent pas !

Elle bondit sur ses pieds, courut chercher un coussin de rabanne qu'elle essaya de glisser entre la tête de Maxime et les éclats de verre, et le pansement de fortune se détacha. Maxime entendait Armande piétiner, tourner sur elle-même, se frapper sur les cuisses avec un désespoir puissant et vulgaire. Elle revint à lui, s'assit à même le verre en débris et la flaque d'eau sanguinolente, se coucha à demi contre le blessé. Avec délices, il sentait qu'elle perdait la tête et qu'elle pleurait. Il serrait les paupières pour ne pas la voir. Mais il ne pouvait fuir l'odeur de chevelure noire, de peau échauffée, le santal qu'exhalent les brunes saines. Elle lui releva du doigt une paupière, et il gara sa prunelle au haut de l'œil, comme dans l'extase ou la syncope. De sa manche, elle lui essuya le front et la bouche, furtivement elle lui ouvrit les lèvres, se pencha pour regarder les dents blanches, les incisives séparées. « Encore une minute de ces jeux-là et... et je la dévore ! » Elle se pencha un peu plus, ajusta sa bouche à celle de Maxime et s'écarta aussitôt, effrayée d'entendre un bruit de pas précipités, de voix essouffées. Mais de tout son corps elle resta proche, apprivoisée, vigilante, et elle eut encore le temps de chuchoter les mots rebattus du rudiment amoureux que les filles balbutient, en attendant que l'homme leur en enseigne d'autres ou qu'elles en inventent de plus beaux et de plus secrets : « Chéri... Mon coco bien-aimé... Mon Maxime à moi... »

Quand les secours arrivèrent, elle était encore assise par terre dans sa jupe mouillée et ses bas percés. Maxime put s'éveiller, achever son mensonge par quelques mots sans suite, sourire à Armande d'un air égaré,

et se récrier sur l'agitation qui l'entourait. La Grande Pharmacie du Centre avait fourni sa civière et son pharmacien qui façonna sur la tête de Maxime un turban de pansements. Puis la civière et son cortège se mirent en marche, encensés d'un chœur de voix :

— Ouvrez le second battant... Attention, ça ne passe pas ! Je vous dis que ça passe, si vous appuyez un peu sur la droite... Ça passe au millimètre... Vous avez huit marches à descendre.

En haut de la terrasse, Armande restait seule, inutile et comme oubliée. Mais du bas des marches, Maxime l'appela du geste et du regard : « Viens... Je te connais maintenant. Je t'ai. Viens, nous finirons ce petit baiser peureux que tu as commencé. Reste avec moi. Avoue-moi... » Elle descendit et lui donna la main. Puis elle accorda son pas à celui des porteurs de la civière et marcha soumise, toute tachée et en désordre, comme si elle sortait des mains même de l'amour.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Cunegonde1
- Challwa
- M-le-mot-dit

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur